



Tome 1

Péripéties d'une Potterhead amoureuse

*La face cachée
des apparences*

Nina OKTAVA

PÉRIPÉTIES D'UNE POTTERHEAD AMOUREUSE

Tome 1

La face cachée des apparences

NINA OKTAVA

Copyright © 2017 Nina Oktava

Tous droits réservés.

ISBN : 1973231794

ISBN-13 : 9781973231790

À J.K. Rowling, qui n'entendra jamais parler de ce livre,
mais qui m'a appris qu'il faut toujours suivre ses rêves.
À mon père, à qui j'ai interdit de lire ce récit, mais qui, derrière sa froideur coutumière, je le sais, a
toujours cru en moi.
À Laurine, à travers les yeux de qui il est tellement facile d'aimer Nina.
À Dorine, qui a aimé cette histoire avant même qu'elle n'ait vu le jour, qui l'a réclamée et qui l'a
encouragée.
À Valentin qui, quand nous étions enfants, avait décrété que le jour où je publierai mon premier
roman, il m'en volerait les droits afin d'en toucher les bénéfices.
À Marie F. sans qui, définitivement, j'aurais abandonné l'édition de ce fichu bouquin depuis
longtemps.
Et enfin, à Max, qui me démontre jour après jour que j'ai peut-être tort de croire que l'amour ne suffit
pas à tout.

REMERCIEMENTS

« Mais que serait ce livre sans moi ? Ah, oui, c'est vrai : il n'existerait pas ! »

— Dorine Cherblanc

Je ne sais même pas par où commencer tellement il existe de personnes impliquées dans la création et l'aboutissement de ce premier volet des aventures de Nina et Mathias.

Je remercie d'abord mon cousin, Valentin. Je suis à peu près convaincue qu'il se contentera de lire la rubrique *Remerciements*, uniquement pour voir ce que je dis sur lui, mais il ne faut pas lui en vouloir, ce n'est réellement pas son genre de lecture. Quand on était hauts comme trois pommes, il me piquait mes cahiers de brouillon où j'écrivais mes histoires à la main et il courait partout dans le jardin de ma grand-mère en disant qu'il allait les faire publier en son nom pour gagner de l'argent. C'est drôle, parce qu'inconsciemment, il me montrait déjà à quel point il croyait en mes capacités. Pour lui, à cette époque, c'était évident que j'y arriverais – et qu'il en profiterait ! Depuis, il a sûrement complètement oublié ces scènes, mais pas moi. Et je ne pouvais pas faire de remerciements sans mentionner la première personne sur cette planète à avoir cru en mes aptitudes d'écriture, au point d'imaginer qu'il deviendrait millionnaire grâce à elles – désolée, je crois que c'était un peu trop d'espérance quand même.

D'un point de vue purement pratique, je remercie Laurine, Sophie, Aurore, Mélanie, et Charline pour leur contribution à la correction du manuscrit, et Marie F. pour ses conseils en matière de synopsis, de mise en pages, ainsi que pour ses talents en montages photos – c'est à elle que vous devez la couverture de ce livre et à qui vous devrez celle du deuxième tome.

Je remercie Dorine, sans qui rien de tout ça n'aurait vu le jour. Elle m'a littéralement harcelée pour que j'écrive une deuxième partie à la première, qui n'avait été, initialement, qu'un moyen de me remémorer cette période de ma vie.

Grâce à elle, c'est finalement devenu les prémisses d'un roman en plusieurs opus et j'ai hâte de vous les faire découvrir. En effet, après la seconde partie, il y en a eu une troisième, et puis une quatrième. Vous n'avez pas fini de suivre Nina et Mathias dans leurs péripéties.

Je remercie Charlotte et Baptiste, pour avoir été de si bons amis – la première depuis tant d'années et le second depuis que toute cette histoire a pris vie.

Je remercie Laurine et Jeremy qui n'ont jamais douté, même dans les moments les plus sombres. Oui Jerem', *tu nous l'avais bien dit*.

Je remercie également toutes les personnes que je connais personnellement ou virtuellement, qui m'ont encouragée et ont permis à cet ouvrage de voir le jour. C'est un réel aboutissement à mes yeux, comme une merveilleuse façon de finir cette aventure. Oh, bien sûr, elle est loin d'être terminée, mais avec cette première édition, je fige enfin cette période de vie dans l'Histoire et j'aime l'idée que cette partie de moi, de nous, de nous tous ayant inspiré et fait vivre les personnages de ce livre, existe quelque part. Personne ne pourra nous en enlever les souvenirs. Parmi ces gens, je citerai Mélanie, Marie F., Marie T., Marie-Rose, Éva, Vinciane, Isabelle, Aurore, Léa, Céline, Rachel. Mais j'en oublie probablement.

Je remercie Pifou, qui a été suffisamment idiot pour laisser tous ces événements se produire. Ton aveuglement et ton orgueil m'auront au moins permis d'atteindre mes rêves et d'approcher le bonheur. J'ai toujours cru que tu étais la lune, mais tu n'étais qu'une étoile. Et j'ai manqué perdre la véritable lune à force de compter les étoiles.

Enfin, je remercie Max. Puisses-tu rester qui tu es, comme tu es, car je t'aime comme ça.

PRÉFACE

« Aimer, écrire sont les seuls remparts que j’aie trouvés contre
l’omniprésence de la mort et de la dépression. »

— Marie Darrieussecq

« Quand on a la passion de lire, comment ne pas avoir en même temps la
passion d’écrire ? »

— Arsène Bessette

Je m'appelle Nina Oktava. Je suis une jeune adulte rôdant autour des 25 ans et il s'agit de mon premier roman. Vous l'aurez remarqué, je porte le même prénom que l'un des personnages principaux de ce livre et pour cause : je l'ai très largement inspiré.

J'écris depuis que je suis en âge de tenir un stylo. De la fantasy, de la romance, du policier, du rien du tout... J'aime toucher à tout. Mais comme beaucoup de jeunes de ma génération, j'ai cette capacité inouïe à ne jamais finir ce que je commence et donc, il s'agit ici d'une première.

Je pourrais m'étendre sur Mathias Novara et Nina Latorre qui m'ont tenu compagnie tout au long de cette aventure, mais je ferai ça sûrement dans la préface prochaine. Oui, vous voilà prévenus : cet ouvrage que vous tenez entre vos mains est le premier d’une série d’au moins deux tomes et contient lui-même deux parties. Et non, je ne vous dirai pas jusqu'à quel point cette histoire est la mienne, mais elle pourrait être totalement véridique, tout comme très partiellement. Laissez donc votre esprit voyager.

Non, ici, je vous parlerai d'une femme qui a encensé ma vie. Je veux bien sûr parler de Joanne Kathleen Rowling. Parce que bien que ce ne soit pas le centre de mon récit, on se rend rapidement compte que non seulement *Harry Potter* a bien servi pour son commencement, mais en plus, il reste un thème récurrent

tout du long. En effet, j'ai eu envie de donner à Nina Latorre cette facette-là de moi, encore davantage que toutes les autres.

Un jour, je me suis posée sur mon lit et je me suis demandé si J.K. Rowling avait changé ma vie. J'avais six ans lorsque j'ai tenu en mains, pour la première fois, le tome 1 de *Harry Potter*. Ma mère me le lisait avant que je ne m'endorme le soir et j'ai tenté d'apprendre à lire avec lui. Même si je n'ai pas été fan tout de suite, c'est une histoire qui m'a suivie tout au long des années. Au début, je regardais les films avec mes cousins qui les avaient en DVD. Ensuite, j'ai essayé de lire le 5, que je n'ai pas fini dans un premier temps, avant de tomber littéralement amoureuse du 6. En cours de route, aller voir les nouveaux films au cinéma avec mon cousin Valentin était devenu un rituel familial.

Mais cela a aussi été le monde imaginaire dans lequel je me suis réfugiée durant les plus sombres années de mon existence. Je collectionnais, dans des gros classeurs, tous les articles et interviews que je trouvais dans des magazines. J'idolâtrais une grande partie du casting – surtout les jeunes, auxquels il était plus simple de m'identifier – et dans mon coin, je rêvais de mettre, un jour, un pied dans leur monde. Sans imaginer une seconde que cela puisse être possible.

Aujourd'hui et en moins de trois ans, j'ai rencontré vingt d'entre eux. Avant que vous ne vous posiez la question, j'ai eu l'occasion de rencontrer Daniel Radcliffe et Emma Watson, oui. Je le mentionnerai sûrement dans le tome 2. J'ai également fait la connaissance de dizaines d'autres fans tellement extraordinaires, qui sont devenus des êtres très chers à mon cœur. J'ai survécu en m'accrochant à la magie de ces livres, qui ont été une véritable échappatoire pour moi, quand ma réalité devenait trop dure à supporter – vous vous en rendrez compte aussi au fur et à mesure de votre lecture, puisque Nina partage avec moi quelques noirceurs du passé.

Tout a commencé lorsque j'avais une demi-douzaine d'années. J'ai eu tous ces romans à lire, ces films à voir et tant de choses à apprendre et à chérir de chacun d'eux, pendant presque dix-huit ans. *Harry Potter* est l'une des raisons qui m'ont poussée à lutter pour continuer à respirer. Je me tourne vers les livres chaque fois que je suis déprimée, parce qu'ils sont le rappel ultime que la vie vaut la peine qu'on se batte pour elle. Il s'agit de la saga de toute une existence. C'est l'histoire qui a su me tirer dans les moments difficiles, qui m'a donné du courage, parfois des larmes, mais le plus souvent des sourires. C'est la série littéraire que je relis toujours avec autant de plaisir. C'est l'histoire d'un garçon

qui m'a prise par la main voilà bien longtemps et qui ne l'a plus jamais lâchée. Maintenant, j'approche à grands pas du quart du siècle. Alors, objectivement, on peut dire que *Harry Potter* m'a sauvé la vie. Quant à J.K. Rowling, elle ne l'a pas changée, elle l'a construite.

Et maintenant que j'ai pu faire mon petit hommage à cette femme si exceptionnelle, qui a su rendre le monde réel tellement plus beau pour tellement de gens à travers la planète tout entière, je laisse place à Nina Latorre qui va vous conter son histoire, ou peut-être bien mon histoire à travers le filtre de ses yeux. Suis-je l'auteure de sa vie ou est-elle l'auteure de la mienne ? Cela importe peu, puisque finalement, le titre de cet écrit de vie s'applique dans tous les cas.

Bienvenue à vous, lecteurs, et préparez-vous à suivre les deux premières parties des péripéties d'une Potterhead amoureuse.

LISTE DES PERSONNAGES

PRINCIPAUX :

Nina Latorre – Narratrice principale
Mathias Novara (Matt, Mac)

RÉCURRENTS :

Cyrielle (Cylav) – Meilleure amie de Mathias
Marie-Adélaïde – Ex sexfriend et amie très proche de Mathias
Éva – Élève à l'IFSI, copine de Nina et Mathias
Jacinte – Élève à l'IFSI, copine de Nina
Calliopée – Élève à l'IFSI, amie de Mathias
Gabriel - Élève à l'IFSI, ami de Mathias
Melyna – Élève à l'IFSI, amie de Mathias
Clara – Élève à l'IFSI, amie de Mathias
Ophélie Garnier – Élève à l'IFSI, amie de Nina
Maddison Gautier (Maddi) – Élève à l'IFSI, amie de Nina
FX – Amitié-amoureuse de Nina
Alexis – Premier amour de Nina
Élizabeth – Mère de Mathias
Charlotte – Meilleure amie de Nina, petite amie de Remy
Remy – Meilleur ami de Nina, petit ami de Charlotte
Ludivine – Amie de Nina, puis de Mathias
Angel – Ami de Nina
Cassie – Meilleure amie d'enfance de Mathias

FIGURANTS :

Alysson – Amie de Nina
Anaïs – Amie de Nina
Ivy – Amie de Nina, meilleure amie d'Alysson
Noémie – Amie et ex de Mathias
Léo – Meilleur ami de Mathias, petit ami de Sonia
Sonia – Amie et ex de Mathias, petite amie de Léo
Constantin – Ancien meilleur ami de Mathias
Elliott – Ami d'enfance de Mathias
Coralie – Amie d'enfance de Mathias
Rebecca – Ancien béguin de Mathias
Laura – Première amourette de Mathias
Liliana – Ex petite amie de Mathias
Veronica – Cousine de Mathias
Kate – Amie belge de Nina

MENTIONNÉS :

Amine – Élève à l'IFSI
Joffrey – Élève à l'IFSI
Pauline – Élève à l'IFSI, amie de Mathias
Ines – Élève à l'IFSI, amie de Mathias
Jason – Petit frère de Mathias
Mathieu – Cousin de Nina, grand frère de Valentin
Valentin – Cousin de Nina, petit frère de Mathieu
Sacha – Ancienne amitié-amoureuse de Nina
Jérôme – Ami de Nina
Adrien – Ami et ex petit ami de Nina
Marie – Ex petite amie de Constantin
Cory – Connaissance de Nina et ami d'Alexis
Jonathan - Ami d'enfance de Nina

PARTIE 1

Une Histoire de cigarette

PROLOGUE

01.07.2016

« Ceux que nous aimons ne nous quittent jamais vraiment. »

— J. K. Rowling

Je m'appelle Cyrielle, mais mes amis m'appellent Cylav. Je suis, en quelque sorte, la meilleure amie de Mac, et comme Mac, je ne sais plus d'où vient mon surnom ridicule. Je suis un peu la méchante de cette histoire. Puisque dans toute histoire, il faut un ou une méchante, pas vrai ? Nina ne m'aime pas beaucoup. Et pourtant, après cette intervention, certains d'entre vous pourraient me voir tout de même comme une espèce de bonne fée.

À l'heure où se déroule mon récit, je viens de réussir médecine, après avoir refait ma première année. Pas Mathias. Ah, oui, c'est lui qu'on appelle Mac. Je vois sur son visage qu'il est triste, alors qu'il réactualise la page internet qu'il vient d'ouvrir toutes les trois secondes depuis 13:55. Il est 13:59.

14:00. Les écoles ne sont jamais à l'heure quand il s'agit d'afficher des résultats et les sites sont toujours saturés. Je sens la tension qui émane de mon ami, ce qui ne fait qu'augmenter la mienne. J'ai conscience que son choix est déjà fait et pourtant, j'aimerais quand même pouvoir balancer ma petite bombe et qu'elle fasse son effet. Égoïstement, je ne peux pas le laisser partir à Paris. Loin de moi, loin de nous, loin de tout. Alors si, par orgueil, il espère voir son nom en liste principale, moi, c'est le sien, à elle, que je voudrais lire.

Je me donnerais des claques pour avoir de telles pensées si je n'étais pas aussi désespérée. Elle n'est personne pour lui, qu'une inconnue croisée par un beau soleil de printemps. Peut-être l'a-t-il déjà oubliée. Malgré tout, je me devrais d'essayer si l'occasion se présente à moi.

14:02. Le lien vers le fichier PDF est enfin accessible. Je regarde Matt

cliquer dessus et descendre la première liste jusqu'à la lettre « N ». Un soupir de soulagement m'échappe en même temps qu'un sourire victorieux se dessine sur ses jolies lèvres.

— J'assuuuuure !

Je lui rends son entrain, mais alors que je vois qu'il est sur le point de fermer la page, je me saisis de sa main pour la dégager de la souris et je remonte la liste. « L ». Il faut que je la trouve. Il faut qu'elle soit là. Il faut... « *Nina Latorre* ».

Je me tourne vers lui et je prie intérieurement pour que ma manipulation peu subtile fonctionne :

— Tu comptes toujours aller à Saint-Michel ?

Il me regarde, l'air consterné, comme s'il réalisait soudainement que je suis folle.

— Tu crois vraiment que je vais faire un boulot pareil si je peux l'éviter ? Je vais aller faire cette prépa à Paris, puisque j'ai été pris, et je demanderai ma dérogation pour retenter médecine une troisième fois. Tu sais que ce concours, je ne l'ai passé que pour faire plaisir à ma mère.

Je souffle, au bord de la crise de panique. Il faut que ça marche. J'hésite encore une seconde, puis je me lance :

— Mac... Tu te souviens de cette fille ? La fille aux cheveux rouges ?

Instantanément, je le vois ouvrir de grands yeux et je comprends que j'ai capté son attention. Il se souvient d'elle. Mieux encore, son évocation semble encore l'intéresser. Je dois maintenant la jouer fine. Je n'ai pas le droit à l'erreur.

— Il faut que je t'avoue quelque chose...

Mars 2016. Mathias et moi venions de réussir le premier semestre de PACES, mais par sécurité, nous avons décidé de nous inscrire à un concours infirmier afin d'être sûrs d'avoir un plan B en cas d'échec. Et donc, nous y étions : aux épreuves écrites. Il faisait beau et les environs de l'hôpital étaient bondés

de jeunes et de moins jeunes, perdus, à la recherche des bâtiments indiqués sur leurs convocations. Matt et moi n'étions pas dans le même, mais par galanterie, il décida de trouver le mien en premier. Nous le vîmes d'assez loin et alors que je m'apprêtais à m'en rapprocher tout en souhaitant bonne chance à mon acolyte pour dénicher le sien, je me rendis compte qu'il fixait un point indéfini devant lui, d'un air béat. Je suivis donc son regard et je tombai sur deux nanas aux cheveux teints dans des nuances de rouge, qui discutaient et riaient aux éclats. L'une d'elles paraissait vouloir cacher son anxiété par une fausse excitation et elle sautillait presque sur place. Je les observai un instant, avant de reporter mon attention sur Mac.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il ne me répondit pas tout de suite, continuant de toiser nos deux inconnues. Puis, il se tourna enfin vers moi, non sans leur jeter un coup d'œil de temps en temps. Il prit un air moqueur.

— Tu crois au coup de foudre ?

Je fronçai les sourcils. La question était saugrenue, même s'il paraissait se payer ma tête. Sans compter que l'amour était le dernier sujet qu'il abordait généralement. C'était bien simple : ce mec était tout bonnement incapable d'aimer d'amour qui que ce soit. Non pas qu'il n'avait pas de cœur, mais il représentait l'image parfaite de l'aromantisme. Je savais qu'il couchait depuis plusieurs mois avec Marie-Adélaïde, une de nos plus proches amies, mais qu'il n'en était absolument pas amoureux. Les sentiments, ce n'était simplement pas pour lui. Je m'étais faite à l'idée depuis très longtemps, ce qui justifiait donc ma stupéfaction face à sa dernière interrogation. Je mis quelques secondes à lui répondre.

— Dans la théorie, pour certaines personnes, oui. Pourquoi ?

Je le vis tourner ses yeux une énième fois en direction des deux filles et les liens se firent enfin. Je manquai m'étouffer sous le choc.

— Laquelle ?

Il n'eut pas à me répondre. Alors que l'une des deux – la sautillante – remontait la pente vers un autre bâtiment en faisant signe de la main à sa copine restée sur place, le regard de Mathias ne la quitta pas un seul millième de

seconde. Aucun mot ne me vint et lorsqu'elle eut disparu de notre champ de vision, mon ami sembla retrouver l'usage complet de son cerveau.

— Cette école pourrait avoir quelques avantages, finalement. Mais bref, ça va être l'heure, j'ai intérêt à me dépêcher de trouver ma salle.

Et sans me laisser le temps de répondre, il déposa un baiser sur mon front et tourna les talons. Après avoir réfléchi un court instant à la scène qui venait de se dérouler juste sous mon nez, je rejoignis à mon tour le groupe d'étudiants qui allaient entrer dans la même pièce que moi et je réalisai que la copine du nouveau crush de Mathias en faisait partie. Durant une petite minute, j'envisageai d'aller lui parler – la réaction de Mac m'intriguait réellement – mais je renonçai rapidement. Non seulement, elle m'apparaissait comme difficilement abordable, mais je n'avais aucune idée de quoi lui dire.

Les épreuves écrites durèrent quatre heures. Quand j'en sortis, je n'étais pas particulièrement sûre de ce que j'avais fait. J'étais d'ailleurs en pleine réflexion lorsque je m'aperçus que la copine se trouvait juste devant moi. Sans vraiment faire attention, je me mis à la suivre et je la vis soudainement jeter un papier dans une poubelle près de laquelle elle venait de passer. Tout à coup prise d'une drôle d'inspiration, je ralentis le pas, regardai autour de nous afin de vérifier que personne ne faisait attention à moi et je saisis ladite feuille dans la corbeille. Je l'ouvris :

— BINGO !

Non, je n'étais pas la discrétion incarnée. Je lus :

« Hélène Tirbois CZCZ, dit Hélène Tirbois. »

C'était un papier nominatif remis au début de l'examen. Je roulai en boule la feuille dans ma poche et j'envoyai un message à Mathias pour savoir où il était. Il était temps de nous tirer de cet endroit.

— J'ai finalement trouvé cette Hélène sur Facebook. Et par un gros coup de bol, puisque ses amis étaient bloqués, j'ai aussi découvert le compte de la fille qui était avec elle. Elle avait aimé plusieurs de ses photos de profil.

Mac me regarde sans dire un mot. Je me reproche intérieurement de ne pas lui avoir parlé de ce papier tout de suite. Face à mon silence, voyant que je ne compte pas poursuivre, il m'incite à le faire :

— Et alors ?

J'inspire un grand coup.

— Matt... Elle a réussi, elle aussi.

Je pointe mon doigt sur la ligne « *LATORRE Nina* ».

— C'est elle.

Cette fois, il laisse un ange passé. Je sens que j'ai perdu. À quoi je m'attendais ? Il ne peut pas choisir de tout plaquer pour une parfaite inconnue. Alors que je suis sur le point de changer de sujet, il lâche :

— Tu crois que c'est suffisant ?

Je ne suis pas sûre de comprendre. Il clarifie :

— Pour me faire rester à Nantes. Tu crois que me dire qu'il y a une petite chance que je retrouve cette fille me fera rester ? Renoncer à médecine ? Renoncer à un nouveau départ ?

Je secoue la tête de gauche à droite, vaincue.

— Tu n'es pas obligé d'y renoncer définitivement, mais tu peux au moins essayer. Ça ne t'empêchera pas de refaire médecine plus tard. Ça pourrait même te donner de bonnes bases. Médecine sera toujours là dans deux ans. Mais cette fille, elle a eu l'air de vraiment te plaire... Qu'est-ce que tu as à perdre ?

Il soupire, l'air las.

— Tu as vu ce que je viens de faire à Marie-A. ? Tu crois concrètement que tu peux utiliser l'amour comme moyen de me persuader ?

Je ricane. C'est vrai que c'est plutôt aberrant, quand on y pense. Il vient tout juste de la bousiller. Je suis bien placée pour savoir qu'elle passe ses journées et

ses nuits à pleurer à cause de lui. Mais je tente ma chance jusqu'au bout.

— Je t'ai vu la regarder ce jour-là. Je ne t'ai jamais vu regarder quelqu'un de cette façon. Jamais.

Ses yeux se fixent alors sur moi et j'ai l'impression qu'ils tentent de me transpercer. Je m'approche de lui, je me mets à sa hauteur et je le prends dans mes bras. Il se laisse faire. Je lui chuchote à l'oreille :

— Je ne veux pas que tu partes. Tes amis ne veulent pas que tu partes. Ta mère ne veut pas que tu partes. Et toi, tu veux cette fille. Alors, va la prendre. Tu aviseras plus tard pour le reste.

Je n'obtiens aucune réponse, mais au rythme effréné de son cœur que je sens battre dans sa poitrine, je comprends que j'ai gagné. Soit mes arguments ont fait vraiment mouche, soit il a l'inconnue plus profondément ancrée dans la peau que je ne l'ai imaginé jusque-là. Mais, au final, peu importe. Ce qui compte, c'est qu'il reste près de moi.

CHAPITRE 1

06.09.2016

« Tout choix représentait un danger : dès lors qu'on avait choisi, il fallait renoncer à toutes les autres possibilités. »

— J. K. Rowling

La plupart des adolescents s'imaginent qu'à leur majorité, ils seront prêts à quitter leurs parents et à aller s'installer, seuls, dans un appartement, ou simplement dans un studio étudiant. Qui n'a jamais dit : « *À dix-huit ans, je quitte la maison* » ? Moi, je l'ai dit. J'ai également entendu beaucoup de mes amis le crier sur tous les toits. Et je suis persuadée que, à mon image, ils le pensaient réellement. Mais la vie, la vraie, ce n'est jamais aussi simple. Le jour où j'eus enfin atteint l'âge de la prétendue liberté, la première chose à laquelle j'ai songé en me réveillant le matin, cela a été : « *Et maintenant, quoi ?* »

Laissez-moi vous éclairer : à dix-huit ans, je n'étais rien. Et je n'avais déjà plus rien. J'avais laissé tomber le lycée à la fin de ma Première, j'étais suivie pour dépression, je n'avais quasiment plus aucun ami, ma famille était déchirée et la seule et unique personne qui me permettait de garder la tête hors de l'eau jusque-là venait de m'abandonner à son tour. Je vous épargnerai les quelques autres points qui rendaient mon existence misérable, parce que tout le monde s'en lavait les mains à l'époque et je suis persuadée que c'est toujours le cas aujourd'hui. Tout ça pour démontrer que *Nina-la-surdouée*, petite fille modèle et sage, consciencieuse et appliquée, promise à un avenir qui rendrait ses parents extrêmement fiers, n'était plus personne au moment même où tout était censé prendre un sens.

En fait, je m'appelle Nina Latorre. Le jour où débute l'histoire que je veux vous raconter, je me trouvais assise dans un amphithéâtre miniature bondé. Bon, d'accord, pas vraiment miniature. J'étais simplement une habituée de ceux de la grande faculté de Lettres de la ville, alors celui dans lequel j'étais à ce moment-là

me paraissait tout simplement minuscule. Nous étions en septembre et j'allais fêter dans moins de deux mois mon vingt-et-unième anniversaire. Vous devez vous demander comment j'avais pu accéder à une fac sans diplôme. Eh bien, tout d'abord, j'avais lâché l'université, justement. Et ensuite, j'étais finalement parvenue à décrocher précédemment un bac général avec mention, en candidate libre, il y avait un peu plus d'un an. À la suite de mon abandon littéraire, j'avais un peu tâtonné pour trouver ma voie et c'était, au bout du compte, en institut de formation en soins infirmiers que j'avais atterri.

Ne me regardez pas comme ça. Moi non plus, je ne vois pas bien le lien entre le projet professionnel que j'avais toujours eu depuis l'âge de cinq ans, à savoir, travailler dans une maison d'édition, et celui dans lequel je venais de me lancer, mais comme je viens tout juste de le dire, la vie nous force parfois à modifier nos plans d'avenir.

J'étais tout simplement tétanisée. Pas moins de cent-cinquante personnes m'entouraient et mon pire cauchemar se matérialisait : une classe pratiquement exclusivement féminine. Les nanas sont de véritables garces entre elles, tout le monde le sait. C'est de notoriété publique, dirait-on. Alors, imaginez-vous, jeune fille de taille moyenne, en surcharge pondérale visible, avec vos vêtements, vos cheveux et votre maquillage noirs, entourée d'une bande de pimbêches brunes ou blondes, ultra fines ou parfaitement formées, qui roucoulaient déjà en jetant des œillades aux quelque dix-sept garçons qui s'étaient apparemment égarés dans la promo. En parlant de ces gars-là, je ne m'attendais pas à voir de tels spécimens dans un métier pareil, mais je devais avouer que pour des membres de la gent masculine souhaitant exercer une profession dite *de femmes*, ils étaient drôlement bien gaulés, certains ! Pardon, je me laisse emporter.

J'étais en train de réaliser que j'avais vraisemblablement surestimé ma force intérieure. Cela faisait environ trois années que j'avais réussi à vaincre ma peur panique de la foule et des inconnus, mais des traces subsistaient – à croire qu'on ne se tirait pas si facilement d'une phobie sociale. Je me sentais observée, épiée, alors même que j'avais tout à fait conscience que personne n'avait la moindre raison de faire attention à moi, si ce n'étaient les deux filles avec qui j'avais sympathisé avant le début du cours qui se déroulait actuellement. En fait, ce n'était même pas un vrai cours, mais une présentation.

La formatrice qui venait de prendre la parole se trouvait être d'ailleurs celle qui m'avait interrogée durant mon oral de concours. Autrement dit, il s'agissait

de la personne qui avait décrété que j'étais apte à entrer dans l'école. Elle m'avait même attribué un 17/20 – note qui m'interdisait d'être mal classée. Comme lors de mon examen, elle semblait un peu revêche et carrée, mais sans vraiment savoir ce qui pouvait bien me faire penser cela, j'avais la sensation que de la bienveillance pure stationnait sous la carapace impénétrable qui vêlait cette femme.

Mon prénom et mon nom prononcés par cette dernière me tirèrent de ma réflexion. Il n'y avait définitivement que moi pour manquer de veine à ce point-là : pourquoi avait-il fallu que je sois la première personne appelée pour la constitution de mon groupe principal – une sorte de mini-classe au sein de la grande classe qu'était la promotion tout entière. Il me fallut quelques secondes pour me reconnecter à ce qui se déroulait autour de moi et je compris que la visite de l'établissement en petit comité allait commencer. Ça, et également le début des galères, mais je l'ignorais encore. Cependant, j'allais m'en rendre compte bien assez tôt...

CHAPITRE 2

07.09.2016

« La grande erreur commise par quatre-vingt-dix pour cent des êtres humains était d'avoir honte de ce qu'ils étaient ; de mentir, de vouloir à tout prix être quelqu'un d'autre. »

— J. K. Rowling

Le lendemain matin, je ne me sentais pas plus à l'aise dans mes baskets que la veille. La visite de l'établissement m'avait royalement ennuyée et j'avais passé les trois-quarts d'heures qu'elle avait duré à observer les quelque vingt étudiants faisant partie de mon groupe principal. Bon, pour être tout à fait honnête, je m'étais plutôt concentrée sur les quatre représentants du genre masculin présents. Et je vous interdis de rire ! Depuis le lycée, j'avais une lubie scolaire qui me permettait de supporter les cours les plus barbant : trouver un mec sur lequel rêvasser et m'en servir lorsque je décrochais du programme d'une matière. Évidemment, la règle numéro 1 de ce fonctionnement était de rester toujours à distance de l'heureux élu. Il ne devait jamais rien se passer avec lui, il ne demeurait qu'une façon de me rincer l'œil.

Le choix avait été vite fait. J'avais rapidement jeté mon dévolu sur un beau blond, tatoué au niveau des bras et le regard sombre. Ne me demandez pas pourquoi, il s'agissait du plus attirant des quatre à mes yeux. Les trois autres contenaient un grand maigre avec une bouille sympathique, mais trop gringalet pour moi, un Maghrébin que j'aurais bien choisi comme meilleur ami tellement il était trognon – mais pas mon genre – et un BCBG à l'air ronchon qui ne semblait absolument pas dans son élément au sein de cet établissement. Bref, le beau ténébreux me paraissait être le meilleur parti du lot.

Le premier cours de l'année s'étala sur toute une matinée. L'objectif était de se présenter aux autres élèves de notre groupe et de parler de notre état d'esprit face à la formation à venir. Mon état d'esprit ? C'était une blague. Comme si

j'allais exposer mon *véritable* état d'esprit – qui était proche de la tétanie.

On nous avait demandé d'amener un objet qui nous définissait. Je venais tout juste d'emménager dans mon nouveau studio et je n'avais rien de personnel à disposition, si on omettait ma pochette remplie de photos faites à la Convention *Harry Potter* organisée par *People Conventions* à Paris au mois de février dernier. Donc, j'avais décidé d'en prendre une avec Matthew Lewis (*Neville Londubat*) et Tom Felton (*Drago Malefoy*), afin d'admettre d'entrée ma fan-attitude Potterhead.

J'étais assise entre ma nouvelle copine Éva et le Maghrébin de la veille lorsque la formatrice nous annonça que nous allions commencer par travailler en binôme. Elle entendait *se présenter l'un à l'autre, dans l'objectif ensuite de présenter notre partenaire au reste de la classe*. Et devinez quoi ? Avec la veine que j'eus, ce ne fut pas avec Éva que je dus travailler, mais avec Amine. C'était comme ça qu'il s'appelait. J'intégrai alors qu'il sortait d'un bac technologique et qu'il avait effectué quelques remplacements en tant qu'ASH faisant fonction d'aide-soignant avant de passer le concours d'entrée dans l'école. Il parut très admiratif en apprenant que j'avais réussi à avoir mon bac – *avec mention* – en candidate libre. Je ne sais toujours pas pourquoi cela surprend autant de gens, encore à l'heure actuelle. Mon père, anciennement professeur en lycée, avait l'habitude de dire lorsque j'étais plus jeune qu'une vache n'avait qu'à faire deux fois « *Meuh* » pour l'obtenir aussi. Cela m'avait toujours fait rire.

Puis, nous dûmes donc décrire, chacun à notre tour, notre camarade respectif. Ce qu'il y avait à retirer de ce groupe, c'était qu'il était constitué d'énormément de sportifs et sportives. J'appris également que monsieur ténébreux se prénomrait Joffrey et qu'il était un ancien militaire – sans dec' ? J'aurais dû m'en douter, vu la circonférence de ses bras. Je fis l'effort d'écouter Éva qui présenta le BCBG et je m'amusai d'avoir bien cerné le personnage : mère mannequin, accro à la mode, tout propre sur lui, présent dans cet institut non par choix, mais parce qu'il avait raté à deux reprises la première année de médecine – mais attention, il prétendait être très content d'être là. Tu parles ! Passionné de voyages, il rentrait justement de Chypre – *c'était où, ça, Chypre* ? Je posai la question discrètement à Éva quand elle eut fini – mais apparemment pas assez discrètement pour que son voisin ne m'entende pas. Il émit un ricanement amusé, sans être apparemment mesquin, et laissa ma copine me répondre. Finalement, je le préférais ronchon, celui-là.

Je ne fis pas davantage attention à lui. Ma concentration resta focalisée sur le ténébreux qui ne parvenait décidément pas à esquisser un sourire. Son voisin, le gringalet, était quant à lui, pompier volontaire. Ma première impression se confirmait pour lui aussi : il m'était déjà sympathique. Il respirait la joie de vivre, la maturité et l'humour. Dans son genre, il était même plutôt mignon. En revanche, son nom m'avait échappé.

Je pris alors le temps de me plonger dans mes pensées un moment. J'avais survécu à, plus ou moins, une journée (une après-midi et une matinée) dans cette école, sans approcher de trop près la crise de panique. Cela n'avait pas été gagné d'avance et je me félicitais de l'exploit. Je pressentais déjà que je n'allais pas m'entendre avec tout le monde, mais peu importait, tant qu'on me laissait vivre ma vie tranquille. J'avais des résolutions pour cette nouvelle année scolaire et je comptais bien m'y tenir :

1 – D'abord, *la fermer le plus possible*. Inutile de me faire remarquer. Si je pouvais même être invisible pour les autres, inexistante, ce serait parfait. Quand on vous ignore, on ne vous importune pas et on ne polémique pas sur vous. Oui, parfaitement, j'étais atteinte d'un trouble avéré de la personnalité évitante.

2 – Me faire quelques copains, mais *ne pas me lier de trop près avec qui que ce soit*. Je comptais bien laisser mes camarades à bonne distance de ma vie et des secrets qui entouraient mon passé. Et qui disait *proches*, disait forcément *confidences*. Il était hors de question que certaines vérités éclatent au sein de la promotion, qui allait me suivre pendant trois longues années.

3 – Enfin, ce dernier point induisait une close non négociable et sûrement la plus importante de toutes : *je ne m'approcherais émotionnellement d'aucun garçon de la classe*. Un petit ami aurait été ce qui représentait le plus gros risque concernant tout ce que je dissimulais, mettant, par la même occasion, en péril ma décision de ne pas attirer les regards sur moi.

Mais je ne me faisais pas trop de soucis. Il y avait, ici, suffisamment de jolies filles pour qu'aucun mec ne se penche sur mon cas ; à commencer par la magnifique blonde horriblement bavarde qui piaillait – d'une manière tellement adorable que cela en devenait agaçant – à propos de ses états d'âme et émotions actuels. Effectivement, cette Calliopée n'allait avoir aucun mal à s'intégrer, avec son ventre hyper plat, ses hanches parfaites et son – approximativement – 90C – voire D – de poitrine. De plus, elle m'apparaissait vraisemblablement comme

vive d'esprit. Il y en avait qui étaient nées sous une bonne étoile, que voulez-vous ?

Si je me souviens bien, je ne suivis pas vraiment sérieusement la fin de ce cours et je fus soulagée lorsqu'il se termina. Quoique, j'aurais peut-être dû ne pas être si pressée que ce soit le cas...

CHAPITRE 3

Rétrospective sur la fin de journée du 07.09.2016

« Le vrai parisien n'aime pas Paris, mais il ne peut vivre ailleurs. »

— Alphonse Karr

Ce n'était que le troisième jour de cours et j'étais déjà exténuée. Reprendre un rythme scolaire habituel était définitivement beaucoup plus dur que je ne le pensais et je n'avais pas spécialement envie de me rendre au cours de ce matin-là.

La fin de journée de la veille s'était plutôt bien passée, dans l'ensemble, pourtant. J'avais, tout d'abord, fait la connaissance de Gabriel, le gringalet. Éva étant bien plus sociable que moi, elle lui avait littéralement sauté dessus lors d'une pause aérée entre deux cours. Il nous avait un peu expliqué son parcours et nous avait demandé d'exposer les nôtres. Il avait 24 ans et sortait d'un BTS comptabilité. Cependant, ces deux dernières années en compagnie des chiffres l'avaient déjà ennuyé et il avait souhaité changer de voie. Son statut de pompier volontaire depuis quelques années l'avait orienté vers le domaine de la santé.

Il parlait d'une voix grave, posée, calme, confiante. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il était facile de se sentir à l'aise avec lui, même pour quelqu'un comme moi, mais son comportement inspirait réellement une certaine sérénité à ses interlocuteurs. Je crois que j'ai commencé à le trouver charmant. Toujours pas précisément à mon goût, mais il dégageait une forme de charisme auquel il semblait difficile de résister trop longtemps.

Lorsque la conversation avec Gabriel s'essouffla un peu, Éva décida de prendre le large. Je crus un instant qu'elle avait bien évalué la situation et qu'elle avait eu la réaction adéquate pour ne pas avoir l'air d'insister auprès de notre camarade, mais je compris bien vite mon erreur : le BCBG venait de sortir par la porte en face de nous pour fumer sa cigarette non loin de là et ce fut tout

naturellement qu'elle alla lui taper la causette.

Il s'appelait Mathias. Je crois que ce fut à peu près la seule information que je retins du début de leur discussion. Il était souriant, sûr de lui et il se croyait visiblement très drôle – en tout cas, il se faisait rire lui-même, ce qui était déjà pas mal, vous ne trouvez pas ? Et apparemment, Éva le trouvait assez distrayant aussi.

Éva était une jolie rousse, avec des cheveux tout simplement sublimes. Elle était grande, mince, le visage parsemé de délicates taches de rousseur et malgré ses traits légèrement anguleux, son sourire était la seule chose que l'on remarquait lorsqu'elle l'utilisait. Chaque fois que c'était le cas, on avait l'impression d'avoir, en face de nous, l'incarnation de la joie pure. Quasiment communicatif.

Mais pas suffisamment pour que je trouve ce guignol amusant. Il déblatérerait une succession de platitudes et tenait la conversation comme s'il débattait des choses vraiment intéressantes. En fait, il parlait surtout de la pluie et du beau temps. La première réaction que j'eus en examinant sa communication non verbale, ce fut de soupçonner, chez lui, une orientation sexuelle différente de la mienne : il était terriblement maniéré, pour ne pas dire efféminé. Du moins, dans sa façon de parler avec ses mains et de gesticuler dans tous les sens. Comment vouliez-vous vous concentrer sur ses mots quand son corps nous faisait une véritable représentation de mime ? Quant à sa voix bizarrement grave et rauque, elle sonnait insupportablement à mes oreilles.

Ces dernières observations me permirent de remarquer à quel point il était bien bâti : grand, élancé sans être trop fin, des épaules larges et des hanches étroites, mais des fesses rebondies, de grandes mains et des dents parfaitement alignées. Pourtant, ce qui m'interpella le plus fut la lumière éclairant ses yeux. Je l'avais directement diagnostiqué comme un baratineur bourgeois qui aimait raconter n'importe quoi et avoir l'attention sur lui, mais son regard paraissait d'une sincérité désarmante. Il avait l'air d'aimer fondamentalement parler de ce dont il parlait, comme s'il s'agissait d'une passion alors que sa conversation n'avait rien de particulier. Soit il s'agissait d'un excellent comédien manipulateur, soit il était la personne la plus transparente que j'avais jamais rencontrée.

Je revins sur Terre lorsqu'il aborda son parcours antérieur. Il évoqua d'abord ses années de médecine, mais ce fut bref, ce qui laissait entendre que le sujet

était encore délicat pour lui. Ensuite, il parla de ses antécédents parisiens et ce ne fut qu'à cet instant qu'il reçut toute mon attention. Si vous me parlez de Paris, encore aujourd'hui, vous me captiverez.

J'esquissai un sourire lorsqu'il nous apprit qu'il avait grandi dans la capitale et s'était soudainement retrouvé dans un coin paumé de la campagne nantaise. Il le remarqua et décida de pousser le sujet un peu plus loin, comme s'il essayait de voir s'il allait être capable de m'intéresser réellement. Il expliqua qu'à son arrivée au collège provincial où il avait été scolarisé, il avait été victime de harcèlements de la part des bouseux qui vivaient là depuis des générations et qui détestaient foncièrement les étrangers, notamment ceux venant des grandes villes.

Je sentis alors mon cœur se serrer. Ce type, qui ne m'inspirait qu'un léger mépris depuis la rentrée, était la première personne que je rencontrais capable de comprendre ce que je m'étais tuée à tenter d'expliquer durant des années à mon entourage. Mes deux dernières années de primaire dans un petit village après avoir quitté Paris furent les plus affreuses de mon enfance. Je fus traitée comme une moins-que-rien, simplement parce que j'étais née au mauvais endroit. Et que ce soient les adultes ou les futurs amis que je me ferais plus tard, tous avaient eu, chaque fois que j'en avais parlé, l'air de me prendre pour une exagératrice – « Ils ne pouvaient pas être si terribles avec toi ! » Mais ils l'avaient été. Et ce Mathias semblait parfaitement savoir ce qu'on pouvait ressentir dans une situation pareille.

Alors, je décidai de faire l'effort d'approuver ses dires. Pour une raison qui m'échappa, il parut heureux que je le fasse, après avoir haussé un sourcil surpris en m'entendant confirmer sa version. Il me fut amusant de constater les points communs de nos histoires et de voir comment nous n'avions pourtant pas évolué de la même façon : lui était passé au-dessus de tout ça, sûrement parce qu'il avait eu la chance de rejoindre la ville de Nantes au lycée, ce qui lui avait permis de s'intégrer à nouveau et à temps, dans une grande ville. De plus, il venait d'un milieu apparemment beaucoup plus aisé que le mien et il s'était peut-être simplement montré psychiquement plus fort que moi, qui n'avais pas eu d'autres réactions que de me replier sur moi-même, me fermer au monde et finir par en avoir carrément peur.

Il était ouvert, sociable, totalement extraverti. Et il observait la fille que j'étais devenue, celle cachée derrière sa masse de cheveux épais teints en noir, ses yeux sombres et son manque cruel de sourires. Avec le recul, je me demande

s'il n'était pas en train de se faire le même genre de réflexions que moi à ce moment-là. Il venait de nous trouver quelques similitudes d'histoires de vies alors que tout nous opposait jusque-là, et cependant, nous jurions toujours autant l'un à côté de l'autre. Comme si nos différences faisaient de nous deux antagonistes complètement incompatibles dans un même environnement.

Je me sentis soudainement mal à l'aise et je fus une nouvelle fois soulagée lorsqu'il fut temps de rentrer pour rejoindre notre salle de cours.

CHAPITRE 4

08.09.2016

« Parce qu'un homme sans mémoire est un homme sans vie, un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir. »

— Ferdinand Foch

Le jeudi de la semaine de rentrée, la matinée fut consacrée à un cours sur les méthodes de mémorisation. Le but étant, comme vous vous en doutez, de faire en sorte que chaque élève découvre la meilleure manière pour lui d'apprendre ses cours. Il y avait la mémoire visuelle, la mémoire auditive et la mémoire kinesthésique. Durant ma scolarité, j'avais effectué déjà quatre fois des tests similaires : au collège, au lycée, à la fac et en prépa concours. Autant vous dire que je savais déjà tout sur le sujet.

J'étais assise vers le fond de l'amphithéâtre entre Éva et une place vide. Cette fameuse place vide étant occupée par la veste du BCBG, installé deux chaises plus loin. Il m'avait lancé un sourire éclatant lorsqu'on s'était installés et je lui avais répondu par une espèce de grimace qui s'était voulue accueillante. Je suis navrée, je ne savais pas faire semblant d'être à l'aise avec les gens et je ne sais toujours pas, d'ailleurs.

Le cours dura trois longues heures. Il fut constitué du test, puis d'un exposé sur chacune des formes de mémoire. Je m'ennuyais à mourir, alors au bout d'un moment, je déposai ma tête sur mes bras collés au bureau et le dos du crâne tourné vers le BCBG, je me mis à rêvasser en priant pour que le temps passe plus vite.

Mon vœu finit par être exaucé et la journée se poursuivit après un repas à pique-niquer au soleil avec quelques camarades de classe. Parmi eux se trouvaient Calliopée, Gabriel, Éva et Jacinte. Cette dernière avait été la seconde fille avec qui j'avais sympathisé le jour de la rentrée, parce qu'il s'était agi de ma

voisine lors du concours écrit de l'école.

Lors de la pause de l'après-midi, nous nous retrouvâmes tous au même endroit qu'à midi et BCBG s'incrusta. Quelqu'un se mit à parler du cours sur la mémoire et je levai les yeux au ciel, grinçant des dents pour exprimer l'ennui ayant été le mien durant toute la matinée. Mathias, qui avait disposé sa veste sur l'herbe juste à côté de moi, laissa échapper un ricanement avant de me réprimander gentiment, comme si j'avais été une petite fille en faute :

— Ce n'est pas parce qu'un cours ne nous intéresse pas qu'on doit dormir !

Je fronçai les sourcils, incertaine.

— Je n'ai pas dormi.

Il rigola de plus belle.

— Tu étais couchée sur ton bureau pendant la moitié du cours.

Je compris alors à quoi il faisait allusion et j'esquissai un véritable sourire, sans vraiment savoir pourquoi le fait qu'il ait pu faire attention à moi à ce moment-là me ravissait, dans un sens.

— Je ne dormais pas, je reposais ma tête ! Et puis, tu ne pouvais pas voir si je fermais les yeux ou non, je te tournais le dos.

Je suis encore à peu près sûre que je riais à moitié pour lui répondre. Seulement, ma gêne permanente dut rendre la scène peu convaincante, car je vis instantanément le visage de Mathias se fermer et il débita, l'air presque paniqué :

— Je rigolais, hein, ne le prends pas mal !

Je lui assurai ensuite en souriant à nouveau que je n'étais pas le moins du monde vexée, mais sa réaction me perturba. Pour une fois, je n'avais pas fait semblant. Je ne m'étais pas forcée à rire et j'en avais temporairement oublié le malaise que ce garçon me faisait ressentir dès qu'il était présent. Pourtant, non seulement quelque chose chez moi lui avait fait penser que j'avais mal pris sa remarque, mais en plus, il avait paru s'en préoccuper réellement. Mon malaise s'appliqua au galop.

Sans plus de cérémonie, je pris poliment congé de mes camarades en prétextant que j'avais oublié de faire quelque chose. Ce n'était même pas fondamentalement un mensonge : j'avais vraiment omis d'aller donner l'argent au BDE pour mon inscription au week-end d'intégration, prévu dans trois semaines. Éva m'avait convaincue de m'inscrire avec Jacinte et elle, et il fallait donc que je le fasse avant que les places ne se vendent comme des petits pains. Je n'avais définitivement aucune idée de ce dans quoi cette décision de m'y rendre allait m'embarquer...

CHAPITRE 5

Rétrospective sur une scène du 09.09.2016

« Tous les dragons de notre vie ne sont peut-être que des princesses qui attendent de nous voir heureux ou courageux. »

— Rainer Maria Rilke

La seconde semaine de cours débutait dans à peu près le même état d'esprit que la première avait fini. Nous étions lundi et j'avais passé la soirée de la veille à discuter avec mon amie Anaïs de cette rentrée haute en couleur – du moins, pour une fille dans mon genre qui avait perdu l'habitude d'être scolarisée normalement. Les profs nous mettaient déjà la pression et mon côté littéraire criait au scandale lorsqu'on l'enfouissait sous des tonnes d'informations scientifiques. Oui, on peut dire que je me sentais un peu larguée.

Elle m'avait également fait m'arrêter un long moment sur le BCBG. Elle me connaissait plutôt bien et savait qu'il n'y avait que trois raisons qui pouvaient me faire juger quelqu'un aussi injustement au premier regard, sans le connaître : soit cette personne me terrifiait, soit sa tête ne me revenait vraiment pas, soit elle éveillait en moi des émotions que je rejetais catégoriquement – traduction : *cette personne m'attirait*.

Anaïs avait très bien saisi que je ne l'avais pas détesté au premier regard. Certes, je l'avais mesuré comme étant légèrement superficiel et totalement en dehors de mon monde, mais cela avait davantage induit une crainte à son égard qu'une quelconque forme de haine. Seulement, elle fut probablement la première à se demander si cette crainte avait été uniquement due à nos différences, ou si je n'avais pas également eu peur de m'intéresser un petit peu trop à lui.

Cette théorie commença à fleurir dans son esprit sous le seul prétexte que le vendredi précédent, à la fin d'un cours, nous faisions, lui, moi et une quantité d'autres élèves, la queue pour aller signer la fiche de présence qui n'avait pas eu

le temps de circuler dans l'amphi'. Il en avait alors profité pour m'aborder d'une façon assez singulière :

— Oh, la Belle au Bois Dormant !

À ce moment-là, je ne faisais pas du tout attention à lui et je ne compris qu'il s'adressait à moi que parce qu'il stationnait à quelques millimètres de moi – oui, nous étions très à l'étroit – le visage tourné dans ma direction, affichant un sourire jusqu'aux oreilles et me surplombant de toute sa hauteur. Même avec mes talons de sept centimètres, il me faisait me sentir minuscule.

Dans un premier temps, sa proximité me troubla. Décidément, il était vraiment très, très, très près. D'où j'étais, je sentais l'effluve de son parfum, mélangé à du gel douche, vraisemblablement. Le plus surprenant, c'était que l'odeur paraissait parfaitement dosée : délicate, absolument pas envahissante ou trop forte. On la respirait et cela semblait purement et simplement naturel. Ce mec n'avait pas menti lorsqu'il avait prétendu tout connaître sur l'art de prendre soin de lui. Sa connaissance en la matière allait jusqu'à savoir parfaitement mesurer une quantité de parfum ou porter un tee-shirt très légèrement trop petit afin que la couture au niveau de ses épaules ne soit pas placée pile au bon endroit, mais un tout petit peu au-dessus, donnant l'impression à qui le regardait qu'il avait des bras plus puissants qu'ils n'étaient en réalité, sans en faire trop – et c'était horriblement sexy. Je me demandai une seconde comment j'avais fait pour ne pas me rendre compte d'à quel point il était canon... Ma mauvaise foi n'avait visiblement aucune limite, même pour mes hormones.

La seconde chose que je remarquai fut qu'il était tellement bien proportionné – suffisamment grand et musclé tout en restant mince – que je parvenais à me sentir toute petite à côté de lui, ce qui était foncièrement rare. En général, je notais uniquement que je me trouvais énorme à proximité des gars bien fichus. Pourtant, avec lui, c'était différent. J'oubliais quasiment mes soixante-dix kilos bien dépassés et j'avais simplement l'impression que pour la première fois depuis des années, quelqu'un était de taille pour me protéger mieux que je ne l'aurais fait moi-même.

Cette dernière pensée me fit atterrir douloureusement. Personne, au cours de toute ma vie merdique, n'avait jamais été capable de prendre correctement soin de moi. Il n'y avait aucune raison pour que ce gosse de riches, plus jeune que moi qui plus est, en ait été capable et en ait eu envie. J'avais appris que je ne

pouvais compter que sur moi-même et c'était finalement très bien comme ça.

Toutes ces pensées enfin closes, je dus me reconnecter à la scène qui se déroulait actuellement et je réalisai que je devais clairement lui apparaître comme la fille la plus bizarre de la planète. J'étais restée figée sur place, les yeux dans le vague, l'air interrogateur. Qu'avait-il dit, déjà ?

Belle Au Bois Dormant...

Il n'avait pas pu dire ça. Il n'avait pas pu m'appeler comme ça. Pourquoi aurait-il fait ça ? Mon expression perdue dut s'accentuer sur mes traits puisqu'il finit par préciser, la mine un peu penaude :

— Tu dormais en cours, hier...

Il y eut comme une espèce de décharge électrique qui reconnecta mes neurones entre eux et je compris enfin de quoi il parlait. *CQFD*. Ou presque. Décidément, il faisait une vraie fixation là-dessus. Je hochai alors négligemment la tête pour signifier que j'avais saisi, j'esquissai un sourire contrit afin de m'excuser de ne pas avoir correctement reçu sa plaisanterie et je fis un pas en avant pour avancer dans la queue – ainsi que pour m'éloigner un peu de lui.

Anaïs avait trouvé l'épisode très drôle. Et ce qui l'avait fait le plus rire avait été mon blocage sur le surnom employé : *Belle au Bois Dormant...* Avec toute l'objectivité du monde, je n'arrivais pas à imaginer qu'il avait pu trouver ce terme pour m'appeler. Évidemment, cela faisait allusion à mon côté *dormeur*, mais je ne pouvais pas envisager qu'on puisse naturellement associer le mot « *Belle* » à ma personne. Et surtout pas de la part d'un type dans son genre. J'étais peut-être grosse et pas jolie, mais je savais à quoi ressemblait du flirt – mon 95E m'avait valu quelques séances de drague quand même. Et ça, ça y avait ressemblé grandement. Sauf que ce n'était pas logique. Et tout ce qui n'était pas logique me dérangeait et me faisait me prendre la tête pour rien. Point, à la ligne. Il fallait définitivement que je me tienne à distance de ce mec, par n'importe quels moyens...

CHAPITRE 6

Rétrospective sur une scène du 12.09.2016

« Il faut des monuments aux cités de l'homme, autrement où serait la différence entre la ville et la fourmilière ? »

— Victor Hugo

Nous étions mercredi 14 septembre. Je finissais de croquer dans mon sandwich jambon/fromage acheté le matin même dans une boulangerie du coin. Éva et Jacinte étaient avec moi et nous discussions de tout, de rien, et tout particulièrement des cours. Ils allaient reprendre dans moins d'une demi-heure, mais nous n'étions pas vraiment pressées d'y être.

Du moins, jusqu'à ce que je voie Mathias Novara se diriger vers nous d'un pas nonchalant. J'avais découvert son nom de famille par hasard sur Facebook. Il m'avait fallu vérifier qu'il s'était bien agi de lui, tellement sa photo de profil datant de 2014 différait d'avec ce à quoi il ressemblait aujourd'hui. En fait, il était à la fois pareil et totalement différent. Encore à l'heure actuelle, je ne sais pas ce qui me gêne dans ses vieilles photos.

Ma résolution de l'éviter comme la peste n'avait pas tenu bien longtemps. Lundi matin, en arrivant en cours, j'avais retrouvé mes deux comparses qui stationnaient devant l'établissement avec Calliopée et tout un tas d'autres étudiants de première année. BCBG n'avait pas tardé à débarquer et avait entamé une conversation avec nous. Éva nous annonça qu'elle avait enfin réglé son problème de paiement avec un chèque pour l'inscription au week-end d'intégration, ce qui la rassurait grandement.

— Vous allez au week-end d'inté' ?

Il avait paru surpris. En même temps, on voyait bien qu'il s'empêchait d'afficher un sourire trop large. Je levai les yeux au ciel. S'il ne finissait pas par

conclure avec Éva, je ne m'appelais plus Nina. C'était bien simple : alors qu'il commençait à se faire quelques amis par-ci, par-là, dans la promo, il ne manquait pas une occasion de venir nous parler. Et ce n'était clairement pas pour Jacinte la presque muette, ou pour moi, l'apparente méprisante, qu'il se donnait ce mal.

— Oui, on y va toutes les trois ! Tu y vas aussi ?

Éva et son entrain... Il émit un rire.

— Tu rigoles ? J'ai été le premier à acheter ma place ! J'ai déjà le déguisement pour la soirée prévue, d'ailleurs. Je l'ai acheté en Chine, il y a deux ans.

Je grinçai des dents. Il avait encore trouvé le moyen de se vanter. Sérieusement, je commençais à me dire qu'il ne s'en rendait même plus compte.

— Tu es déjà allé en Chine ?

On n'allait pas réellement l'encourager à continuer, si... ?

— Ouais, avec mon beau-père.

À cette évocation, je tentai de savoir ce que lui inspirait le probable nouveau mari de sa mère, mais il poursuivit, d'un ton totalement neutre :

— Il est designer de luxe. Il nous a amenés à Pékin, mon frère, ma mère et moi, il y a deux étés. C'est lui qui a été responsable de la déco' du palace qui a ouvert dans l'ancien Palais de Justice.

Par contre, sur la fin de sa présentation, il paraissait tout de même assez fier. Il n'imaginait pas qu'il venait de mettre les deux pieds dans le plat : je trouvais aberrant que la ville ait accepté de transformer un tel endroit en plumards pour nouveaux riches ! De plus, à cause de ça, je n'aurais plus l'occasion de visiter l'endroit tel qu'il avait été depuis 1852. J'eus soudainement envie de casser sa joie.

— Mon père pense que c'est une connerie intersidérale de le transformer en hôtel de luxe.

Je n'avais pas menti, mon père trouvait ça stupide, surtout en tant

qu’Historien, et nous en avions déjà parlé ensemble. Mais j’étais celle, de nous deux, que l’idée rebutait le plus et je ne savais pas pourquoi j’avais caché mon propre avis derrière celui de quelqu’un d’autre pour l’exprimer. Cependant, alors que Mathias se tournait vers moi, je me demandai comment il allait réagir. Le plus prévisible aurait été qu’il me contre avec véhémence, étant donné le personnage, mais encore une fois, il défia mes statistiques :

— Il a raison.

Il venait de répondre d’une voix très calme, son regard pénétrant fixé sur moi, comme s’il cherchait à vérifier que c’était ce que je voulais entendre. Je restai donc impassible, me retenant de montrer mon étonnement. Il poursuivit :

— La ville manque cruellement de palaces, mais on ne devrait pas utiliser les murs d’un monument pareil pour ça.

Et il continua de me regarder. Ma gêne réapparut à nouveau. Il fallait que je me sorte de cette situation dans laquelle je m’étais mise toute seule, sinon...

— J’ai hâte d’avoir notre premier TL, tout à l’heure !

Merci Éva. Je crois. Même si je savais pertinemment qu’elle n’avait pas voulu spécifiquement me tirer d’affaire, mais plutôt ramener l’attention du BCBG sur elle, le résultat me plaisait tout autant. Mathias grimaça.

— Je n’ai pas de t-shirts blancs à manches courtes, comme ils en avaient demandé. Je ne sais pas si ça va passer.

Effectivement, les profs avaient exigé, sans concessions possibles, qu’en attendant qu’on ait reçu nos tenues infirmières toutes blanches, on devrait au moins venir en cours de pratique sans manches longues et bien entendu, les cheveux attachés pour les filles – ce qui justifiait mon actuelle queue-de-cheval très haute.

— J’ai eu le même problème.

Je n’ai toujours aucune idée de pourquoi j’avais encore ramené ma fraise. Mathias posa une fois de plus ses yeux sur moi et parcourut avec beaucoup trop de lenteur tous les contours de la veste en faux cuir que je portais.

— Je me cacherais derrière toi et tu te feras disputer à ma place.

Son sourire était taquin et ses yeux brillaient. Sans savoir pourquoi, je souris à mon tour.

— Désolée pour toi...

J'entrouvris ma fermeture éclair et je vis ses globes oculaires s'arrondir de surprise lorsque j'écartai mon col. Je ne sais pas trop à quoi il s'attendait, mais je me contentai de lui montrer les manches courtes que je portais en dessous.

— J'ai quand même fini par en trouver un.

Je vis sa cage thoracique se vider d'un seul coup et il fit une grimace faussement déçue.

— Au moins, j'aurais essayé...

Comme une gamine, je lui tirai la langue, alors que son éclat de rire qui suivit me fit même esquisser un rictus timide. Pourtant, je ne me laissai pas distraire longtemps et je commençai à me diriger vers le hall d'entrée de l'établissement parce qu'il était presque l'heure du premier cours. Arrivée dans ma salle, je fus amusée de constater que je n'étais même pas, en réalité, dans le même groupe que lui en travaux de laboratoire. Même si j'avais eu des manches, il aurait dû se faire enguirlander sans moi. Je repensai un instant à l'échange que nous venions d'avoir et je me dis que finalement, peut-être n'était-il pas totalement dénué d'une certaine dose de jugeote... Affaire à suivre.

CHAPITRE 7

14.09.2016

« Les bons souvenirs durent longtemps, les mauvais plus encore. »

— Proverbe tchèque

Mais revenons plutôt à notre déjeuner de mercredi. Mathias se dirigeait vers nous de sa démarche nonchalante et j'espérai un instant qu'il allait tourner sur sa droite afin de sortir par la grande porte vitrée donnant sur un espace de végétations où les fumeurs allaient parfois s'en griller une durant les interours. Manque de bol pour moi, il décida de poursuivre sa course jusqu'à nous.

Je ne me rappelle plus vraiment du début de la conversation qui suivit. Ses interruptions temporaires et toujours imprévues dans notre petit groupe commençaient à m'exaspérer et ce qui avait pu attirer mon attention chez lui dernièrement commençait à s'estomper. Éva semblait toujours aussi subjuguée, Jacinte ne prononçait généralement pas le moindre mot en sa présence, ce que je trouvais de plus en plus ridicule – d'accord, elle était jeune, mais tout de même – et moi, j'observais le tableau grandiloquent qu'on offrait au monde d'un regard sceptique.

Plus d'une semaine s'était déroulée depuis la rentrée et les choses avaient pourtant commencé à s'organiser de façon logique. Je n'avais quasiment pas adressé la parole à Gabriel le gringalet, si on omettait des « *Bonjour* » quand on se croisait le matin. Les gens s'étaient mis à créer des affinités et il était de moins en moins question de discuter avec des personnes au hasard. Des duos, des trios ou des groupes plus grands se formaient et il était dorénavant aisé de délimiter les fréquentations de chacun. Même celles de BCBG, qui paraissait pourtant vouloir se lier au plus d'élèves possibles : il était évident que son intérêt se portait vers Calliopée, Gabriel et toute leur petite bande fraîchement cueillie au détour des pauses clopes et des amphithéâtres.

Pourtant, il continuait à faire une exception pour nous. Je pouvais comprendre que le fait qu'Éva ait été la première personne avec qui il avait réellement discuté le jour des présentations faisait d'elle une alliée précieuse les premiers temps, mais il n'avait clairement plus besoin d'elle aujourd'hui. Et encore moins de Jacinte et moi. Il n'avait même pas l'air de nous apprécier particulièrement, il faisait juste des apparitions intempestives, comme pour manifester régulièrement son existence. À croire qu'il n'avait pas conscience d'être le genre de type qu'on voyait venir de loin...

Laissez-moi m'expliquer avant de vous donner l'impression d'être méprisante envers mes copines de classe : Jacinte était âgée de dix-sept ans, elle parlait très peu et avait tendance à calquer son comportement sur celui d'Éva et moi pour se donner l'impression de s'intégrer. Quant à Éva, elle était sociable, certes, mais il ne m'avait pas fallu plus de deux ou trois conversations avec elle et Mathias pour comprendre que ce qu'ils avaient concrètement à se dire était très limité : elle manquait cruellement d'humour, était très rationnelle et faisait très attention à sa conduite en public. Quant à lui, il donnait le sentiment de se savoir parfait en toutes circonstances, comme s'il pensait sincèrement que quoi qu'il fasse, on lui donnerait le bon Dieu sans confession. Et en fait, c'était plutôt vrai : Mathias Novara n'avait probablement rien à craindre de l'avis d'autrui. C'était d'ailleurs sûrement ce qui me dérangeait le plus chez lui – il était dangereux. En un claquement de doigts, il pouvait décider de faire de quelqu'un l'ennemi public numéro 1 et j'étais persuadée que toute la promo le suivrait sans broncher ou lever un sourcil.

Je pourrais également vous expliquer pourquoi il n'y avait aucune raison de penser que lui et moi avions des choses à nous dire, mais je crois que vous avez dû à peu près cerner le truc. Bref, BCBG – *Bon Chic, Bon Genre* ou *Beau Cul, Belle Gueule*, ça marchait aussi – n'avait pas la moindre excuse crédible pour continuer à faire autant attention à nous trois.

— Je sors fumer une cigarette.

Amen ! La discussion inutile qui avait lieu allait prendre fin. Du moins, jusqu'à ce qu'Éva ouvre la bouche...

— Bah, on va venir avec toi.

Je me demande encore si la grimace mentale qui prit instantanément forme

dans ma tête se traduisit sur mon visage, parce que Mathias lui répondit :

— Vous n'êtes pas obligées.

Il souriait. Personnellement, j'aurais quasiment pris son commentaire comme une invitation à le laisser tranquille, mais ma camarade ne l'entendit pas de cette oreille :

— Mais nous n'allons pas te laisser tout seul, voyons ! Nous sommes gentilles.

Sérieusement ? C'était tout ce qu'elle avait trouvé pour réussir à lui coller un petit peu plus aux basques ? Je crois que là, je grimaçai vraiment et je baragouinai même, en me levant néanmoins pour suivre Jacinte qui rejoignait les deux autres déjà partis devant :

— Moi, je n'ai jamais dit que j'étais gentille...

Nous étions au mois de septembre, mais il faisait encore chaud. Je portais un jean et un t-shirt noir sans manches, attaché directement autour de mon cou et très décolleté – mais étroitement – en V, ainsi que des sandales compensées plutôt hautes. Je tenais ma longue veste posée sur mon bras et une fois dehors, mes cheveux noirs chatouillèrent mes épaules dénudées à cause de la légère brise qui soufflait.

La bonne humeur habituelle de Mathias me parut exacerbée. Peut-être était-ce parce qu'en comparaison, la mienne s'échappait au grand galop. Je ne sais plus vraiment pourquoi, mais il se mit à déblatérer sur un gros livre de médecine qu'il avait dû acheter les années précédentes et qui lui avait inutilement coûté une blinde. J'ironisai alors en me rappelant les manuels de littérature pour lesquels mes parents s'étaient ruinés et qui gisaient maintenant dans ma vieille bibliothèque. Je les avais à peine ouverts.

Maintenant inconsciemment tournée vers Éva et Jacinte, oubliant totalement la présence de BCBG, je poursuivis :

— Quand j'ai arrêté les lettres, je n'avais plus du tout la moindre idée de ce que je voulais faire de ma vie, c'était la galère...

— Et à l'heure actuelle, tu sais ce que tu veux faire ?

Cette phrase sembla me vriller quelques neurones. Je fis volte-face vers Mathias qui venait plus ou moins de me couper la parole et je l'observai avec des yeux ronds. Un coup d'œil à mes deux comparses m'apprit qu'elles pensaient exactement la même chose que moi à ce moment-là : *était-il soudainement devenu idiot ?* Je lui laissai donc dix secondes pour réfléchir à la stupidité de sa question, mais comme il continuait à attendre ma réponse, je demandai, toujours sous le choc :

— Heu... Rassure-moi, je suis bien en école infirmière, là ?

Je tentai de masquer le sarcasme caché derrière ces mots, mais je ne suis pas sûre que ce fut une réussite totale.

Il eut l'air de percuter, mais le plus étonnant fut qu'il ne se démontra pas. Au contraire, il me répliqua que je pouvais déjà avoir une idée du service dans lequel je voulais bosser ou d'une spécialité, et bien que je n'aie pas été dupe, je dus lui accorder un point pour sa pirouette qui le rendit un peu moins ridicule qu'il aurait dû l'être. Je n'avais pas non plus envie de m'éterniser sur le sujet, parce que si j'avais été complètement honnête avec moi-même, j'aurais compris très vite à cet instant qu'il avait juste essayé d'entamer un dialogue avec moi et qu'il n'avait simplement rien trouver de plus pertinent que cette curieuse question irréfléchie...

— En psychiatrie. C'est un domaine qui m'intéresse pas mal.

Et il se mit alors à discourir sur *à quel point il ne pourrait jamais travailler en psychiatrie*. C'était définitif, même lorsqu'il questionnait les autres pour apprendre à les connaître, on en revenait systématiquement à lui. Lamentable.

— ... Je ne pourrais jamais soigner des mecs qui ont tué des gens, ou violé des femmes... Il y a beaucoup de violeurs, en psychiatrie !

Tout à coup, je me mis à grelotter. À trembler aurait été plus exact. Et je savais que ça n'avait rien à voir avec la température extérieure. « *Tais-toi, Novara, s'il te plaît...* » Quand je m'adressais à quelqu'un, même seulement dans ma tête, en employant son nom de famille, ça sentait le roussi. Mais il continuait et je sentais chacun de mes membres se raidir davantage au cours de chaque seconde qui s'écoulait... Il fallait qu'il se taise, qu'il change de sujet.

Mon pire cauchemar était en train de se dérouler et je ne pouvais rien faire

pour l'arrêter, sous peine de risquer d'éveiller les soupçons. Alors, pour faire bonne figure, je commençai à enfiler ma veste, totalement paralysée, afin de donner l'impression que j'avais simplement froid. Ce fut le seul moment où Mathias posa ses yeux sur moi durant son monologue, le ralentissant temporairement, et je maintins son regard. Je me prenais en même temps une énorme claque en pleine face, parce que j'avais précédemment réussi à me convaincre que j'étais dorénavant capable de me confronter à ces sujets-là sans réactions disproportionnées, mais j'avais eu tort. Et c'était lui qui venait de me démontrer mon erreur. Un élan de haine à son égard me traversa des pieds à la tête. Ce fut la première fois que ce garçon m'inspira autant de colère, de manière assez injuste, je dois l'admettre, et certainement pas la dernière.

Heureusement, nous dûmes bientôt rejoindre l'amphithéâtre 4 pour un cours sur les infectiologies. Je m'installai à côté d'Ophélie, une des deux filles que Jacinte, Éva et moi venions de rencontrer la veille en travaux dirigés et avec qui nous avions bien sympathisé. Ce ne fut qu'une demi-heure après être entrée dans la salle que je permis aux larmes de couler. J'étais assise presque tout devant, juste à côté du mur, et je me contentai de poser ma tête entre mes bras croisés sur le bureau. Personne ne remarqua mon état, hormis ma voisine qui, après m'avoir demandé si j'allais bien et avoir reçu un « *Oui, oui* » pour toute réponse de ma part, n'insista pas, même si elle parut embêtée.

Ce fut le premier réel souvenir positif que je conservai d'Ophélie Garnier. Avant cette scène, elle n'était qu'une des deux élèves, avec Maddison Gautier, qui avaient dû effectuer un travail de groupe avec nous et qui nous avaient saluées le lendemain, me faisant me demander quelques secondes d'où je les connaissais. Ce qui paraît, aujourd'hui, ironique, dans un sens, étant donné qu'elles allaient toutes deux devenir mes meilleures rencontres au sein de cette école.

CHAPITRE 8

Arrêt sur image

« L'amitié est la plus sévère école de la vérité, elle n'admet ni le mensonge ni la trahison. »

— Félicité de Genlis

J'ai mis un certain temps à décider comment j'allais présenter Maddison et Ophélie. Mes souvenirs de ma rencontre avec elles sont assez flous et l'idée de simplement les introduire au milieu du récit comme j'ai pu le faire précédemment avec les autres protagonistes ne me satisfaisait pas pleinement. Je pense que pour correctement saisir les rôles qu'elles joueront par la suite, il est important de les cerner dès maintenant.

Dans un premier temps, c'est Maddison qui s'est imposée à moi. Elle semblait être plus extravertie sans en faire trop, très souriante, emplie d'une joie constante et communicative, et... Complètement différente d'Éva néanmoins. Ophélie était plus discrète, plus réservée, quasiment sur la défensive. Mais ce qui me marqua le plus, avant même d'apprendre à les connaître, fut le changement d'ambiance au sein de notre trio lorsque nous nous retrouvâmes à cinq.

Pour être tout à fait honnête, je commençais à m'ennuyer avec Jacinte et Éva. Elles étaient très gentilles, mais nous ne partagions que très peu de centres d'intérêt. Je traînais avec elles comme par habitude, mais je savais que nous ne deviendrions jamais de grandes amies. L'arrivée des deux nouvelles recrues donna en quelque sorte un gros coup de pied dans la fourmilière. Je me mis à naviguer entre les deux duos, incertaine du choix que je devais faire. D'un côté, j'avais la sécurité : je connaissais Jacinte et Éva depuis la rentrée, j'avais ma place et je n'avais qu'à décider de la garder pour la conserver. De l'autre, je découvrais deux personnalités qui me correspondaient bien mieux, malgré nos grandes différences, mais je me demandais si je parviendrais à faire mon trou au milieu de leur duo déjà construit – et solide.

Finalement, les choses se firent d'elles-mêmes, naturellement, mais je préfère ne pas empiéter sur la suite de l'histoire. À ce stade, je vous ferai simplement une présentation rapide des deux nouvelles arrivantes :

Maddison habitait dans le coin et avait échoué deux fois la première année de médecine. Si vous lui en parlez, elle vous corrigera : « *Une fois et demie !* », mais ça équivaut à deux années, on est d'accord ? (*Rire*) En réalité, il s'agit d'une fille posée, fine d'esprit et plutôt secrète. J'apprendrais, au fur et à mesure, qu'elle était également la plus stable de nous trois. En couple depuis plus d'un an lorsque je l'ai rencontrée, à l'entendre, sa vie était tout bonnement un agréable et long fleuve tranquille. Je comprendrais également plus tard que prétendre que tout allait toujours bien était un peu sa façon à elle de se protéger et de ne pas embêter les autres avec ses problèmes. Mais derrière cet effacement se cachait un véritable caractère, qui ne ressortait que lorsqu'elle en avait réellement besoin. Maddison se révélerait, en fait, être la forme d'intelligence qu'il me manquait : l'intelligence posée, réfléchie par la raison et non par les émotions. Elle allait devenir mon objectivité personnelle lorsque les choses tourneraient mal dans ma propre tête, lorsque mes peurs prendraient le dessus.

Au premier coup d'œil, je n'avais rien à voir avec Ophélie. Si l'école des petites filles modèles avaient existé, je pense que j'aurais misé sur elle en première de la classe. Toute sa vie paraissait calculée au millimètre près : de son couple qui durait depuis quatre ans à ses cours qu'elle mettait plusieurs heures à remettre en page tous les jours. Sa discrétion de façade masquait un tempérament enjoué à se confier à ses amis et à les écouter patiemment. En vérité, alors que Maddi donnait l'impression d'être la plus sociable et ouverte des deux, on se rendait compte en entrant dans leur cercle que les rôles étaient inversés une fois à l'intérieur. L'une protégeait sa vie privée comme si elle cachait d'énormes secrets et la seconde se dévoilait comme un livre ouvert. Ophélie était également superstitieuse, elle croyait à tous ces trucs d'esprits et de voyance, tout en émettant en même temps une dose de scepticisme attendrissant. Si je devais définir ce qu'elle m'apporta comme je viens de le faire avec Maddison, je dirais qu'elle me stabilisa grandement. Alors que j'étais une vieille adolescente impulsive, extrêmement rapide dans ses pensées, réflexions et actions, Ophélie me forçait à ralentir, à me figer. Avec elle, les choses devaient être faites et bien faites – mais pas en vitesse. « *Vite fait, bien fait* » n'était clairement pas sa devise. En adorable maniaque du contrôle qu'elle était, son contact nous encourageait à nous pencher sur les détails et à nous poser quelques

secondes supplémentaires.

En résumé, entourée de ces deux bouts de femmes, je jurais totalement. Elles-mêmes ne se ressemblaient pas tant que ça l'une et l'autre, mais elles représentaient quand même une certaine constance. Et moi, j'avais l'air du mouton noir. Cependant, alors que ces différences commençaient à me peser avec Éva et Jacinte, je les ressentais comme des complémentarités avec Maddison et Ophélie. Nous parvenions à rire des mêmes choses, à comprendre nos blagues décalées et surtout, aucune de nous n'avait pour habitude de se prendre trop au sérieux, ce qui facilitait les échanges et rendait les accrochages peu violents et très limités dans le temps. Si nous avions pu décréter que nos vies étaient d'immenses farces, ça nous aurait assurément plu à toutes les trois. Même Ophélie et son contrôle absolu sur tout aurait été apaisée par l'idée – tout de suite moins de pression.

Bien entendu, tout cela ne m'apparut pas au premier coup d'œil lorsque je les rencontrai. Mais ce qui transparut tout de suite, en revanche, fut leur bienveillance innée. Très vite, elles nous apprirent qu'elles venaient de s'isoler d'un groupe de filles de la promotion qui avaient un peu trop tendance à se moquer des autres et à les juger sans les connaître. Celle qui en paraissait la plus affectée était Ophélie et je saisis ainsi la fragilité à peine voilée derrière ses quelques résistances. Quant au groupe en question, il n'allait pas me falloir longtemps pour découvrir les membres qui le constituaient... Ni pour partager l'avis de mes deux nouvelles camarades. Peut-être qu'il s'est d'ailleurs agi de notre premier et plus solide lien : cette incapacité à tolérer la méchanceté et l'hypocrisie des autres. Maddison était peut-être secrète, j'étais peut-être mystérieuse et Ophélie aimait peut-être tout contrôler... Mais faire semblant, ce n'était définitivement pas pour nous.

CHAPITRE 9

16.09.2016

« L'incompréhension le plus souvent ne vient pas d'un manque d'intelligence
mais d'un manque de sens. »

— Friedrich von Schlegel

Les écarts entre les deux binômes qui constituaient notre nouveau groupe de cinq se faisaient de plus en plus ressentir. Et si, au début, je stagnais un peu au milieu, souhaitant tout de même rester fidèle à mes premières partenaires de classe, je trouvais petit à petit ma place auprès de Maddison et Ophélie qui se montraient définitivement bien plus attrayantes que Jacinte et Éva, avec qui j'avais l'impression d'avoir épuisé la plupart des sujets de conversations potentiels. Encore un de mes travers : je me lassais beaucoup trop vite. Même si, le cas présent, il s'agissait d'un record.

Cependant, chacune paraissait encline à faire *comme si*, donc notre quintuor tenait malgré tout toujours la route. Il était quinze heures trente et nous attendions dehors, pendant que les trois-quarts de la promo se bousculaient à l'intérieur afin d'aller récupérer le plus vite possible leurs tenues infirmières, pour ensuite rentrer chez eux. Il faisait une chaleur à crever pour un mois de septembre et nous avions décrété que nous préférions passer en dernières et ne pas avoir à faire la queue plutôt que de supporter tout ce remue-ménage. Seule Ophélie s'était jetée dans la mêlée, avec l'espoir d'éviter les bouchons des heures de pointe.

Maddi, Éva et Jacinte étaient assises sur une des tables en bois extérieures, les pieds sur le banc, et je me tenais debout, face à elles. Nous discussions de tout et de rien, comme d'habitude, imaginant avec amusement Ophélie galérer dans la cohue.

Mathias n'était pas revenu nous parler depuis l'arrivée imprévue de nos deux

nouvelles recrues. En même temps, cela ne me surprenait pas : il était évident qu'il allait finir par oublier notre existence. Il s'était fait de bons potes et n'avait vraisemblablement plus de temps à perdre avec nous. De plus, il se conduisait un peu comme un crétin à notre égard : parfois, il venait nous parler, et à d'autres moments, il nous passait devant sans nous accorder le moindre regard. Si j'avais eu des raisons de particulièrement faire attention à lui, cela en aurait quasiment été vexant. Mais, bien entendu, je m'en fichais royalement.

Nous étions les quatre seules personnes dans les environs et je ne remarquai pas BCBG lorsqu'il sortit à son tour, seul, pour fumer sa cigarette à une trentaine de mètres de nous. Nous discussions de ce que nous avions commandé à la rentrée et c'était à mon tour de m'exprimer :

— J'ai pris cinq tenues, une douillette bleu marine et des crocks noirs – les autres couleurs ne me branchaient pas du tout et j'adore le noir ! Dommage, il n'y avait pas de passe-couloirs de cette couleur.

Je n'envisageais pas de réaction particulière venant de mes camarades et je fus plus que surprise lorsqu'une voix me répondit – et pas une voix que je m'attendais à entendre :

— C'est pas beau les crocks !

L'intonation me fit bizarrement penser à une forme de nargue, comme une voix enfantine qu'on pouvait adopter pour se moquer gentiment de quelqu'un. Je fis un demi-tour sur moi-même et tombai nez à nez – si je puis dire – avec Mathias, installé par terre, une clope à la main, qui souriait en grand.

Je vous dis, je n'avais même pas remarqué sa présence. Je devais probablement avoir parlé un peu fort – du moins, assez pour qu'il puisse m'écouter. J'étais légèrement agacée de le voir s'immiscer dans notre conversation en émettant un avis dessus dont nous n'avions rien à faire, mais j'avais quand même conscience que sa remarque n'était pas censée être méchante. Il n'avait sûrement simplement pas pu s'empêcher d'intervenir. Du coup, je me contentai de rétorquer :

— En même temps, même la tenue en elle-même n'est pas bien belle.

Personne ne pipait mot parmi mes copines, pas même Éva, ce qui était surprenant. Il semblait apparemment clair pour tout le monde que BCBG ne

s'adressait directement qu'à moi, cette fois-ci.

— Ça ne t'empêche pas de pouvoir garder un certain charme.

Mon premier réflexe fut de vouloir lui répondre : « *Quel charme ?* », mais je m'en abstins juste à temps. Vous connaissez ces phrases toutes bêtes prononcées par quelqu'un, auxquelles vous imaginez quinze sens qu'elles n'avaient pourtant pas intentionnellement ? Eh bien, Mathias Novara était coutumier de ces phrases-là avec moi. J'étais une littéraire, après tout, et les emplois du tutoiement et du présent, involontaires, j'en étais persuadée, me mirent à nouveau mal à l'aise. Quant à lui, il me regardait droit dans les yeux, soit inconscient du double sens que je voyais dans ses derniers mots, soit décidé à ce que je comprenne le message. Dans tous les cas, il ne flancha pas une seconde face à mon expression quelque peu ahurie et ce fut moi qui battis en retraite en haussant les épaules avant de lui tourner le dos, baragouinant n'importe quoi dans la barbe que je n'avais pas.

Personne n'eut la moindre réaction et la discussion reprit. Je vis Mathias rentrer quelque temps plus tard et je m'en sentis soulagée. Pourquoi m'étais-je retrouvée si déstabilisée ? Il avait visiblement voulu dire que n'importe qui pouvait garder de l'allure, malgré l'affreuse tenue blanche. Il n'y avait pas la moindre chance que cela eut été un compliment caché. Seulement, ses yeux pénétrants fixés sur moi face à mon incompréhension me hantaient. Il avait forcément lu mes interrogations sur mon visage, mais il n'avait pas cillé, comme s'il n'avait pas souhaité modifier un seul mot dans sa phrase, ce qui aurait cependant pu dissiper tout malentendu. Non, il était resté stoïque, alors que je réalisais que l'échange, initialement basé sur une petite pique moqueuse, avait finalement pris une tournure un peu trop sérieuse.

Je me rendis soudain compte qu'il me faisait perdre totalement mes moyens...

CHAPITRE 10

21.09.2016

« Bien sûr que ça se passe dans ta tête, Harry, mais pourquoi donc faudrait-il en conclure que ce n'est pas réel ? »

— J. K. Rowling

À cette époque, j'avais un compte Facebook que je réservais quasiment exclusivement à mes vrais amis ou aux personnes à qui je parlais régulièrement. Mais, à la rentrée, je décidai de cesser de faire la grande asociale et j'avais donc accepté et ajouté un bon nombre d'élèves de ma promotion. Comme je l'ai dit précédemment, j'avais trouvé relativement tôt le compte de Mathias, mais quelque chose m'avait empêchée de faire une demande de contact. Après tout, je n'avais rien à lui dire. Seulement, plus les jours passaient, plus les choses me paraissaient étranges entre nous. J'avais très envie de le fuir en courant, mais je savais également que la meilleure façon de découvrir de quoi il s'agissait en réalité était de faire un pas vers lui. Alors, j'avais fini par le demander en ami. Je regrettai l'action le soir même, en constatant qu'il me laissait en attente alors que ses ajouts récents ne cessaient d'augmenter – dont le nombre de nos amis en commun. Vexée comme un pou cette fois, je supprimai la requête. Au moins, je ne serais pas son jouet. Il n'allait pas pouvoir décider du moment d'accepter ou de refuser mon invitation.

Nous étions mercredi et le quintuor avait finalement explosé. Il n'y avait pas eu d'accrochages : un matin, les choses avaient changé et Éva et Jacinte s'étaient contentées de nous saluer avec de grands sourires avant de s'isoler. Personne n'eut de regrets. L'ambiance commençait de toute façon à être pesante par moments.

Depuis que je ne traînais plus avec elles, je n'avais pas eu le moindre échange avec BCBG et le plus drôle – j'allais m'en rendre compte au fur et à mesure du temps – fut qu'il cessa au même moment d'en avoir avec elles. Il avait

définitivement trouvé sa place dans la bande de Calliopée et Gabriel, et avait visiblement grandement sympathisé avec une des filles qu'Ophélie et Maddison avaient fréquentées la première semaine de l'année. Et devinez quoi ? Il s'agissait de la pire. À savoir, le genre de nana à gruger les autres autour d'elle et à se faire un avis en fonction de la tête du client. Je n'avais spécifiquement rien contre elle, mais je m'intimai d'en rester le plus loin possible. Inutile qu'elle se penche sur mon cas.

Nous étions en pause de l'après-midi. Le cours suivant était facultatif et je ne comptais pas y assister. J'avais prévu de retrouver deux amis Potterheads à la galerie marchande du centre commercial d'à côté et nous comptions aller dîner là-bas. Cependant, je profitai des quinze minutes de récréation de Maddi et Ophélie pour discuter un peu avec elles.

Cette année était la première où je n'étais pas toujours pressée de rentrer chez moi après une journée d'école. En fait, j'appréciais sincèrement la compagnie de mes deux nouvelles amies. C'était des copines qui savaient comment vous faire passer de bons moments.

Ophélie venait tout juste de revenir des toilettes. Ah, oui, Ophélie et son obsession des WC. Ne me demandez pas combien de fois elle y allait par jour, je ne saurais pas vous le dire, mais il s'agissait d'un sujet de plaisanteries courant que je partageais avec Maddison, le meilleur dans tout cela étant qu'Ophélie elle-même réussissait à en rire sans être blessée par nos taquineries. Je crois que sa capacité à faire preuve d'une telle autodérision était une des choses que je préférais chez elle.

Nous étions installées sur le banc extérieur, près des escaliers menant à la sortie du domaine de l'établissement. Un coup d'œil vers l'entrée du bâtiment m'avait indiqué que BCBG et sa nouvelle clique stationnaient au coin fumeurs.

De mémoire, nos regards ne se croisèrent pas, ce qui était plutôt rare ces temps-ci. J'avais aussi pu remarquer que non seulement, je faisais de plus en plus attention à sa présence, mais qu'il était très (trop) courant qu'en survolant une salle pour voir où il se trouvait, je croise ses yeux fixés sur moi.

Nous échangeâmes quelques banalités toutes les trois durant une dizaine de minutes, jusqu'à ce qu'une mélodie, ou devrais-je dire, le sifflement d'une mélodie, me parvienne aux oreilles. Il ne me fallut que deux ou trois notes pour

en reconnaître l'air : *la bande originale des films Harry Potter*. Le son était tellement fort, paraissait tellement près, que mon premier réflexe fut de me tourner vers mes amies, assises sur le banc pendant que je me tenais debout face à elles, à la recherche de celle qui émettait cette musique. Toutes deux connaissaient ma passion Potterienne et je n'avais aucun doute sur le fait que j'avais fini par leur inculquer mon don d'y penser sans même en avoir conscience. Ou bien se moquaient-elles gentiment. Seulement, en les regardant l'une et l'autre, je me rendis compte qu'elles n'étaient pas à l'origine de ce que je cherchais. Et puis, Ophélie ne connaissait même pas *Harry Potter* ! Bref, c'était bien simple : Maddison m'observait comme si elle était surprise de continuer à m'entendre siffler sans que mes lèvres ne soient dans la bonne posture et Ophélie semblait perdue face à nos airs ahuris.

Maddi finit par faire remarquer :

— On ne dirait pas le début de *Harry Potter* ?

Je ne répondis pas, mon opinion se lisait sur mon visage. Mais sûrement encouragée par sa constatation, je me retournai, recherchant toujours la source de notre questionnement. Ce fut là que je remarquai enfin Mathias, déjà loin et dos à moi, montant les escaliers, probablement en direction de sa voiture. Je faillis ne pas faire davantage attention à ses agissements lorsque je réalisai que le son venait maintenant vraiment d'un endroit proche de lui. À peine eussé-je le temps de me faire cette réflexion que je le vis faire demi-tour sur lui-même directement vers moi, une fois arrivé en haut des marches. Le sourire follement amusé qu'il affichait était communicatif et je ne pus m'empêcher de le lui rendre malgré moi quasiment immédiatement. Le son s'était tu. Puis, je compris :

— C'était toi ?

Je ne pense pas qu'il m'ait réellement entendue – j'étais trop loin – mais il dû lire sur mes lèvres. Il émit un rire sonore.

— Ben oui !

Avec un dernier regard, accompagné de son hilarité tout à fait visible sur ses traits, il tourna les talons et rejoignit Gabriel qui, à quelques pas de lui, attendait patiemment qu'il ait fini la représentation de son petit scénario de fin de journée.

Je mis quelques secondes à réaliser ce qu'il venait de se passer. C'en était

invraisemblable. Et lorsque je reportai enfin mon attention sur Ophélie et Maddison qui n'avaient rien manqué de la scène, la première s'exclama :

— C'était quoi, ça ? Pourquoi il a fait ça ? C'est qui ?

Je n'étais capable de répondre qu'à la dernière question, et encore. Qui était-il ? Le savais-je seulement ? Nous nous étions parlé en tout et pour tout quatre ou cinq fois en trois semaines et nos conversations avaient plus ressemblé à de petites piques et des remarques lancées par hasard au détour de discussions de groupes, plutôt qu'à de réels échanges. Je ne voyais pas une seule explication logique à ce qu'il venait de se passer.

Récupérant le plus rapidement possible mon air impassible et je-m'en-foutiste, je répondis alors sans réfléchir :

— Oh, j'ai l'habitude, il me fait toujours des trucs comme ça.

Je n'avais même pas totalement exagéré. Certes, il ne s'était encore jamais permis de faire des apparitions si peu subtiles, mais ce n'était clairement pas la première fois qu'il m'abordait soudainement avec une remarque sur ce qu'il venait de m'entendre dire de loin ou pour me poser une question sortie de nulle part. Seulement, en répondant ainsi, j'avais souhaité minimiser l'importance de la scène à laquelle nous venions d'assister, sauf que cela eut l'effet inverse :

— Je crois que quelqu'un lui a tapé dans l'œil !

Et Maddison acquiesça vigoureusement. Quant à moi, je me retrouvai simplement perdue. Jusque-là, je me forçais tant bien que mal à ne pas faire attention à lui, ni à sa façon de s'incruster constamment dans ma vie. Chaque fois, je me répétais qu'il était juste un mec très extraverti et qu'il s'immisçait dans mes conversations uniquement quand la situation le permettait, voire le poussait limite à le faire. D'ailleurs, je m'étais persuadée que depuis que je ne fréquentais plus Éva, il avait oublié mon existence – et je faisais exprès de laisser de côté nos coups d'œil intempestifs ou le fait qu'il ait apparemment perdu tout intérêt pour la jolie rousse depuis que je ne traînais plus avec elle. Sauf que, dans le cas présent, cela ne fonctionnait plus. De plus, comment pouvait-il s'être souvenu que j'étais fan de *Harry Potter* ? Je l'avais dit une fois en sa présence, le lendemain de la rentrée, plus de deux semaines auparavant, devant au moins vingt autres étudiants. À l'époque, je n'étais personne pour lui et il n'avait eu aucune raison de l'enregistrer pour me le ressortir maintenant. Mais ce qui

demeurait le plus dérangeant restait le fait que cette fois-ci, il avait voulu attirer mon attention sur lui sans la moindre raison, sans que nous ayons été réellement en présence l'un de l'autre, sans que nous ne participions à la même discussion et sans qu'il m'ait spécialement entendu dire un truc qui l'aurait fait réagir. Non, il m'avait simplement aperçue, avait voulu que je le voie en retour et avait utilisé ma passion pour cela. Cette constatation fut alors à la fois effrayante et grisante.

Prenant congé de mes deux amies qui continuaient à me taquiner à son sujet, je remontai lentement la pente qui menait au parking où je devais retrouver mon père, et même le fait qu'il ne soit finalement pas à l'heure ou qu'il ne réponde pas non plus au téléphone ne parvint pas à m'enlever le sourire qui s'affichait tout seul sur mes lèvres.

Cet épisode fut celui qui me fit finalement réaliser que je ne délirais pas complètement quand je songeais que notre relation, pourtant inexistante à mes yeux, était étrange. Je n'avais pas encore saisi le pourquoi du comment, mais je savais dorénavant que nos liens, quels qu'ils aient été, n'existaient pas juste dans ma tête, et plus encore : que Mathias en était l'unique instigateur.

Évidemment, ce ne serait que plus tard que je commencerais à lister mentalement chaque moment vu précédemment dans cette histoire, où il avait pu agir de façon surprenante avec moi et où je m'étais souvent contentée de faire l'autruche, me rendant par la même occasion tout simplement ridicule, à ne rien avoir vu venir... Je n'étais juste pas encore prête à regarder plus loin que le bout de mon nez.

CHAPITRE 11

Arrêt sur image – Retourneur de temps

« C’est l’image que nous avons de nous-mêmes qui fait notre destin. »

— Nathaniel Branden

Avant de poursuivre, il faut que je vous explique. Si je ne le fais pas, la suite vous paraîtra drôlement compliquée.

Je n'avais pas eu l'adolescence rêvée. Cela avait plutôt ressemblé à une descente aux enfers dont l'âge adulte commençait à peine à me faire sortir. Familialement, déjà, personnellement, et encore plus socialement. Je n'ai jamais réellement compris l'impact que j'avais sur les gens. Je n'étais ni jolie, ni complètement difforme et rien, à mes yeux, ne me distinguait des autres dans la masse. Seulement, alors que j'avais toujours été adepte des groupes d'amis restreints, je me retrouvais, à chaque fois, néanmoins, celle que le reste du monde remarquait à coup sûr. D'ailleurs, au lycée, en classe de Première, la fille avec qui je restais en permanence en cours à l'époque avait fini par m'avouer qu'elle en avait assez d'être invisible près de moi. Alors que les autres élèves de notre classe me connaissaient parfaitement, au bout de plusieurs mois, elle n'était à leurs yeux que mon *acolyte*. D'après elle, elle aurait donné n'importe quoi pour être à ma place. Et devinez quoi ? J'aurais donné n'importe quoi pour être à la sienne.

Je ne cherche pas à ce qu'on fasse attention à moi. Au contraire. Mais quelque chose chez moi attire le regard des gens. Au bout de deux semaines, alors que je faisais partie d'une promotion de plus de cent quarante élèves, la plupart des profs se souvenaient déjà de mon prénom lorsqu'ils me croisaient dans un couloir ou faisaient l'appel. Je crois qu'un truc cloche chez moi. Je dois dégager une forme de bizarrerie. Un jour, en classe de discussions, une fille avec qui je parlais de temps en temps à l'institut de formation m'apprit que *je faisais peur*. Que *je regardais les gens de travers et ne souriais pas assez*. Je n'ai jamais

compris l'expression : « *Regarder les gens de travers* ». Selon moi, ça signifie seulement les regarder sans spécialement avoir d'expressions sur le visage. Mais, en même temps, j'observe tout le temps ce qu'il se passe autour de moi et je n'ai, souvent, dans ces moments-là, aucune raison particulière de sourire. Je reste neutre. J'ai fini par en déduire que les cheveux et le crayon noirs devaient accentuer mon côté *dark*. Tant pis.

En résumé, j'avais parfois l'impression de ne laisser personne indifférent. J'étais le genre d'individu qu'on adorait ou qu'on détestait. Et le plus courant, comme je n'étais pas spécialement sociable, c'était qu'on me craignait et jugeait de loin, sans me connaître. Je n'ai toujours pas trouvé comment régler ce léger problème.

Mais mon apparence physique jouait également sur autre chose : mes relations amoureuses. Il faut savoir que je n'ai jamais fait le *vrai* premier pas. Quand je me lance, je dois être certaine de plaire à l'autre, ou alors je reste dans mon coin et j'attends... Très probablement pour rien. J'ai adopté très tôt la théorie de *Docteur House* selon laquelle nous étions tous représentés par un chiffre de 1 à 10 – 10 étant la perfection. Les 3 allaient avec les 3, les 7 avec les 7. Parfois, il y avait des variations d'un chiffre ou deux dans un couple, mais vous voyez l'idée. Lorsque l'écart était trop grand, alors c'était qu'il y avait un facteur spécifique, comme le fric.

Sur cette échelle, en fonction de la façon dont je m'habillais et me maquillais, je me mettais en général autour de 4. Je n'avais pas envie de jouer les martyres et le fait que j'avais réussi à me dénicher quelques petits-amis par le passé devait démontrer que je n'étais pas totalement obsolète. Seulement, soyons honnêtes, sur cette même échelle, Mathias devait approximativement se situer pas loin des 9. Il avait le physique, l'intelligence/la culture, la popularité et le milieu social. Vraiment rien à faire avec une 4, de près ou de loin.

D'ailleurs, je viens tout juste de retrouver une conversation SMS que nous avions eu en cours, avec Maddison, quelques jours avant l'épisode du sifflement *Harry Potter*, à propos des mecs de notre promo. À ce moment-là, j'avais été obligée de m'asseoir à côté d'un gars que je ne connaissais pas en amph'i'.

Maddi : « *Ah bah tranquille, la meuf !* »
Moi : « ? »

Maddi : « *Tu profites bien des beaux gosses !* »

Moi : « *Quels beaux gosses ?* » Je compris juste après avoir envoyé le message.
« *Pas mon genre ! x)* »

Maddi : « *Ça va quand même :P* »

Moi : « *Il y a mieux dans la promo'. Il y a beaucoup mieux, même ! Mais j'ai chuuud !* »

Maddi : « *Moi aussi je cuis xD Tous à poils !* »

Moi : « *On va avoir de beaux spectacles ! :-P* »

Maddi : « *Oooh oui !* »

Moi : « *En vrai, en arrivant dans l'école, je m'attendais à ce qu'il n'y ait quasi aucun mec, et pas des bien beaux haha. Fail. ^^* »

Maddi : « *C'est un bon fail ;) Mais je les ai pas encore tous repérés ^^* »

Moi : « *Moi si B-) Enfin non, mais ceux de mes groupes, en gros x)* »

Maddi : « *Oui je me souviens de quelques visages pas mal ;)* »

Moi : « *Vouiiii moi aussi B-)* »

Maddi : « *Vivement qu'on fasse tous connaissance ^^ Dommage que WE d'intégration soit si cher* »

Moi : « *Il est pas cher pour un week-end d'inté... Mais j'avoue que c'est de l'argent. Je sais pas quels mecs y vont par contre à part deux x)* »

Maddi : « *Ah mais ouais s'il y a pas de mecs c'est la loose xD* »

Moi : « *Ah non mais y'en a plusieurs, juste je sais que y'a déjà Mathias et Gabriel, les autres je sais pas x)* »

Maddi : « *Oh bah ils sont mignons eux :D* »

Moi : « *Ouais, pas faux... Mais parfois, je me demande si Mathias n'est pas gay hahaha (mais ça reste entre nous)* »

Maddi : « *Noooo quel gâchis ! :(je n'espère pas :D* »

Moi : « *Bof, moi, je m'en fous, je sais que de toute façon, je ne peux pas viser ce genre de mecs, donc x)* »

Maddi : « *Je crois que peu de filles le peuvent mdr* »

La suite a un peu dérivé sur les quelques liens que BCBG et moi entretenions. À savoir, principalement, Éva ou sa façon de monopoliser la parole. Maddison me vanna une demi-seconde lorsque je lui racontai vite fait l'histoire de *Belle au Bois Dormant* en disant qu'il en pinçait pour moi, mais cela n'avait rien de sérieux. Comme nous venions de le dire, ce genre de type ne s'intéressait pas à des filles comme nous.

Bref, comme vous vous en rendez compte, mon aveuglement et ma fuite en avant vis-à-vis de Mathias ne sortaient pas de nulle-part. Tout était provoqué par des certitudes personnelles et certains diront « *Par un manque évident de confiance en soi* ». Mais sachez que je ne suis pas d'accord. Ce n'est pas *manquer de confiance en soi* que de prendre conscience de ce que l'on vaut. Je connais mes qualités et je connais mes défauts. Non, physiquement, je n'ai pas d'avantages, si on met de côté ma poitrine. Par contre, vous ne m'entendrez jamais me plaindre de ma stupidité, parce que je sais que je suis loin d'être bête. Cependant, il n'y avait rien de faux ou de pessimiste à penser que BCBG et moi n'avions rien à faire dans le même univers. Il paraissait relativement intelligent et le seul défaut physique qu'il avait au premier regard – et encore, il fallait le détailler – c'était un nez trop grand. À force de le fréquenter, je remarquerais également plus tard une cicatrice presque invisible à gauche sur son front. Mais il était clair qu'il était parfaitement en mesure d'avoir n'importe quelle fille qu'il désirait.

Cette façon de voir les choses allait justifier au moins partiellement la gourde que je n'allais pas tarder à faire...

CHAPITRE 12

23.09.2016

« La peur mène à la colère, la colère mène à la haine, la haine mène à la souffrance. »

— George Lucas

Une fois n'est pas coutume, je me montrai stupide en envoyant à nouveau une invitation Facebook à Mathias le soir de son petit *numéro Potterien*. Devinez quoi ? Le même manège d'ignorance se reproduisit et je supprimai une seconde fois ma demande.

Deux jours après, je me mis à songer que cette scène n'avait, en réalité, rien eu d'extravagant. Il avait recommencé à n'envoyer que des regards de loin et il n'était pas revenu me parler. Mais surtout, je commençais à être en colère. À quoi jouait-il ? Il acceptait n'importe qui sur Facebook – même Jacinte à qui il n'avait jamais décroché un mot ! – et moi, il me laissait sur la touche, tout en venant m'embêter gentiment à l'occasion. C'en était à ne rien comprendre. Oui, j'étais vexée. Mon ego en prenait un sacré coup. Mais plus que ça, c'était le fait de ne pas saisir sa façon de fonctionner qui me rendait dingue. J'avais besoin de trouver une logique dans tout et avec lui, je n'en trouvais simplement pas.

Concernant les répercutions qu'avait eu cet épisode sur les taquineries de mes deux amies à mon égard, cela avait eu lieu, mais de façon limitée. J'avais surtout eu droit à des questions sur nos réels antécédents. Aucune des deux n'y avait jamais fait attention. Je me rends compte en écrivant ce récit qu'en réalité, il n'y avait eu que Maddison qui avait été présente, une seule fois – durant la discussion sur les crocks. Le reste s'était déroulé avant leur arrivée.

En fin d'après-midi, nous attendions tous dans le hall que les formateurs affichent nos prochains lieux de stages. Enfin, Ophélie plus que nous, étant donné qu'elle était pressée, voulant à tout prix, comme toujours, éviter les

bouchons sur la route. Je discutais donc calmement avec Maddi au milieu de tous les autres élèves et du brouhaha ambiant, tandis qu'elle, seule, tentait de se frayer un chemin pour être pile devant les panneaux d'affichage.

— J'ai vu qu'une deuxième année avait été envoyée à l'Ancenis. Comme ce n'est pas loin de chez mes parents, il se peut qu'ils m'y envoient aussi, mais s'ils le font, je les tue. Il n'y a pas de bus pour y aller !

Je vis Maddison sur le point de me répondre, lorsqu'une voix derrière elle l'interrompt :

— C'est pour ça qu'il faut avoir le permis !

Même sans regarder dans la direction d'où venait l'importun, je savais de qui il s'agissait. Je commençais à être habituée à ce ton enfantin et ridicule, faussement moralisateur. Je suppose que j'aurais pu en profiter pour sourire et entamer une conversation, mais comme je vous l'ai dit précédemment, j'étais furieuse contre lui.

Maddison, quant à elle, jeta un coup d'œil à Mathias et se tourna ensuite rapidement vers moi, les yeux ronds, grands ouverts. J'eus un instant peur qu'elle gaffe, mais elle se contenta d'articuler silencieusement :

« *Maintenant, j'ai vu !* »

Évidemment, étant quelques pas derrière elle, il n'avait pas pu la voir faire. Elle attendit d'être sûre qu'il ne faisait plus vraiment attention à nous pour se pencher vers moi et me chuchoter tout bas :

— Mais il te cherche vraiment, en fait ! Il n'arrête pas !

J'étais contrariée. Il jouait réellement avec mes nerfs. Je préfèrai alors passer à autre chose et on se remit à discuter de tout et n'importe quoi, jusqu'à ce que l'on remarque la formatrice en chef de la promo passer pour afficher plusieurs feuilles avec nos noms. On se prépara à devoir faire face à des bousculades.

Avec la veine que j'eus, je me retrouvai pile devant BCBG. La foule derrière lui devait le pousser à avancer, donc je sentais tout son poids pressé dans mon dos, ce qui eut le don de me remettre mal à l'aise. Il faisait chaud et je portais un t-shirt légèrement décolleté. Avec son un mètre quatre-vingts et des poussières, il

aurait pu s'amuser de là-haut... Mais je me rappelai soudain qu'il était probablement gay.

En outre, je l'entendais discuter avec entrain avec Melyna. Vous savez, la garce, ex-fréquentation d'Ophélie et Maddison. Sur le coup, alors qu'elle râlait contre les gens qui prenaient le temps de prendre en photo le panneau d'affichage, empêchant les autres d'accéder aux informations, elle n'avait pas tort. Seulement, sans vraiment savoir pourquoi, l'entendre rire et plaisanter avec Mathias m'irrita. Je mis cela sur le compte de ma colère déjà précédemment dirigée contre lui.

Tout à coup, une pression sur mes hanches me força à me retourner vers lui. J'étais sur le point de lui dire qu'il n'était pas gêné d'oser un tel geste avec moi, mais je ne m'en formalisai pas lorsque je compris qu'il avait sûrement voulu s'empêcher de me tomber dessus. Ce petit incident nous permit de croiser nos regards et je crois que le malaise s'installa des deux côtés. Il était toujours collé contre moi et le fait de nous regarder augmentait cette impression de proximité. Seule notre grande différence de taille nous permettait de conserver une once d'espace personnel.

Ce fut certainement la première fois que je pris conscience de ma réelle et puissante attirance physique pour lui. J'en oubliai spontanément toute ma rancœur accumulée ces dernières semaines, mes incompréhensions, mes doutes, nos différences... Et le monde autour. Je ressentis à nouveau ce sentiment d'être toute petite, toute frêle, toute fragile à côté de lui. Cela en était grisant pour moi qui avais toujours tendance à me sentir trop imposante.

Ce qui me rassura, c'est que pour le coup, Mathias semblait à la fois aussi subjugué et autant déstabilisé que moi. Mais il fut celui qui parvint à briser la glace, par un trait d'humour, en me lançant, avec un sourire, le doigt pointé vers l'autre bout de la salle :

— Regarde, il y a Harry Potter, là-bas !

Je ne jetai même pas un coup d'œil dans la direction qu'il montrait. La pression était descendue tout d'un coup. Je me permis même un rictus amusé face à sa tentative pour détendre l'atmosphère et à son allusion. Railleuse, je répliquai :

— Ça aurait été plus intéressant avec Tom Felton !

Je crois qu'il ne comprit pas la blague, parce qu'il n'avait bien sûr pas la référence, mais je poursuivis rapidement, faussement grondeuse, en lui donnant une petite tape sur le bras – son épaule était décidément trop haute :

— Et ne touche pas à Harry Potter. Tu peux te moquer de moi avec ce que tu veux, mais on ne touche pas Harry Potter !

Il rigola quelques secondes, la mélodie de son rire résonnant horriblement agréable à mes oreilles. Sa bonne humeur était contagieuse et je ne pouvais m'empêcher de la partager.

Mais le moment magique prit fin lorsque Melyna s'interposa en le hélant pour continuer à râler contre les gens autour de nous. Le charme était rompu. Elle me jeta un regard sceptique, passant de Mathias à moi, visiblement en train de se demander pourquoi on se parlait et depuis quand on se connaissait. Je n'avais aucune envie de me retrouver mêlée à eux deux ensemble, surtout qu'ils paraissaient très proches, alors après lui avoir fait remarquer poliment, mais fermement qu'Ophélie n'avait vu que son nom et pas son lieu de stage lorsqu'elle se mit à la critiquer parce qu'*elle restait trop longtemps devant le panneau d'affichage*, je profitai du fait qu'on y était presque pour m'éclipser.

Après avoir mémorisé mon propre stage, je pris le large, en remarquant au passage Melyna prendre son temps pour photographier les fiches. Elle était définitivement sans gêne. À quoi cela servait-il de ronchonner et de s'en prendre à tout le monde si elle faisait exactement pareil qu'eux ensuite ? Finalement, je venais de trouver en son hypocrisie une raison valable de ne pas l'aimer.

Je retrouvai Maddison qui m'apprit qu'elle s'en allait, après m'avoir à nouveau fait une remarque sur le comportement de Mathias à mon égard, et je me dirigeai vers la sortie en passant un coup de fil à mes parents et à ma grand-mère pour leur donner des nouvelles.

J'étais à mi-chemin dans la pente menant à la sortie de l'hôpital, en train de discuter au téléphone, quand je remarquai Mathias à quelques pas de moi, qui rejoignait sa voiture. Nous étions seuls et quand j'eus raccroché, je me demandai un instant s'il allait m'aborder, mais il n'en fit rien. Je le vis s'arrêter au niveau d'une Peugeot noire, enlever sa veste, dévoilant un t-shirt blanc très moulant qui faisait ressortir ses bras de manière extrêmement sexy, et après avoir allumé une cigarette, il s'installa sur le siège du conducteur, la fenêtre grande ouverte, avant

de démarrer.

Je me plaçai sur la voie de gauche pour le laisser passer et j'entendis le moteur gronder à cause de son accélération lorsqu'il passa à côté de moi, faisant un énorme écart sur ma voie, me forçant à grimper sur le trottoir. Il ne me jeta même pas un coup d'œil alors qu'il venait de manquer de m'écraser – à l'évidence, volontairement, étant donné qu'avant d'arriver à mon niveau, il roulait lentement à droite, et qu'après m'avoir dépassée en accélérant, il avait ralenti et s'était remis sur la fil de droite. Ma colère revint d'un seul coup. Mais à quoi jouait-il à la fin ?

CHAPITRE 13

26.09.2016

« L'amour craint le doute, cependant il grandit par le doute et périt souvent de la certitude. »

— Frédéric Dard

Le lundi suivant se déroula sans le moindre heurt. Je n'avais toujours pas décoléré, mais BCBG avait eu le bon goût de me ficher la paix. Peut-être avait-il enfin saisi que ça ne servait à rien de venir m'enquiquiner et qu'il avait mieux à faire, par exemple, avec sa Melyna ! Non, je n'étais absolument pas de mauvaise foi.

Le soir, avant de quitter l'école, j'accompagnai Ophélie aux toilettes et la scène du mercredi précédent – le sifflement – revint une fois de plus sur le tapis.

— Il est vraiment bizarre avec toi, quand même.

Je haussai les épaules. J'avais le sentiment d'avoir été prise royalement pour une idiote, d'avoir été son jouet. Un jouet dont il n'avait jamais rien eu à faire, mais qu'il avait fait semblant de trouver amusant durant un temps.

— Il se croit juste tout permis avec tout le monde. Il est, genre, ultra-sociable et il doit trouver que je suis bizarre, ça doit le faire marrer.

Évidemment, cela n'eut pas l'air de convaincre mon amie.

— Je pense qu'il craque pour toi.

Je laissai échapper un rire jaune. Ça, c'était définitivement la blague du siècle.

— Tu l'as vu ? Et tu m'as bien regardée ? Si tu veux mon avis, ce que j'ai toujours pris comme des petites blagues gentillettes étaient en fait des façons de se foutre réellement de ma gueule. Il sait juste mettre les formes, mais en fait, ma tête ne lui revient juste pas.

— Tu crois ?

J'acquiesçai, ignorant la petite voix dans ma tête qui me soufflait que ma vulgarité ne montrait que trop bien que toute cette histoire m'atteignait plus qu'elle ne l'aurait dû. Encore une fois, je vis l'air perplexe d'Ophélie.

— Il n'a pas l'air de vouloir être méchant. On dirait plutôt qu'il essaie de communiquer avec toi.

Je grinçai des dents. Moi aussi, j'avais cru ça à un moment. Seulement, j'avais rapidement remarqué qu'il faisait attention à moi quand ça l'arrangeait et que hormis ses petites piques, il n'essayait jamais vraiment d'engager une réelle conversation.

— Il me parlerait, si c'était le cas. D'ailleurs, il n'a jamais accepté mes invitations sur Facebook, alors qu'il accepte tout le monde, même des gens à qui il ne parle jamais. Ça prouve bien qu'il ne m'aime pas du tout.

Je sais, l'argument *Facebook* était un coup bas. Facebook n'était pas la vie, pour personne. Mais on ne pouvait pas nier que la situation soulevait de vraies questions. Certes, je ne lui avais pas laissé le temps de changer d'avis, mais je ne pouvais pas ignorer qu'il m'avait volontairement laissée en attente deux fois, comme s'il avait hésité ou s'il n'avait pas voulu être grossier en me refusant.

— C'est vrai que c'est bizarre... Soit il te déteste vraiment, soit il t'aime un peu trop...

Cette phrase allait me rester en tête longtemps. C'était comme si Ophélie venait de verbaliser les deux options possibles qui auraient pu expliquer cette relation incompréhensible. Mathias n'avait aucune raison de me détester, concrètement. Ne pas m'apprécier, me trouver étrange, se dire qu'il n'avait rien à faire d'une fille dans mon genre, c'était tout à fait envisageable, mais me détester... Non. Il ne donnait pas non plus l'impression d'être le type de gars à prendre plaisir à se moquer ouvertement des autres. Les ignorer parce qu'il les trouve inintéressants, se comporter comme un snob, en résumé, oui, pourquoi

pas, mais pas à les chercher foncièrement. Je devais avoir fait quelque chose de gravissime sans même en avoir conscience pour qu'il me haïsse au point d'en arriver à se payer ma tête, et si c'était le cas, les piques qui, pour l'instant, demeuraient juste amusantes, allaient probablement devenir de plus en plus méchantes. Après tout, ce n'était pas rare que ça commence ainsi, j'en savais quelque chose.

La seconde option soulevée par Ophélie me tétanisait. Elle n'était tout simplement pas possible. Pourquoi aurais-je pu l'intéresser ? Il ne me connaissait pas, je n'avais jamais été agréable avec lui, je le prenais même parfois de haut et je ne comprenais jamais ses blagues. Je n'étais même pas jolie. Franchement, cela aurait été aberrant.

Mais ce qui me dérangeait le plus, c'était que je ne pouvais plus me mentir à moi-même : il m'attirait. Et cette attirance, que je gérais cependant parfaitement, risquait de me pousser malgré moi à m'imaginer des trucs qui n'existaient pas, extrapoler, espérer en vain. Alors qu'il n'y avait rien à espérer. C'était un 9, il était probablement homosexuel et s'il ne l'était pas, il finirait sûrement par sortir avec une des pimbêches avec lesquelles il traînait, comme la Melyna ou la Calliopée. Il n'avait rien à faire d'une 4 taciturne et froide, même pas fichue d'être drôle.

Je profitai d'avoir semé le doute dans l'esprit de ma copine pour changer de sujet et nous finîmes par rentrer chacune chez nous.

Je m'installai sur mon lit, dans mon 14 m² meublé, et mis mon épisode de Charmed en streaming sur mon ordinateur. Je partageais le wifi avec mes voisins et je profitais de n'avoir pas de travail scolaire à faire pour avancer dans mon énième re-visionnage de tous les épisodes de ma série favorite.

Je dus en mettre deux ou trois d'affilée. Lorsqu'enfin, j'émergeai parce que j'avais faim, je remarquai que j'avais reçu une notification sur Facebook. J'ouvris la page et je vis qu'il s'agissait d'une demande d'ami. Sans savoir pourquoi, je fus saisi d'un sentiment d'appréhension incontrôlable, comme si j'avais deviné ce qui allait suivre, avant même de vérifier l'identité de la personne qui m'avait ajoutée. Je n'avais jamais vécu un phénomène pareil, avant. Cela me rappela vaguement la légende du *déjà vu*, comme si je savais exactement ce qui allait se produire avant même que cela n'arrive. J'avais conscience que ça n'avait aucun sens et pourtant, lorsque je cliquai pour regarder, je restai figée devant mon écran,

interdite et stupéfaite.

« ***Mathias Novara*** – *Confirmer* – *Supprimer l'invitation* »

CHAPITRE 14

26.09.2016 – 28.09.2016

« La curiosité et la bêtise ne font pas très bon ménage. »

— J. K. Rowling

J'étais restée figée devant mon écran, apathique. Je n'avais soudainement même plus faim. Qu'est-ce que je faisais ? Qu'est-ce que je faisais ? Mon premier réflexe, insensé encore une fois – mais il semblait que ce mec m'avait clairement volé mon cerveau – fut de fermer la fenêtre pour ne plus voir sa demande et d'envoyer un message à Anaïs, Maddison, Ophélie et Jérôme – un ami gay extérieur à mon école qui suivait cette histoire de très près, follement amusé par nos hésitations sur l'orientation sexuelle de Mathias – pour les prévenir de ce qu'il venait d'arriver.

Ils furent tous morts de rire. En revanche, les avis différaient : « *Fais-le poireauter pendant trois semaines, juste pour te venger !* » ou : « *Accepte-le et regarde s'il a une copine/s'il est gay !* »

J'hésitai une demi-heure, puis la curiosité eut raison de moi et je cliquai sur « *Confirmer* ». Oui, j'étais faible. Je suivis une partie des conseils que je venais de recevoir et j'allai dans la rubrique *À propos*. Là, je lus avec un soulagement que je détestai : « *Célibataire* » et « *Intéressé par : Femmes* ». Évidemment, j'avais conscience que ce n'était pas des garanties en soi, mais en fouinant un peu plus loin dans ses photos et ses publications, j'appris qu'il était effectivement sorti avec des filles, au moins il y avait quelques années – filles qui étaient apparemment restées, pour certaines, de bonnes amies. Et pas traces de relations avec des mecs.

Son compte était relativement vide. Il n'y avait pas grand-chose de récent. Même ses photos dataient et elles ne lui faisaient vraiment pas honneur. Dessus, il était potable, sans plus. J'étais bien placée pour savoir que la réalité était tout

autre.

Ce qui m'étonna fut que quelques filles revenaient beaucoup en photos avec lui. Un instant, j'envisageai qu'il sortait avec l'une des deux plus fréquentes sans l'afficher sur Facebook, mais je finis par comprendre que la première était une ex restée pote avec lui et l'autre, sa meilleure amie. Cette dernière n'était pas du tout comme toutes les nanas des autres photos : elle était assez jolie, mais ronde. Je tiquai. Les mecs comme lui avaient en général tendance à faire, au moins inconsciemment, des espèces de tris dans leurs amis, en fonction de leurs physiques. Mais ce n'était apparemment pas son cas. En tout cas, pas la concernant, elle.

Plus tard, toujours en furetant, je tombai sur une photo qu'il avait aimée, de Marilyn Monroe et de sa célèbre citation :

« To all the girls that think you're fat because you're not a size zero, you're the beautiful one. It's society who's ugly. » – « Aux filles qui se trouvent grosses, car elles ne font pas du 34, vous êtes toutes belles. C'est la société qui est moche. »

À ce moment-là, j'eus envie d'envisager, juste une seconde, qu'il pouvait être un gars bien. Enfin, un gars capable de voir plus loin que l'apparence, qui ne s'arrêtait pas à la surface, malgré l'image qu'il renvoyait, et qui était capable de voir au-delà. Mais je me giflai ensuite mentalement. Ce n'était qu'une citation. Sa mère était mannequin, il avait grandi au milieu de la beauté, des strass, des paillettes, et ses fréquentations, si on omettait sa meilleure amie, ressemblaient toutes à des bombes atomiques. Rien à espérer.

Et le lendemain, rien n'avait changé. Il ne me parla pas, seuls les regards continuaient. Je le surpris simplement à m'observer par la fenêtre en se marrant sans la moindre discrétion, Gabriel à côté de lui. La colère revint ; il était clair qu'il se fichait de moi.

Juste après, alors que nous étions assises en amphi', Maddison et Ophélie autour de moi, je vis BCBG et son pote grimper les marches pour aller s'installer au fond. Mathias s'arrêta pile à notre rangée alors que Gabriel était monté plus haut. Je n'entendis pas leur conversation, mais ce dernier finit par faire demi-tour, redescendre et il alla se placer sur le siège à côté de Maddi. En résumé, il n'y avait donc que deux personnes entre Mathias et moi. Le pire fut que je l'avais

vu venir. Je venais justement de chuchoter à Maddison : « *Il ne va quand même pas oser...* » Eh bien si, il avait osé.

Ce cours fut extrêmement long. Impossible de piper mot sans que nos discussions ne risquent d'être entendues par des oreilles indiscrètes. Rappelez-vous : j'étais furieuse. Encore.

Enfin, le mercredi 28 septembre, la journée se déroula sans accroc. L'après-midi, j'eus un cours de bilan de début d'année en groupe principal et la prof nous demanda de nous imaginer dans un train afin d'expliquer à travers cette métaphore comment nous nous sentions dans la formation. Quand ce fut mon tour, je répondis que j'étais dans le train, environ au milieu, mais que contrairement à beaucoup d'autres élèves, mon problème n'était pas la vitesse du train, mais davantage les bagages que je transportais. Effectivement, mon passé resurgissait un peu trop souvent à mon goût et il était parfois dur à gérer. Bien entendu, je n'expliquai pas ce dernier point en public, mais la prof, après m'avoir demandé ce que je voulais dire par là et avoir pu constater mon silence obstiné qui suivit, parut saisir l'idée générale.

Durant les deux heures que ce cours dura, je sentis le regard de Mathias posé sur moi. On était presque face à face et il était aisé de nous observer l'un, l'autre. Je tentai de ne pas faire attention à lui, mais c'était compliqué. Je me divertis en ricanant intérieurement face à la prétention à peine masquée de Melyna qui se vantait de n'avoir aucune difficulté, parce que, je cite : « *À côté de médecine, la quantité de travail ici, c'est de la rigolade !* ». Je crois qu'il aurait fallu lui rappeler que justement, elle avait raté médecine. Moi aussi, je pouvais y aller et rater, pas de soucis !

Une fois rentrée chez moi, je me mis à ruminer. Je venais de longuement parler avec Jérôme et la situation commençait réellement à me bouffer. Il fallait que je sache. Il n'était pas question que je risque d'avoir un mec comme BCBG à dos durant trois ans. En repensant à la veille, lorsque je l'avais vu se moquer de moi, je compris que je devais agir maintenant. Prendre mon courage à deux mains, mettre les choses à plat et ainsi, éviter qu'elles ne s'enveniment. S'il avait une dent contre moi, il fallait qu'il comprenne qu'il pouvait juste... M'ignorer. Je n'avais pas envie d'avoir des histoires avec qui que ce soit.

Alors, j'envoyai un mail via Facebook – mail très maladroit, vous le remarquerez par vous-mêmes :

« Salut. Ou re. Je ne sais pas trop ce qu'il faut dire à quelqu'un qu'on a croisé toute la journée.

Je voulais simplement clarifier une chose avant... Avant que je ne le prenne vraiment mal, à tort ou à raison, ou avant que ça empire si c'est volontaire. C'est probablement un malentendu, et si c'en est un, ne prends pas ce message comme une accusation ou autres. Je ne te connais pas, ou très, très peu, et je n'ai pas encore le pouvoir de lire dans les pensées (ce qui est une bonne chose, je pense). Je n'ai juste vraiment, vraiment l'impression, parfois, que ton but dans la vie, c'est de te moquer de moi. (Ne pas prendre " ton but dans la vie " au sérieux x)). J'ai rien contre les remarques ironiques directes que tu fais de temps en temps, bien que j'aie un peu de mal à comprendre pourquoi tu te donnes la peine de les faire. Par contre, tu sembles partager un délire très amusant avec Gabriel, et alors soit c'est à mon sujet et dans ce cas, ce serait gentil d'oublier simplement mon existence si elle te gêne, soit tu as simplement parfois les yeux qui traînent dans ces moments-là, et dans ce cas, ça n'a rien à voir avec moi, donc autant que je le sache, que j'arrête de me sentir visé par tes éclats de rire.

Je ne dis pas ça contre toi, ou froidement ou autre. J'ai déjà voulu te le dire en face, mais je suis loin d'être une personne sociable. Encore moins quand je crains la personne en face. Donc si c'est un malentendu, c'est moi qui m'excuse. Simplement, j'ai assez l'habitude que ma tête ne revienne pas à certaines personnes, et je préfère dans ce cas qu'on ignore simplement ma présence. Je n'ai aucune envie d'en vouloir à quelqu'un ou d'être en conflit avec quelqu'un. Et encore moins avant un week-end d'intégration.

Juste pour te dire que quoi qu'il en soit, il n'y a pas de raison de prendre mal ce message. Quelle que soit la situation réelle. Je me suis seulement décidée à faire preuve de maturité et à dire les choses. Désolée, la maturité n'est pas au point, j'ai pas réussi à le sortir autrement que derrière un ordi. ^^

Quoi qu'il en soit, si tu pouvais ensuite oublier l'existence de ce mail, ce serait encore mieux, parce que j'ai déjà honte haha.

Bonne soirée ! (Eh oui, je ne sais pas expliquer les choses sans faire un pavé, même au concours, j'ai dépassé la limite des lignes ^^) »

En relisant ce message, je vous assure que j'ai honte de vous le montrer.

Sa réponse mit à peine une minute à arriver :

« Ouhla loin de moi l'idée de me moquer de toi. Je regarde tout le monde à vrai dire (Dieu m'a donné des yeux après tout) ! Si j'ai eu un rictus quand tu parlais, ce qui est le cas, c'est qu'en parlant de train et de bagages et connaissant ta passion pour Harry P, j'ai tilté avec le Poudlard Express, donc rien de moquant. Après, je ne vais pas aller me crever les yeux, je tiens trop à eux, mais je ferai attention alors, je ne te regarderai plus, pas de soucis ! Je ne prends pas mal le message sinon ^^ Et j'oublie l'existence de ce mail pas de soucis ! »

(Le reste de l'échange, qui ne dura pas, n'eut aucun intérêt.)

Oui, j'eus pleinement conscience qu'il faisait l'innocent. Il avait parfaitement compris que je ne parlais pas de ce fameux rictus que je n'avais même pas remarqué d'ailleurs, et son délire sur « *On a des yeux pour voir* » ne justifiait en rien les dizaines de regards qu'on échangeait par jour, mais je n'avais pas le droit de le lui reprocher – si je le voyais me regarder, c'était que je le regardais aussi. Pourtant, étonnamment, dans l'ensemble, sans vraiment savoir exactement pourquoi je lui faisais confiance, je le crus lorsqu'il avait assuré qu'il n'avait pas du tout l'intention d'être mesquin. Et je m'en trouvai rassurée. Sur le coup, je ne me demandais même pas pourquoi il avait retenu mon intervention en cours sur les bagages, alors qu'on avait été plus d'une vingtaine à s'exprimer en moins de deux heures. Au fond, rien de tout cela n'avait finalement d'importance pour moi et le fait que je parvenais à lui faire penser à *Harry Potter* alors que moi-même, je n'y pensais pas, commençait réellement à m'amuser...

CHAPITRE 15

30.09.2016

« Les conséquences de nos actions sont toujours si complexes, si diverses, que prévoir l'avenir est une entreprise bien difficile... »

— J. K. Rowling

Nous étions vendredi soir et j'étais assise dans le car plein à craquer nous emmenant dans le Massif Central pour le week-end d'intégration. Ce week-end qui allait bouleverser ma vie, mais je n'en avais absolument pas conscience. On était partis de notre école depuis environ une heure et demi et, assise à l'avant de l'engin, je ne cessais de rouler des yeux depuis tout ce temps, devant le spectacle pittoresque auquel j'assistais, impuissante.

BCBG avait été obligé de s'asseoir sur le siège juste devant moi, parce que, tout gros fumeur qu'il était, il n'avait rien trouvé de mieux que d'être le dernier à monter dans le bus, se retrouvant ainsi sans la possibilité de choisir une place qui aurait pu lui convenir. Quant à moi, mon excuse était plus ou moins la même, sans histoire de cigarette. Je n'avais simplement aucune préférence et je pensais ainsi échapper aux habituels débordements qui se déroulent en général au fond des cars. Je n'étais pas d'humeur à faire la fête. Mais c'était sans compter sur deux choses :

D'abord, Mathias, ses caprices de gosses de riches et ses tendances à se prendre pour une pile électrique. Il ne tenait tout simplement pas en place. Après avoir rôlé pendant au moins quinze minutes afin d'exprimer son dégoût profond de se retrouver assis à l'avant, il avait décidé de s'occuper de la sono'. Et, accessoirement, de danser. Grâce à lui et à tous les autres qui ont suivi le mouvement, j'ai donc pu découvrir ce à quoi pouvait bien ressembler une boîte de nuit dans un bus. Notez que mes doutes sur son orientation sexuelle s'étaient alors multipliés par un million : *quel mec hétéro pouvait bien danser de la sorte*

? Quant à moi, au milieu de ce début de débauche qui allait, j'en avais bien peur, ne pas aller en s'arrangeant, je n'avais récolté de la situation qu'un mal de chien au genou gauche. Merci BCBG et sa manie de se laisser tomber dans son siège toutes les deux minutes, cognant au passage violemment ma jambe en appui contre son dossier – et merci aux espaces limités. Autant préciser que je commençais sérieusement à me demander ce qui pouvait bien m'attirer chez lui. Et le pire, dans tout cela, c'était qu'il ignorait tout bonnement mon existence. J'avais donc très envie de le maudire pour cette raison supplémentaire, mais je savais qu'il me fallait prendre conscience que sur ce point-là, j'étais pleinement responsable – c'était ce qui arrivait lorsqu'on suspectait quelqu'un de nous parler pour se moquer et qu'il l'apprenait : cette personne cessait tout simplement de nous adresser la parole.

Effectivement, dès le lendemain de l'envoi de mon mail, je pus constater qu'il n'avait pas promis à la légère de *faire attention à ne pas me regarder*. J'étais tout bonnement devenue... Invisible ! Il avait prétendu ne rien avoir pris mal, mais il était clair que c'était le cas. Ces deux derniers jours, j'avais dû croiser son regard brun trois fois et il m'avait accordé un « *Pas de problème* » sans même se tourner vers moi quand je m'étais excusée de le forcer à virer sa veste posée sur le bureau où je m'installais en amphi'. Sans compter cet épisode, je n'avais plus existé à ses yeux. Il avait visiblement pris mon interrogation sur ses intentions comme une façon polie de lui demander de me laisser tranquille et il s'était tout simplement acharné à tenir son engagement scrupuleusement... Ce qui ne me ravissait en fait pas tant que ça.

Mais revenons à ce voyage scolaire. La deuxième chose qui m'empêcha d'avoir la paix durant ce trajet fut l'autorisation donnée par le conducteur de se *balader dans l'allée centrale* et donc, de changer de places. Ainsi, il n'y avait plus d'avant et d'arrière ; juste une cinquantaine d'ados et jeunes adultes qui se dandinaient sur de la musique dont le volume cassait les oreilles, se montant dessus tellement ils étaient à l'étroit.

Pourtant, au bout d'une heure ou deux, je finis par arrêter de ruminer et je me décidai enfin à rejoindre Éva et Jacinte – Ophélie et Maddison ne s'étant pas inscrites au week-end – qui s'étaient déplacées vers le milieu du car. Assise sur le porte-bagages à côté de la sortie de secours, je riais enfin de ce qui m'entourait. La plupart de mes camarades étaient (fortement) alcoolisés – Mathias le premier – et, au final, il était plutôt divertissant de les regarder évoluer, me demandant à moi-même s'ils se souviendraient le lendemain de ce qu'ils avaient fait et s'ils se

sentiraient alors aussi stupides qu'ils en avaient actuellement l'air. En fait, je crois que je découvrais les plaisirs bons-enfants des beuveries contrôlées – ou presque.

Ce fut ce moment-là que choisit Mathias pour se prendre pour un singe acrobate – avec beaucoup moins de talent qu'un singe acrobate. Il se mit en tête de traverser à plusieurs reprises le car sur toute sa longueur, en ne posant les pieds que sur les accoudoirs des sièges. Il s'en sortait d'ailleurs assez bien, si on pensait à la dose de Whisky qu'il avait déjà dû ingurgiter à cette heure-là. Le seul hic sur son parcours se trouvait, chaque fois, être moi. Effectivement, arrivé à la hauteur du porte-bagages, il avait curieusement beaucoup de mal à tenir « debout ». Et me tombait carrément dessus. Je suis à peu près sûre que la première fois fut un accident – pour les trois suivantes, j'ai toujours un doute.

Lorsqu'il comprit que, visiblement, il ne parviendrait pas à me passer sur le corps – *pas au sens où vous l'entendez, bandes d'obsédés !* – et qu'il manqua casser un truc qui ne servait par ailleurs à rien, il finit par faire une pause et se contenta de se balancer gentiment sur la marche la plus haute devant l'issue de secours, juste à côté de moi – toujours en ignorant foncièrement ma présence.

Je crois que je vis l'action arrivée avant même qu'elle ne se produise.

Je ne trouve encore aujourd'hui pas d'autres explications au réflexe surhumain que j'ai eu à cet instant : se balançant d'avant en arrière sans vraiment faire attention à ce qu'il faisait et totalement bourré, une de ses mains finit par rater la rambarde où il s'accrochait normalement. Il partit soudainement en arrière et alors que je ne le regardais que de temps en temps du coin de l'œil, je vis sa main attraper du vide. Sans réfléchir, je tendis la mienne pour l'attraper alors qu'il basculait. Dans l'état où il était, il n'avait même pas eu la possibilité de reculer un pied pour reprendre appui et je fus la seule chose qui l'empêcha de se fracasser la tête contre la porte du car. Il ne me fallut par contre que trois secondes de plus pour enregistrer ce que je venais de faire et pour réaliser que j'étais tout bonnement en train de lui tenir la main. Cette constatation me fit le lâcher brutalement, comme si je m'étais brûlée – les contacts physiques n'étaient vraiment pas mon rayon. Sauf qu'à l'ouest comme il l'était, son équilibre n'était pas encore complètement rétabli et il ne trouva rien de mieux que de se raccrocher à ma cuisse, où sa main resta un tout petit peu plus longtemps que nécessaire – et avec légèrement trop de pression. Il se contenta ensuite simplement de me sourire – d'un sourire à craquer – et se remit à se balader dans

l'allée.

L'épisode se répéta dix minutes plus tard, mais cette fois-ci, il rata son coup. Il y a fort à parier qu'il ait juste tenté de renouveler l'expérience, mais vous savez ce qu'il se passe quand on essaie de faire semblant de tomber : notre instinct nous force à nous protéger et il se rattrapa quasiment seul en reculant involontairement son pied.

À environ une demi-heure de l'arrivée, nous dûmes tous nous rasseoir, car la route devenait dangereuse. Je récupérai ma place du début et Mathias et Gabriel s'assirent derrière moi, ce qui me valut de me faire exploser, cette fois, le dos à la place du genou. Vraiment génial. Il se mit alors à déblatérer des obscénités – je vous passerai les détails – et à chanter des parodies vulgaires. Ne me demandez pas comment, mais au milieu de toute cette... Manifestation hormonale – L'alcool réveillait visiblement une envie irrésistible de sexe chez lui – je le vis chuchoter quelque chose à l'oreille de son voisin et sans doute trop confiant avec la musique à fond, le brouhaha et ayant probablement momentanément oublié ma présence juste devant lui, il haussa la voix à la fin de sa phrase, à tel point que je pus en saisir le dernier mot : *mon prénom*. Je me demande encore ce que je pouvais bien faire au centre d'un monologue sur « *envie/manque de sexe* », « *bonnasse* », « *baiser* », etc.. Je crois que je préfère ne pas savoir, en fait.

Le reste du voyage se passa sans trop d'encombres supplémentaires. Les seules choses à noter furent que je pus me rendre compte par moi-même qu'après nous avoir fait le numéro du macho hétéro en puissance, obsédé par le cul, l'alcool pouvait aussi le faire redevenir enfant. Un enfant qui mettait son doigt sur la bouche pendant dix minutes parce qu'on lui avait demandé de se taire ou qui appelait sa maman parce qu'il trouvait le trajet trop long. « *Maman, c'est quand qu'on arrive ?* ». On fit également une pause repas et on l'entendit hurler : « *IL Y À UN MCDO !* », ce qui me permit de plaisanter avec Éva en disant que je n'avais tellement pas faim que je n'avais même pas envie de nuggets – alors que *j'adore* les nuggets. Enfin, nous eûmes très peur à l'arrivée, en le voyant aller discuter avec la propriétaire du chalet dans lequel nous allions dormir, parce que nous savions tous qu'elle était déjà furieuse qu'on arrive si tard, alors nous n'avions pas très envie qu'elle entre directement en contact avec le type le plus bourré du groupe. Heureusement, il n'y eut pas d'incidents et il lui tint apparemment un discours plus ou moins cohérent – question d'habitude, je suppose.

Cette soirée fut à marquer dans les annales de ma relation avec Mathias. Elle n'était pourtant que les prémisses d'un week-end d'intégration haut en couleur, mais cependant, elle m'avait fait passer par tous les états : l'amusement, la déception, l'exaspération, la joie, le dégoût, le trouble, le questionnement, l'indécision... Et tout cela, à cause d'une seule personne, qui ne m'avait pourtant pas décroché un mot du trajet. Une personne à laquelle je n'aurais jamais dû faire attention, qui n'appartenait pas à mon monde et qui avait décidé une bonne fois pour toutes, croyais-je, de faire comme si je n'existais pas. *Plus*. Et dans l'obscurité qui nous entourait pendant la soirée qui a suivi la nuit même, je me demandais ce que les deux prochains jours allaient bien pouvoir me réserver, tout en me répétant qu'il continuerait à m'ignorer et à draguer tout ce qui bougeait. Après tout, il me le fit savoir une heure après notre sortie du car, lorsque j'étais dehors avec des amis fumeurs et qu'il nous rejoignit : il avait très envie de *baiser*. Je me souviens avoir pensé à ce moment-là : « *Quoi de mieux qu'un week-end d'inté' pour ça ?* » – et ce n'étaient probablement pas les filles consentantes qui allaient lui manquer...

CHAPITRE 16

01.10.2016

« Faire preuve de jalousie, c'est mettre au jour la crainte qu'on a d'être effacé.
»

— Stanislas Leszczynski

Contrairement à ce que j'avais imaginé la veille, Mathias n'avait encore couché avec personne lorsqu'on se réveilla le samedi matin. Il s'était contenté de danser de façon indécente avec quelques nanas, d'enchaîner les clopes et de boire bières sur bières. Tout en se tenant le plus loin possible de moi, m'observant cependant à la dérobée presque autant que je le faisais moi-même.

J'avais pu également me rendre compte que de la jalousie apparaissait petit à petit chez moi, parce qu'en entendant Calliopée lui demander : « *T'essaies de me dire que je suis belle, même sans maquillage ?* », mon cœur s'était un instant serré. Jusqu'à ce qu'il lui rétorque que non, il avait simplement voulu spécifier qu'elle se maquillait pour elle et pas pour les autres, qu'elle ne devait le faire que si elle en avait envie. J'avais d'ailleurs trouvé la remarque plutôt intelligente, venant d'un mec totalement saoul.

Ce matin-là, nous étions tous un peu dans les vapes. BCBG avait déçu et il m'évitait toujours comme la peste. Je le surpris en train de discuter pendant au moins deux heures, seul à seule avec la deuxième année présidente du BDE et cela me troubla. Elle non plus n'était pas le genre de filles qui pouvaient attirer l'attention d'un gars comme lui. Mais finalement, qu'est-ce que j'en savais ?

À midi, je noyai involontairement ma peine dans du vin rouge, ce qui me permit de passer un début d'après-midi complètement euphorique. Mais ce qui me parut le plus amusant fut l'expression inquiète de Mathias lorsqu'il me vit légèrement divaguer. Sérieusement, il pensait que je risquais de tomber ? D'accord, il n'était peut-être pas aisé de m'imaginer bourrée, mais j'étais

simplement un peu pompette et j'appréciai réellement la gaieté que m'apportèrent ces quelques verres. En fait, il me donnait l'impression d'avoir la tête que tirerait mon père s'il me voyait un jour trop alcoolisée et ce fut vraiment jouissif de constater qu'il me surveillait comme s'il avait été prêt à me protéger contre moi-même. Je n'en avais certainement pas besoin, puisque la seule personne contre laquelle je devais me protéger, actuellement, c'était lui, mais je trouvais ça... Presque mignon de sa part.

Ensuite, il y eut l'après-midi sportive. Rien à raconter de particulier à ce sujet. Au bout de quelques épreuves, je me fis très mal aux côtes en permettant à mon équipe de remporter une manche, ce qui m'empêcha de faire l'exercice suivant. Du coup, en théorie, soit un membre de mon groupe aurait dû accepter de passer deux fois, soit j'aurais dû me forcer, mais alors que nous jouions contre l'équipe de BCBG, celui-ci s'écarta lui-même de la compétition, sans préciser que c'était pour m'épargner de participer, mais cela me sembla évident. Je trouvais profondément aberrant qu'il ait pu être capable d'être aussi protecteur et attentionné à distance, sans réussir à me décrocher un mot. Incompréhensible.

La soirée arriva plus vite que je l'aurais cru. Comme mentionné précédemment, il s'agissait d'une soirée déguisée. J'avais acheté quelques babioles et j'étais une espèce de sorcière/petit chaperon rouge. Au choix. Je portais une longue cape rouge et dessous, une robe noire très courte et décolletée, avec des collants noirs et transparents. Aux pieds, j'avais des talons aiguilles noirs et brillants, et j'avais mis une perruque de cheveux noirs très longs, qui se confondaient facilement avec mes cheveux réels et couvraient mes épaules ainsi que les parties dénudées du haut de ma poitrine. Par sécurité, je décidai de laisser la baguette *Harry Potter* que j'avais amenée, dans ma chambre. Je n'avais pas envie de m'encombrer, ni de la casser.

Le début de la nuit se passa bien. Je dansai un moment, soulagée de voir que Mathias passait plus de temps dehors à boire et fumer que dans la salle où il y avait la musique. Il portait un chapeau de cow-boy et s'était fait quelques gribouillages sur le visage, Gabriel avait enfilé un costume de militaire et Calliopée incarnait une Wonder Woman blonde.

Lorsqu'il rappliquait occasionnellement à la fête, BCBG s'acharnait à aller se placer à l'opposé de moi. Encore et toujours. J'avais vraiment Ebola, je pense. Ce ne fut que lorsque la chanson « *On va s'aimer* » de Gilbert Montagné fut mixée que je trouvais un avantage à la situation.

J'adorais cette chanson. Elle me rappelait une époque lointaine, lorsqu'enfant, mon cousin Mathieu la mettait sur sa radio. Alors, ce fut tout naturellement que je me mis à l'entonner en dansant dessus. Au bout d'une vingtaine de secondes, je croisai les yeux de Mathias qui paraissait... Figé. Pendant que tout le monde se déchaînait sur la musique autour de lui, moi comprise, il se contentait de me fixer. S'ensuivit un de ces instants magiques où tout ce qui nous entourait disparut.

Je ne m'arrêtai pas de chanter, mais je gesticulai un peu moins. Si, d'habitude, je ne soutenais pas ses regards sur moi, cette fois-ci, je me forçai à le faire. Et je me rendis compte vers la fin de la chanson que j'avais quasiment passé trois minutes à lui chanter « *On va s'aimer* », les yeux dans les yeux.

Alors que la mélodie prenait fin, je fermai la bouche et j'attendis qu'il fasse quelque chose. N'importe quoi. Je me sentais réellement idiot de l'avoir laissé les choses se passer ainsi. J'avais dû paraître totalement risible. Et lui, il m'avait laissé faire, il m'avait observée sans sourire, sans se moquer, sans avoir une quelconque réaction qui m'aurait fait revenir sur Terre. Maintenant, il fallait qu'il fasse un truc.

Et il en fit un. Sans se retourner, il quitta la pièce.

Mon enthousiasme à m'amuser me quitta peu à peu. J'allai m'asseoir sur une chaise et j'écoutai les sons s'enchaîner, assistant à toutes sortes de danses. Cela ne fit qu'empirer quand Mathias revint avec une bouteille à la main, se plaça juste devant moi, à quelques pas, et se mit à se dandiner collé-serré avec toutes les filles qui lui tombaient sous la main. De la vraie copulation publique. Je me demandai même comment ces filles pouvaient accepter qu'un mec se frotte comme ça à elles. Je me doutai que certaines le prenaient pour un gay, ce qui, effectivement, devait leur enlever pas mal de tabous, mais j'étais sûre que d'autres espéraient qu'il flirtait sérieusement avec elles. Sauf qu'étant donné le nombre de greluches qui passaient dans ses bras, il était évident qu'il n'accordait d'attentions particulières à aucune du lot. Cependant, le pire, je pense, fut de le voir agir de la sorte, tout en me jetant des coups d'œil que je pris comme provocateurs. À quoi s'attendait-il ? À ce que je fasse un scandale ? À ce que je participe ? Il ne me connaissait définitivement pas. Il faisait ce qu'il voulait de sa bite (*oups !*), il n'était pas à moi et je n'allais certainement pas me comporter comme une traînée derrière toutes les autres, qui plus est.

Finalement, lorsqu'il eut terminé de se donner en spectacle et que la présente du BDE commença à se montrer trop entreprenante avec lui, il repartit. Je ne savais pas où, exactement. Il était vrai qu'en réalité, il alternait entre dehors pour fumer et la chambre à l'étage qu'il partageait avec Gabriel, Calliopée et deux autres mecs, parce qu'elle était devenue un coin où beaucoup de gens squattaient pour se saouler loin du bruit de la sono'.

Après son départ, je soufflai enfin. Mais pas longtemps, puisque je vis justement Gabriel s'approcher et se pencher vers moi pour me parler à l'oreille, essayant de se faire entendre dans le brouhaha ambiant :

— Il faut que je te montre un truc, tu peux venir ?

Il devait être minuit ou une heure du matin et je n'avais plus envie de réfléchir. Gabriel et moi ne nous étions pourtant pas parlé depuis une éternité, ce qui aurait dû m'interpeller, si on omettait la veille lorsqu'il avait débarqué dans notre chambre, à Éva, Jacinte et moi, parce que l'alarme incendie s'était déclenchée dans le chalet et qu'il avait fallu l'arrêter depuis la boîte blanche qui s'y trouvait, accrochée à un des murs. Son statut de pompier volontaire lui avait permis de savoir un peu comment ces trucs fonctionnaient, mais il avait galéré. Suffisamment pour que Mathias ait eu le temps de débarquer, lancer qu'il devait se débrouiller pour arrêter ce bruit ou il allait *finir par casser la machine*, et se tirer. Bref, en résumé, cela faisait longtemps que nous n'avions pas eu une réelle conversation.

Je le suivis et je ne m'étonnai même pas qu'il m'entraîne en direction de leur chambre, au premier, là où je supposais que toute une horde de jeunes s'étaient agglutinés. Supposition qui s'avéra fausse, parce que je me retrouvai très vite dans une pièce où seul BCBG était présent. Après cette constatation qui ranima ma colère à son égard, je voulus demander à Gabriel ce qu'il se passait et sortir, mais ce fut à ce moment-là que je me rendis compte que ce dernier venait de tourner la clé dans la porte avant de la fourrer au fond de sa poche, nous enfermant tous les trois à l'intérieur.

— Qu'est-ce que... ?

— Qu'est-ce qu'elle fait là, elle ?

J'étais perdue, Mathias paraissait énervé et Gabriel semblait déterminé :

— Il faut qu'on parle.

CHAPITRE 17

Nuit du 01.10.2016 au 02.10.2016 (Partie 1)

« Comme dit le proverbe : Quitte à être pendu, mieux vaut que ce soit pour avoir volé un dragon plutôt qu'un mouton. »

—J. K. Rowling

Parler. On devait parler. Pourquoi devait-on parler, d'ailleurs ? Cette scène m'apparaissait comme totalement invraisemblable. Gabriel et moi ne nous étions presque pas adressé un mot depuis plus de deux semaines, Mathias me traitait comme la dernière des sous-merdes et moi, je les considérais tous les deux comme des quasi-inconnus. Qu'est-ce que nous pouvions bien avoir à nous dire ?

— Gabriel, je ne veux pas te vexer, mais... Tu as bu combien de verres, ce soir ?

D'accord, je n'avais rien trouvé de mieux à dire. J'entendis BCBG ricaner et lorsque je me tournai vers lui dans l'intention de lui demander ce qu'il trouvait drôle, il ne me laissa pas le temps de poser la question et m'éclaira :

— Ce qu'on a bu ne se compte plus en verres, Princesse.

Je tiquai une seconde sur le surnom employé, mais j'étais plutôt encline à le considérer comme une moquerie que comme une marque d'affection, dans le cas présent. J'eus de la chance parce que Gabriel prit la parole à son tour, étant donné que je n'avais pas la moindre idée de ce que je pouvais rétorquer.

— J'ai certainement bu moins que lui dans tous les cas.

Ça, je n'en doutais pas une seconde. Il était capable de tenir debout, parlait avec plus ou moins de cohérence et avait définitivement plus de self-control, actuellement, que son copain qui avait l'air sur le point de péter un câble pour de

bon.

— Je répète, Gab : qu'est-ce qu'elle fait là ?

Pour être honnête, il commençait à me faire vraiment peur. La fureur se lisait sur son visage et quelque chose me disait qu'elle était en grande partie dirigée contre moi.

— Écoutez, on peut gérer ça de façon ludique, genre, comme avec un *actions/vérités* pour vous permettre d'être enfin francs l'un envers l'autre, ou alors, je dis les choses *cash*, mais ça risque de ne pas plaire à tout le monde.

Putain, mais de quoi était-il en train de parler ?

— Tu ne vas rien dire du tout et elle va se tirer d'ici.

Au moins, j'avais la confirmation que sa colère m'était bien destinée.

— Si t'avais eu des couilles, je n'aurais pas eu besoin de faire ça !

Outch.

— Je commence à en avoir marre de t'entendre constamment me parler d'elle. Nina par-ci, Nina par-là... T'es un putain d'obsessionnel compulsif avec elle ! Et puis, tu ne peux pas continuer à faire ce que tu fais pour te venger, ou la rendre jalouse, ou je ne sais quoi. Tu vas finir par réellement faire du mal à quelqu'un qui n'avait rien demandé !

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Gabriel leva les yeux au ciel.

— J'avais espéré que vous vous saouleriez assez ce week-end pour faire une connerie qui vous aurait forcés à vous poser des questions le lendemain et à mettre les choses au clair. Mais il a fallu que toi – *Il se tourna vers moi* – tu décides de ne pas boire une goutte d'alcool et que toi – *Il fit volte-face vers BCBG* – tu te mettes à jouer les courants d'air pour l'éviter au maximum. Dans ces conditions, cette fameuse connerie ne risquait pas d'avoir lieu !

Mais qu'est-ce qu'il essayait de dire par là, bon sang ?

— Gab, tais-toi...

Cette fois, je crois que ce fut Gabriel qui se retrouva le plus susceptible de mourir assassiné.

— Bon, je ne veux pas vous fausser compagnie, mais je vais dorm...

— Ouais, casse-toi.

Je me figeai, alors que j'étais en train de tourner les talons. C'en était trop. Je fis tout à coup demi-tour vers lui et m'exclamai, un peu hystérique :

— Non, mais je peux savoir ce que je t'ai fait pour mériter que tu me parles comme ça ?!!

Toute la pression de ces derniers jours se fit ressentir et je me crus un instant au bord des larmes, mais il n'était pas question que je m'effondre en face de lui.

— J'en ai rien à foutre de ce que tu peux faire, barre-toi !

— Mathias...

— J'aurais vraiment mieux fait de te laisser t'éclater la tête contre la porte du car, putain.

C'était sorti tout seul. Je ne pensais même pas ce que je venais de dire, mais c'était tout ce que j'avais trouvé pour garder la face.

Mon interlocuteur se leva, sous les yeux de Gabriel qui parut hésiter à intervenir, mais qui resta en retrait. Il s'approcha de moi et je m'interdis de reculer, même si j'en mourais d'envie. Il y avait, soudainement, sur son visage, une forme de douleur que je ne m'expliquais pas.

— Je ne le répéterai pas une fois de plus : dégage ! Je n'aime pas avoir des garces dans ma chambre.

J'encaissai sans sourciller.

— Je ne bougerai pas d'un pouce. Si tu ne veux plus me voir, t'as qu'à sortir toi-même.

Après un dernier regard haineux, il décida visiblement d'appliquer mon conseil et se dirigea vers la porte, me bousculant assez violemment au passage. Je vacillai, manquant de tomber, et Gabriel me retint juste à temps. Je vis une seconde ce qui avait ressemblé à de l'inquiétude passer dans les yeux de BCBG qui s'était retourné vers moi après l'impact, mais il ne dit rien et continua à marcher vers la sortie de la pièce.

— Il ne pense pas ce qu'il dit.

Je lançai un regard de gratitude à mon camarade, à la fois pour m'avoir aidée et pour tenter de me rassurer, mais je ne voulais pas qu'il mente.

— Bien sûr qu'il le pense.

Mathias s'arrêta devant la porte et répliqua :

— La clé, Gab.

Ce dernier fit mine de l'ignorer et me répondit :

— Il fait ça parce qu'il est con et qu'il en pince pour toi.

Je me pétrifiai à nouveau, alors que celui dont on parlait se décomposait littéralement. Celle-là, je ne l'avais pas vue venir. *Non, non, non, non, non...*

— Putain, ta gueule ! Et file-moi cette clé !

Je ris jaune.

— C'est vrai qu'il a vraiment l'air d'un type qui a le béguin... Allez, donne-lui la clé, qu'il puisse poursuivre ses préliminaires publics avec toutes les filles qui lui passent sous la main.

L'ironie fut la première réaction qui me vint. Mécanisme de défense.

— Heureusement qu'elles ne sont pas toutes coincées comme toi, en même temps.

Remarque puérile.

— C'est sûr que je n'ai absolument pas envie d'être une fille facile ou de

jouer les chaudasses.

— Je veux bien te croire.

Je fus surprise. Ces quatre derniers mots me parurent sincères et dénués d'un quelconque sarcasme. Peut-être l'orage était-il passé ? Je rêvais.

— Mais je suis sûr que ça te rendait dingue de me voir faire tout ça avec elles.

Il s'était rapproché de moi et cette fois, je m'autorisai un pas en arrière. Évidemment, il était hors de question que je confirme ses soupçons, bien qu'ils étaient partiellement fondés.

— Elles font ce qu'elles veulent de leurs culs et tu mets ta bite où tu le souhaites, tant qu'elle reste loin de moi. Je ne vois pas en quoi ça me concerne.

Gabriel ne disait plus rien, mais je l'entendis étouffer un rire. Je présume que cette conversation devait à peu près ressembler à ce qu'il espérait dès le départ. BCBG laissait sa rancœur s'exprimer et paraissait sur le point d'en dire trop. Quant à moi, je me braquais, signe que ce qui était dit m'atteignait.

— Tu ne sais pas ce que tu rates, Princesse.

Tiens, le revoilà, lui.

— Mais je sais ce que je gagne et ce que je m'épargne.

Il me fixa quelques secondes, puis sembla réaliser ce qu'il se passait. Il refit alors face à son ami et répéta :

— La clé, maintenant.

Légèrement déçue que la discussion n'ait pas été plus productive, finalement, je me sentis néanmoins soulagée qu'il n'avance pas plus vers moi. Du coup, je le soutins :

— Laisse-le rejoindre ses copines et laisse-moi aller dormir, Gabriel.

Celui-ci eut l'air de se résigner, mais alors qu'il sortait l'objet qu'il avait rangé

dans la poche arrière de son pantalon, Mathias me surprit à nouveau. Apparemment pris d'une pulsion sortie de nulle-part, il le lui prit brusquement, se retourna vers moi, s'avança, encercla mon visage entre ses mains et m'embrassa. L'action s'était déroulée tellement vite que je n'avais rien vu arriver. Je n'avais même pas pu réagir.

Lorsqu'il s'écarta de moi, il resta à proximité et me força à lever les yeux vers lui.

— Peu importe ce que tu m'as vu faire avec toutes les autres, Nina, et peu importe à quel point ça a pu te paraître poussé ou engageant. Je suis à peu près sûr de n'avoir fait ce que je viens de faire qu'avec toi, ce week-end et depuis un bon moment.

J'étais sous le choc. À tel point que je ne fis même pas attention à la réaction de Gabriel. Je trouvais pourtant la force de répliquer, d'une voix douce et hésitante que je ne me connaissais pas :

— Depuis quand ?

Il me sourit et toute trace de contrariété eut l'air de s'envoler de son visage. Évidemment, il avait saisi le double sens de ma question : *depuis quand n'avait-il pas embrassé une fille et depuis quand pensait-il à m'embrasser, moi.*

— Depuis que je t'ai rencontrée.

Je ne sais toujours pas ce que j'aurais pu répondre à ce moment-là, mais je n'eus pas l'occasion de chercher. Il avait à peine fini sa phrase qu'on entendit quelqu'un hurler et appeler à *l'aide* dans la pièce juste à côté. On n'eut pas d'autres choix que de laisser tant bien que mal Mathias déverrouiller la porte et d'aller voir ce qu'il se passait. Et effectivement, le spectacle n'était pas beau à voir...

CHAPITRE 18

Nuit du 01.10.2016 au 02.10.2016 (Partie 2)

« Une femme veut être à la fois aimée et protégée, c'est pour cela qu'elle cherche la tendresse et la force. »

— Henri-Frédéric Amiel

Un élève de notre promo avait, en réalité, reçu un surdosage d'insuline. Totalement saoul, il ne se souvenait plus s'il avait pris son traitement et avait demandé à une deuxième année de lui faire une injection. Manque de bol, il avait bel et bien déjà pris la dose et il s'était mis à cracher du sang. Impressionnant à voir, mais plus de peur que de mal. Quelqu'un appela néanmoins les pompiers et je décidai d'enfin aller dormir. J'étais exténuée et complètement perdue.

Alors que je me dirigeais vers la chambre que je partageais avec Éva et Jacinte, quelqu'un me retint par le bras.

— Il faut qu'on parle de ce qu'il s'est passé.

Je ne pouvais pas. Je n'étais pas capable de faire face à ce garçon qui venait de m'insulter et de m'avouer ses sentiments en dix minutes d'intervalle, ni d'affronter mes propres émotions et mes propres angoisses. Alors, j'optai pour la fuite :

— C'était sur le coup de la colère, t'inquiète pas, je sais. On oublie.

Je lui souris, mais Mathias ne me retourna pas la politesse. Il ferma les yeux un millième de seconde et répondit :

— Ce n'était pas dû à la colère et tu le sais. J'étais furieux contre toi de m'avoir repoussé avec ton message sur Facebook et j'étais encore plus furieux contre moi-même d'être autant obsédé par toi, alors que d'habitude, je me fous de

tout et de tout le monde. J'ai tenté de me divertir stupidement avec n'importe quelle fille ce week-end et voir si ça pouvait te blesser, mais j'en avais rien à foutre, en vrai. Et je n'ai pas non plus envie qu'on en reste là.

« *Pitié, tais-toi...* » Il fallait qu'il se taise.

— Écoute, tu ne sais pas ce que tu dis. Tu as trop bu et tu ne me connais pas. Crois-moi, je suis la dernière fille avec qui on devrait avoir envie de sortir, et encore pire, dont on devrait tomber amoureux. Fais-moi confiance, tu ne serais pas heureux avec moi.

Je ne mentais même pas. Il méritait mieux que la nana fracassée que j'étais à l'intérieur.

— Je prends le risque.

Malgré mes réticences, je le trouvais mignon. Le pauvre n'avait aucune idée de ce dans quoi il souhaitait s'embarquer, mais qu'il ait une foi aussi aveugle en son intérêt pour moi était plutôt touchant.

— J'ai vraiment besoin de dormir. On en reparlera plus tard.

Pour faire passer la pilule, j'approchai ma main de la sienne pour la frôler, dans un geste qui se voulait tendre. Puis, je m'éloignai et je fus soulagée qu'il ne me retienne pas.

Malgré toutes les questions que j'avais en tête, je trouvais le sommeil très rapidement, tellement j'étais fatiguée. Mais il fut de courte durée, car l'alarme incendie se déclencha à nouveau, deux heures plus tard, mais uniquement dans notre chambre. Le comble !

Jacinte et Éva ne faisant aucun mouvement pour se lever, je décidai de m'y coller. Je me mis à la recherche de Gabriel, qui avait été le seul à savoir l'arrêter la première fois, mais il était introuvable. Par contre, je tombai rapidement sur Mathias, toujours debout... Accompagné de Calliopée. Involontairement, je grinçai des dents en les croisant ensemble. Je me giflai mentalement.

— Mathias ?

Quoi ? Je devais vraiment trouver son copain.

— Oui ?

Il eut l'air surpris et sa compagne encore davantage.

— Tu sais où est Gabriel ?

— Pourquoi ?

Sa question me parut agressive. J'aurais dû lui dire que ça ne le regardait pas, mais il était quatre heures du matin et je venais à peine de me réveiller – en ayant grandement envie de retourner dormir.

— J'ai besoin de lui pour un truc.

— Pourquoi ?

Il était sérieux ? Son ton n'avait pas changé. Il commençait à m'agacer. Même Calliopée ouvrit de grands yeux.

— L'alarme sonne à nouveau dans notre chambre et il était le seul à savoir l'arrêter, hier.

— Ah...

Il parut s'adoucir et sur le point de rajouter quelque chose. Je compris rapidement qu'il envisageait de proposer son aide, mais il se ravisa. Il était clair qu'il n'y connaissait rien. Mais moi, j'étais réellement fatiguée et je trouvais incroyable qu'il s' imagine n'importe quoi sous prétexte que je cherchais son pote.

— Alors, il dort ?

Il souffla.

— Oui, il est en train de dormir...

Tout ça pour ça. Il aurait pu me le dire d'entrée de jeu, j'aurais gagné du temps. L'idée d'aller le réveiller me traversa l'esprit, mais j'eus pitié de lui et je retournai essayer de trafiquer la machine pour qu'elle s'arrête. Je ne parvins pas à l'éteindre, mais l'alarme se transforma en des *bips* suraigus qui raisonnaient de temps à autre. Disons qu'on s'en contenterait jusqu'au petit matin...

CHAPITRE 19

02.10.2016 (Partie 1)

« Étrange, cette façon qu'avait le cerveau de savoir des choses que le cœur refusait d'accepter. »

— J. K. Rowling

Le dimanche matin, je me réveillai encore crevée. Par réflexe, j'allai faire un tour sur Facebook et je fus surprise de voir que j'avais un message. Je le fus encore davantage lorsque je vis de qui il venait :

« Il y a un code pour rentrer dans ta résidence ? Je passe ce soir. »

Sur le coup, je ne me demandai même pas comment Mathias savait où j'habitais. J'apprendrais plus tard que l'une de ses fréquentations féminines à l'école était en réalité ma voisine. Je ne m'offusquai même pas qu'il s'invite sans être convié et fataliste, je lui donnai les quatre numéros nécessaires pour entrer, ainsi que mon numéro d'appartement. Après tout, il avait probablement raison : nous devons parler.

Lorsque je sortis devant le chalet pour retrouver des camarades, je le vis assis sur une chaise en train de fumer, une fille avachie sur son épaule. Inutile de vous dire que cela me rappela pourquoi il était hors de question que je sorte avec un tel énergumène. Je n'étais pas naturellement d'une jalousie maladive, mais il y avait des limites et apparemment, ce mec-là n'en avait aucune lorsqu'il s'agissait des contacts physiques avec les membres du sexe opposé.

Nous prîmes la route vers quinze heures et le retour fut aussi calme que l'aller avait été bruyant. Je dormis une bonne partie du trajet et le reste du temps, je discutai par textos de la situation avec Maddison. Elle semblait d'avis que je lui laisse sa chance. Une grande romantique dans l'âme, mais qui n'avait pas idée de ce que je risquais de lui infliger si je me mettais en couple avec lui.

En plus, je sortais à peine d'une relation bancale, tout sauf sérieuse, avec un type que je voyais approximativement tous les trois mois, et encore. J'étais attachée à lui, vraiment. Il avait été le premier garçon à me faire me sentir désirable, à me permettre d'être moi, sans contrefaçon, sans artifices, à me vouloir dans son lit, et finalement, dans sa vie, quand même. Mais ce n'était pas viable à long terme. C'était juste sécurisant pour moi. Je savais que jamais il ne m'aurait demandé plus que ce que je pouvais lui donner, jamais il ne m'aurait promis un avenir tout beau, tout rose, rempli de paillettes et de licornes. J'avais pleinement conscience que cette histoire ne mènerait à rien et c'était probablement pour cela qu'elle avait tenu, que j'avais pu m'y accrocher. Les échecs, ça me connaissait.

À un moment, je me mis à songer à tout ce qu'il s'était passé entre Mathias et moi, depuis le début. À lui, son assurance, son odieux sens de la mode et son sourire à tomber. Sa voix grave, tellement dérangeante au début et si sensuelle quand on y pensait. Depuis le premier jour, il n'avait cessé de créer des séries de paradoxes en moi. Chaque chose qui avait commencé par m'horripiler chez lui avait fini par devenir un élément qui me plaisait incroyablement.

D'abord, il était maniéré. Putain, je n'avais jamais rencontré un hétéro aussi maniéré. D'accord, je ne fréquentais pas énormément de fils de riches, mais tout de même. Cependant, j'en étais venue à trouver ça charismatique. Il s'agissait justement d'une partie intégrante de ce qui mettait finalement horriblement à l'aise les personnes réservées et distantes comme moi.

Et puis, il avait toujours l'air d'en avoir rien à faire de tout. Je détestais quand il faisait semblant d'ignorer ma présence, ou quand il faisait mine de me remarquer *par hasard*. Mais, alors que je comprenais qu'il n'avait fait que simuler son désintérêt pour moi tout ce temps, je trouvais dorénavant ça presque amusant.

Enfin, pour ne citer que ces trois points, il fumait. J'en avais ras-le-bol des fumeurs. Pourtant, il était au summum de ses capacités de séduction avec une clope à la main. Jamais je n'aurais cru pouvoir désirer à ce point une personne et je me rendis compte que c'était possible en l'observant du coin de l'œil à une pause sur le trajet, alors qu'il était avec ses potes, assis par terre sur un trottoir d'une aire d'autoroute, les yeux dans le vague, une cigarette au bout des doigts.

Je me demandai alors ce que j'allais bien pouvoir décider le concernant. Je

n'étais absolument pas prête à me lancer dans une histoire avec quelqu'un et encore moins avec un gars comme lui. Il n'était pas fait pour moi, il était trop différent, il ne faisait pas partie de mon monde et nous aurions fait une erreur en essayant de fusionner nos deux univers. C'est alors qu'il jeta un regard dans ma direction, une simple seconde, et je sus. Je sus que j'en avais déjà marre d'avance de me battre contre lui, contre l'attirance que j'avais pour lui, contre son besoin irrésistible de faire des apparitions opportunistes et inattendues dans ma vie, de me taquiner, de me chercher, de me provoquer... Je le niais jusque-là, mais j'étais tout autant obsédée par lui qu'il paraissait l'être par moi. Sauf que lui, il l'assumait. Ou presque. Il tentait de combler cette obsession par ma présence, alors que moi, en cherchant à la fuir, à le fuir, je ne faisais que l'attiser. Et en constatant l'emprise qu'une simple cigarette pouvait avoir sur moi, je compris que je n'avais pas d'autres choix que de le laisser entrer dans ma vie. Il me fallait juste limiter la casse... Ou essayer, tout du moins.

Ce fut avec cette idée en tête que mon périple se termina et que je rentrai finalement chez moi, appréhendant réellement la soirée qui allait suivre...

CHAPITRE 20

02.10.2016 (Partie 2)

« Tout est possible, du moment qu'on a assez de cran. »

— J. K. Rowling

Vers dix-neuf heures trente, je reçus un texto d'un numéro inconnu me demandant si j'avais mangé. Bien qu'il ne fût pas signé, je compris tout de suite que Mathias était parvenu à se procurer mon numéro de portable en plus de mon adresse. Je lui répondis que non et il me prévint qu'il passait acheter un truc à grignoter et qu'il arrivait. Trois-quarts d'heure plus tard, il était là.

Avec une boîte de vingt nuggets, des tonnes de frites et un cheeseburger. Je ris lorsqu'il me lança en souriant :

— J'ai cru comprendre que tu raffolais des nuggets et j'avais envie d'un McDo depuis vendredi, alors...

Je n'avais aucune idée de comment il avait pu m'entendre en parler, mais je laissai couler, trouvant au passage l'attention attendrissante. Mon studio étant minuscule, on s'installa sur mon lit et on utilisa deux chaises pour faire office de table. Au début, nous mangeâmes en silence. La gêne entre nous était palpable – surtout la mienne. Puis, il prit la parole :

— Dis quelque chose. Ce que tu veux, mais dis un truc. J'ai passé la journée à tenter de me persuader que je parviendrai à te convaincre de sortir avec moi, mais je sais pertinemment que ce qui marcherait avec n'importe quelle fille ne marchera probablement pas avec toi. Du coup, j'ai un peu perdu espoir, là.

Il m'apparut en cet instant comme un homme tout simplement désespéré. Soudainement, il eut l'air d'avoir vieilli d'un seul coup. Je me rappelai vaguement d'une citation parlant d'une fille qui se tenait debout devant un garçon, lui

demandant de l'aimer, et c'était exactement ce qu'il était en train de faire avec moi : *il me demandait de l'aimer*. Mais en étais-je capable ?

Je me mis à détailler son visage quasiment parfait et la réponse à cette question me sembla juste évidente : bien entendu que j'en étais capable. Qui ne pourrait pas aimer ce grand adolescent, en apparence si sûr de lui, pourtant capable de se montrer si fragile en face d'une fille qu'il connaissait à peine, mais dont il paraissait s'être épris de façon totalement irrationnelle ? Qui ne pourrait pas aimer un être qui aurait sûrement été capable de vous courir après pendant des siècles si vous ne lui aviez pas indirectement demandé d'abandonner ? Je me rendis compte qu'il n'était même plus question que d'attirance physique. Il y avait plus que ça. Ou du moins, il pourrait y avoir un jour plus que ça. Si je décidais de nous le permettre.

— Pourquoi moi ?

C'était idiot, mais je devais quand même poser la question. Bien que cela aurait été absurde, j'envisageai malgré tout l'option qu'il s'était agi d'une énorme blague. Je sais, j'allais chercher loin, mais la situation invraisemblable du moment l'exigeait.

Il resta silencieux quelque temps, puis répondit :

— Je n'en sais rien. À la rentrée, j'avais déjà conscience que même si j'étais content d'avoir trouvé une sortie de secours après avoir raté médecine, cette formation ne me plairait pas des masses. Je suis un peu venu à reculons et je suppose que j'avais besoin de me trouver une motivation. J'en cherchais une. Et puis toi, t'étais là, au milieu de toutes ces filles qui se ressemblaient les unes, les autres. Qu'est-ce qui ressemble plus à une grande blonde maigre qu'une autre grande blonde maigre ?

Je me permis de rire. Sur ce point, il n'avait pas tort, et je voulais bien reconnaître qu'il n'avait pas dû trouver beaucoup d'étudiantes comme moi au sein de la promotion. Il reprit :

— Je t'ai entendue demander à Éva où était Chypre sans la moindre discrétion le premier jour et je me suis dit : « *Putain, mais qui ne sait pas où est Chypre ?* » Et toi, tu posais la question sans la moindre gêne, parce que ça semblait t'intéresser et tu admettais parfaitement ne pas savoir quelque chose que tout le monde devait savoir. Tu n'avais ni honte, ni le besoin irréprouvable de te

donner des allures qui ne t'allaient pas. Ça m'a plu.

Je n'étais pas tout à fait sûre que son explication me satisfaisait.

— Pour le reste, c'est venu assez rapidement. T'étais différente, tu me fascinais. Tu portais des vêtements que n'importe quelle fille aurait mis pour faire tourner la tête des mecs, mais toi, tu les mettais juste... Comme ça. Sans arrière-pensées, ou alors tu les cachais bien. Tu donnais simplement l'impression de ne pas te rendre compte de l'effet que tu pouvais faire à un gars. T'étais intelligente, t'avais de la répartie et t'avais complètement l'air d'en avoir rien à foutre de moi. Je me sentais tout le temps con quand on se parlait et malgré ça, j'avais constamment envie de discuter avec toi. Sauf que ça n'avait pas trop l'air d'être ton cas, et être lourd, ce n'est pas trop mon truc. J'ai fini par me dire que la phrase qui dit qu'on n'aime pas celle qui nous aime et qu'on aime celle qui ne nous aime pas était vraie. Jusque-là, je n'avais jamais pu vérifier cette théorie parce que les relations de couple, les sentiments, tout ça, honnêtement, j'y connais rien. Je me sers, je m'amuse et je jette. Je ne cherche pas plus loin. Ça a toujours fonctionné comme ça. Jusqu'à toi. Mais cette année, j'avais probablement besoin de me battre pour quelque chose et tu représentais en quelque sorte un combat perdu d'avance.

Je souris à nouveau et il donna l'impression d'être embarrassé. Au vu des battements de mon cœur qui s'accéléraient lorsqu'il me regardait, je n'étais visiblement pas un combat si perdu d'avance que ça.

Il avait respiré la sincérité durant tout son monologue et j'avais déjà admis en mon for intérieur que je pourrais potentiellement m'attacher sérieusement à lui. Certes, je me sentais un peu comme une espèce de challenge, mais je mis ça sur le dos de sa maladresse verbale. Après tout, Gabriel avait dit lui-même que j'étais devenue une sorte d'obsession pour lui et cela n'avait pas l'air de vouloir aller en s'arrangeant.

Seulement, une chose me bloquait encore : les cours. Ces dernières années, mes problèmes sociaux avaient rendu mon parcours scolaire chaotique. J'avais pris des résolutions pour me permettre de traverser les trois prochaines années sans trop de difficultés et l'amour ne faisait clairement pas partie des priorités que j'étais capable de placer avant mon avenir professionnel. Je devais tenir dans cette école et obtenir mon diplôme d'infirmière. Je n'avais pas le choix. Mais pour cela, il fallait que je me tienne à l'écart des problèmes. Et je savais

pertinemment que sortir avec Mathias Novara au grand jour ne m'apporterait que des complications dont ma scolarité se passerait volontiers. Pourquoi ? Parce que cela me forcerait à créer des semblants de liens avec des gens que je n'aimais pas et qui ne m'aimaient pas non plus. Cela allait devoir impliquer de l'hypocrisie, dont j'étais profondément dénuée naturellement, de la jalousie, des conflits refoulés. Je n'allais pas être capable de faire face à tous ces événements et il était certain que j'allais finir par me laisser envahir à nouveau par ma peur des autres et arrêter d'aller en classe. Je n'étais pas assez solide, ni assez sûre de moi et de cette potentielle relation en devenir.

Une minute, je songeai à une relation que j'avais entretenue au lycée avec un garçon du nom d'Adrien. Pour d'autres raisons que celles qui me motivaient actuellement, nous avions commencé par cacher notre liaison en cours et les choses s'étaient plutôt bien passées, finalement. Du moins, jusqu'à ce que mon instabilité émotionnelle nous sépare. Cette idée n'était pas si stupide, après tout. BCBG avait le permis, j'avais un appartement à moi et en classe, nous ne fréquentions absolument pas les mêmes personnes. Mon indépendance et moi étions relativement d'accord avec l'idée de... Se laisser respirer le temps des cours et se retrouver le reste du temps. Mais, évidemment, il y avait fort à parier que personne d'autre ne serait capable de voir tout cela sous cet angle et Mathias non plus.

Pourtant, je ne voyais pas de meilleure solution si jamais je voulais nous donner une chance, alors je lui posai un ultimatum en douceur : soit nous essayions de cette façon, soit nous n'essayerions pas. Une partie de moi espérait qu'il comprendrait à quel point je n'étais pas normale et qu'il préférerait renoncer. Mais une autre, plus discrète mais plus ardente, craignait qu'il le fasse. Dans tous les cas, je m'attendais au moins à ce qu'il cherche à comprendre, à ce qu'il négocie... Je ne prévoyais absolument pas qu'il réponde uniquement :

— Tout ce que tu voudras.

Mais ce fut ce qu'il fit. Un poids que je n'avais même pas conscience d'avoir disparu au creux de mon estomac et prise d'une poussée de courage, je déposai doucement ma main gauche sur sa main droite. Je présume qu'il prit ce geste comme une permission et il se pencha vers moi pour m'embrasser.

Contrairement au premier baiser qu'il m'avait donné, celui-là ne fut pas pressé. Il était lent, tendre... Et terriblement sensuel. Je n'avais pas souvenir

d'avoir un jour ressenti autant de plaisir en embrassant quelqu'un. De plus, à l'inverse de la première fois, je pus enfin lui répondre et je finis par passer une main derrière sa nuque pour approfondir l'échange. Je pris conscience d'à quel point je le désirais et ce, depuis longtemps. Toute la frustration sexuelle qu'il m'avait inspirée ces derniers temps se libérait et il était clair qu'à ce moment-là, j'avais envie de plus. De beaucoup, beaucoup plus.

Je me laissai donc basculer doucement en arrière sur mon lit, suffisamment lentement pour lui permettre de me suivre sans nous séparer et il s'exécuta. Nos baisers devinrent de plus en plus enflammés alors que la pression que son bassin exerçait sur le mien me rendait complètement folle. Ce fut lorsque sa main se permit de passer délicatement sous mon t-shirt pour caresser la peau de mes hanches que mon premier gémissement s'échappa involontairement de mes lèvres.

Comme si ce son l'avait fait revenir à la réalité, il retira sa main et s'écarta de moi. Ma frustration revint au galop et je ne pus m'empêcher de faire la moue. Cela le fit rire et il s'expliqua :

— Si j'ai envie de rester un gentleman ce soir, je ferais mieux de rentrer.

Je n'avais aucune envie qu'il reste un gentleman, mais je n'insistai pas. Je demeurais timide – il m'était toujours incompréhensible qu'il puisse s'intéresser sincèrement à moi. Sans m'en rendre compte, je me mordis alors la lèvre inférieure et il colla son front contre le mien.

— Ne fais pas ça.

— Ça quoi ?

Je ne compris qu'après avoir posé la question.

— Et pourquoi pas ?

Malgré tout, je restais une joueuse dans l'âme. Il respira un grand coup, comme pour se canaliser.

— Je n'ai pas envie que tu sois l'une de ces filles que je mets dans mon lit le premier soir et que je ne rappelle jamais.

Je saisis clairement ce qu'il essayait de me dire, mais je voulais qu'il trouve les mots. Alors, je jouai l'idiote :

— Me rappeler après, ça ne dépend que de toi.

Il pinça des lèvres, apparemment peu inspiré.

— Et je n'ai pas envie que tu croies que je compte agir comme ça. Je ne veux pas que tu passes la nuit ou la journée de demain à te demander si je vais finalement te rappeler, et je n'ai pas non plus envie que tu penses que je ne suis avec toi que parce que « *j'ai trop envie de baiser* ». D'ailleurs, désolé pour ça.

Je ris en me remémorant la façon dont il nous avait sorti ça l'avant-veille. Finalement, peut-être s'était-il agi d'une invitation ? Je souris à nouveau.

— D'accord, je comprends. Alors, tu as sûrement raison, tu ferais mieux de rentrer.

J'étais à la fois déçue et en même temps charmée. Je n'avais pas vraiment l'habitude qu'on prenne soin de moi et de ce que je ressentais, mais à petites doses, cela m'apparut comme agréable.

Il se leva et prit sa veste qu'il avait enlevée en arrivant. Je le suivis jusqu'à la porte d'entrée et je raillai :

— Du coup, tu m'appelleras ?

Il rit à son tour et m'attira contre lui. Je ne portais plus mes talons hauts et je me sentis réellement minuscule. Il dut se tordre le cou pour m'embrasser, mais il fit durer l'instant. J'eus l'impression que mes jambes allaient me lâcher et comme s'il l'avait senti, il m'enserra un peu plus la taille avant de me coller contre le mur le plus proche. Je me laissai aller dans ses bras, espérant à nouveau une autre fin de soirée que celle qu'il prévoyait...

Mais il finit par me lâcher une seconde fois, après avoir vérifié que je tenais debout. Il déposa un dernier chaste baiser sur mes lèvres et me répondit enfin :

— Tu verras bien !

Avant d'ouvrir la porte et de la refermer derrière lui.

Environ une heure après son départ, je me permis de lui envoyer un message :

« J'ai passé une super soirée. Merci. :-) »

SMS auquel je reçus rapidement pour réponse :

« Moi aussi :) je passerai demain si tu veux ^^ »

La discussion ne se prolongea pas beaucoup plus et je lui annonçai que j'allais dormir. Malgré les doutes qui m'assaillaient déjà, les problèmes que nous allions assurément avoir et tout le reste, mon sommeil facile fut serein, bercé par son dernier texto :

« Bonne nuit Belle au bois dormant :P <3 »

Tout irait bien.

PARTIE 2

Faces cachées

PROLOGUE

L'histoire de toute une vie

« Suis-je destiné à savoir mais non pas à chercher ? Songiez-vous à quel point cela serait ardu pour moi ? Est-ce pour cette raison que vous avez tout rendu si difficile ? Pour me donner le temps de comprendre par moi-même ? »

— J. K. Rowling

D'aussi loin que je m'en souviens, j'avais toujours été une petite fille souriante, pleine de vie, aventurière. Je courais et sautais partout, grimpais aux arbres et ma mère avait pour habitude de raconter à qui voulait l'entendre que je ne pleurais jamais en tombant. En effet, à chaque accident, même s'il impliquait une grosse éraflure sanguinolente, je me contentais la plupart du temps de me relever en riant, avant de me remettre à gambader.

À l'école, j'avais des tas d'amis et des tas d'amoureux. Paris, c'était mon environnement, mon chez moi. Je jouais aux billes dans la cour et j'observais les insectes aux pieds des arbres avec mon copain Jonathan.

La seule ombre du tableau, déjà à l'époque, c'était mon environnement familial. À l'âge de quatre ans, mes parents m'avaient expliqué que j'avais été adoptée. On leur avait conseillé de le faire assez tôt pour éviter des problèmes plus tard, mais je crois qu'ils avaient pris ce conseil trop à la lettre. Que peut comprendre un enfant de quatre ans concernant les enjeux d'une adoption ? Pas grand-chose. La seule chose qu'il retient, et ça, avec certitude, c'est que ses « vrais » parents n'ont pas voulu de lui et l'ont abandonné à d'autres gens.

En parallèle, mon père adoptif est très vite parti travailler en Sicile, au sud de l'Italie. Nous allions souvent le voir là-bas et il revenait dès qu'il pouvait, mais le temps est différent du point de vue d'un très jeune enfant. Ma mère faisait tout pour rendre cette absence plus supportable, mais je crois que la petite fille que j'étais ressentait déjà un peu trop les abandons de toutes parts. Je me vois encore,

debout, du haut de mes plus ou moins quatre ans, devant la fenêtre du septième étage de l'immeuble où on vivait, les soirs de pluie, regarder l'orage en pleurant mon père.

Cela ne dura néanmoins que trois années. Ensuite, tout rentra dans l'ordre. Jusqu'à la fin de mon CE2. Mes parents décidèrent de déménager aux alentours de Nantes, afin de se rapprocher de ma famille paternelle. Nous habitâmes un temps chez ma grand-mère, puis mes parents achetèrent une maison à une quarantaine de kilomètres de la ville, en pleine campagne. Mes deux dernières années de primaire se passèrent aussi mal que les premières s'étaient bien déroulées. Je ne me fis aucun ami et pire que ça, il suffit de ce laps de temps pour détruire, probablement à tout jamais, la petite fille enjouée et heureuse de vivre que j'avais été.

Entre-temps, ma mère avait tenté de m'expliquer pourquoi mes parents biologiques n'avaient pas pu me garder. Elle avait choisi la facilité et s'était fiée à ce que je connaissais par mes amis : les familles monoparentales. Alors, elle avait supposé que ma génitrice n'avait pas pu m'élever parce que mon père était parti, la laissant seule et sans moyens. Je devais avoir environ huit ans à l'époque, et à cet âge-là encore, les raccourcis étaient faciles. Voilà pourquoi j'entrai finalement en Sixième, repliée sur moi-même, coupée du monde et détestant foncièrement la gent masculine que j'estimais déjà lâche et non fiable.

Au collège, les choses ne s'arrangèrent pas. Au contraire. Les envies suicidaires apparurent durant la première année. Mais à l'époque, j'avais encore quelques loisirs qui me permettaient de me dépayser un peu. Chez les Scouts, notamment, je pus rencontrer quelques personnes qui me permirent de voir un peu de lumière au fond du tunnel. Ce fut d'ailleurs là-bas que je fis la connaissance d'Alexis. Il était d'un an mon aîné et semblait fasciné par la petite fille étrange que j'étais. Il passa une dizaine de mois à tenter de briser la carapace qui m'entourait et je finis par en tomber éperdument amoureuse. Je n'avais que onze ans, mais je savais déjà qu'il serait l'unique homme de ma vie.

Cependant, la maladie mentale de ma mère se déclara peu de temps plus tard et elle me retira de toutes les activités extra-scolaires auxquelles je participais, mis à part la musique – la seule à laquelle mon père tenait tout particulièrement. Alors, à nouveau, je me retrouvai seule, le cœur brisé, avec cette impression persistante que plus rien ne me retenait. Le pire, c'est que c'était vrai. Seulement, mourir, c'était une décision difficile. J'étais trop jeune pour la

prendre. Je me suis donc contentée de subir mes trois dernières années de collège, m'éteignant toujours davantage à chaque saison qui défilait.

Le lycée ne me libéra pas. Pourtant, je crus un instant que ce serait le cas. Après mes premières automutilations au début de la Seconde, mes parents me changèrent d'établissement et j'atterris dans celui où travaillait mon père. J'aurais sûrement pu m'en sortir à ce moment-là, mais les plaies des anciennes blessures étaient toujours béantes. Lorsqu'à la fin du deuxième trimestre de Première, j'avalai mon premier surdosage de médicaments, j'en étais déjà au stade de me mutiler une demi-douzaine de fois par jour sur les deux bras. Mes parents le savaient, mais tant que j'étais en capacité de me rendre en classe, ils considéraient que ce n'était rien. À condition, bien entendu, que je sache garder mon secret bien honteux pour moi. Le plus ironique fut qu'ils n'avaient sans doute pas saisi que j'avais trouvé là le seul moyen, croyais-je, pour parvenir à poursuivre une existence à peu près normale. Dans les apparences, tout du moins.

Après une hospitalisation, je fus envoyée dans un centre de convalescence pour adolescents dépressifs. J'étais censée, en plus de me soigner, poursuivre ma scolarité. J'avais également repris contact avec Alexis. En effet, je l'avais revu au cours des deux premiers mois de lycée, avant que je ne rejoigne celui de mon père. Les choses s'étaient plutôt mal déroulées. Alors que je me reprenais violemment en pleine tête tous mes anciens sentiments pour lui, je m'étais persuadée qu'il m'avait totalement oubliée. Par conséquent, je faisais tout pour masquer mon intérêt pour lui lorsqu'on se croisait dans les couloirs en l'ignorant le plus possible. Je n'avais pas été en mesure d'imaginer une seule seconde qu'il ait pu avoir envie de me retrouver. Du coup, un soir, sur Facebook, il finit par m'agonir d'injures avant de me dire qu'il ne voulait plus jamais avoir affaire à moi. J'étais alors sur le point de quitter le lycée, donc malgré la douleur, je ne me débattis pas et ne cherchai même pas à comprendre.

Cependant, après ma première véritable tentative de suicide, alors que j'étais sur le point de panser enfin mes blessures, j'eus envie de lui écrire. Au début, il se montra froid et distant, mais petit à petit, on parvint à renouer virtuellement. Il souhaitait qu'on se revoie, mais je n'étais pas prête à ça. J'avais onze ans lorsque j'étais tombée amoureuse de lui et à presque dix-sept ans, mes sentiments étaient toujours intacts – bien qu'il n'en sache rien.

Trois mois plus tard, je sortis de mon centre. J'étais censée entrer en

Terminale à la rentrée, encore dans un autre établissement, mais je n'en fus pas capable. Quelques semaines après la reprise des cours, j'avalai plus de trois fois la dose de médicaments de la première fois.

Je ne dus ma survie qu'à Alexis qui, alors que je lui avais écrit un message d'adieux, lui avouant que je l'aimais, m'avait répondu un truc dont je ne me suis jamais souvenue et que je n'ai jamais retrouvé. Peu importe ce que ce fut, il me donna soudainement envie de vivre. Je tentai de prévenir mes parents, mais ils m'envoyèrent simplement dormir. À court d'options et sur le point de sombrer, j'envoyai des messages de SOS au hasard à mes contacts récents.

Les pompiers débarquèrent chez moi vers une heure du matin, parce que deux filles rencontrées dans mon ancien centre avaient passé la soirée à chercher mon adresse pour les envoyer chez moi. Ils les prévinrent plus tard que j'allais m'en sortir, mais qu'elles avaient bien fait : à une soixantaine de minutes près, je serais morte.

Après une autre hospitalisation et un retour dans mon centre, cette fois-ci pour onze mois, les choses évoluèrent du tout au tout entre Alexis et moi. Avoir manqué de me perdre l'avait complètement métamorphosé. Alors qu'il me faisait savoir auparavant, dès qu'il le pouvait, que je ne comptais pas spécialement pour lui, son discours avait totalement changé et même ses actions le prouvaient. Pourtant, mes fragilités psychiques restaient un énorme obstacle entre nous et je passai donc plusieurs mois à le torturer involontairement avec ma douleur. Il aurait voulu que je l'aime assez pour m'en sortir. Il aurait tout sacrifié pour être suffisant. Mais il ne l'avait pas été. Et quelques semaines avant Noël, j'appris que mon cousin Valentin, le frère que je n'avais jamais eu, la prune de mes yeux, potentiellement la personne qui comptait le plus pour moi après mon père, était atteint d'une leucémie. Dans un premier temps, je me suis effondrée, je suis tombée encore plus bas que là où j'étais précédemment. À ce moment-là, Alexis fit tout pour être présent et il me promit qu'il ne me laisserait pas tomber. Hélas, sa classe préparatoire ne se passait pas très bien et il atteignit vite ses limites. Il était arrivé à un stade où il devait faire un choix entre gérer ses cours et me gérer moi. Ce fut pourquoi, le lendemain de Noël, cette année-là, il décida de couper les ponts, tout en me promettant de revenir le jour où j'irais mieux. Dans l'état où j'étais, la mort me paraissait préférable à une vie sans lui, alors, je lui fis à nouveau mes adieux et il éteignit son téléphone, pour ne le rallumer que quelques jours plus tard, avec un nouveau numéro. Il m'avait laissée pour morte.

Je passai ensuite trois mois à lui écrire une à plusieurs lettres par jour, puisque c'était mon seul moyen de lui parler – je n'avais pas accès à internet. Parfois, je les envoyais et parfois, non. Je ne reçus jamais de réponse, hormis une fois, un message Facebook me confirmant qu'il les lisait et conservait chacune d'entre elles. Et un jour, j'envoyai enfin toutes celles qu'il restait, accompagnées d'une supplémentaire, qui lui annonçait que ce serait les dernières. Après plus de trois cents missives, j'allais enfin mieux. Je ne m'étais pas mutilée depuis plus d'un mois et si je l'aimais toujours, je n'avais plus l'intention de stagner en l'attendant. J'avais eu le fameux déclic dont la médecine et les psychologues parlent souvent. Celui qui donne envie à un patient malade de se battre. Le mien, ce fut de réaliser que Valentin n'avait pas besoin que je tombe avec lui. Je n'avais pas été capable de me battre pour moi, pour ma vie, mais j'avais trouvé la force de me battre pour la sienne.

Un mois et demi après, j'étais dehors. J'avais fini par obtenir le nouveau numéro d'Alexis et si on s'était vaguement reparlé, je compris rapidement qu'il ne reviendrait pas. Au départ, je crus qu'il avait simplement tourné la page. Plus tard, il m'avouerait que renoncer à moi avait été une des choses les plus difficiles qu'il ait jamais eu à faire au cours de sa vie et qu'il n'avait tout simplement pas voulu prendre le risque de devoir réitérer l'expérience.

Vous connaissez la série *The Vampire Diaries* ? Selon elle, les vampires auraient eu la capacité de renoncer à leurs émotions pour ne plus souffrir. Mais lorsqu'ils les retrouvaient, ils étaient alors accablés par la culpabilité en se rendant compte de toutes les horreurs qu'ils avaient faites entre temps.

Une fois sortie de ma dépression, je réalisai assez durement tout le mal que j'avais commis. Avant Alexis, j'avais connu un garçon. Il s'appelait Sacha. C'était une histoire à distance. Au début, il méprisait mes idées noires. Pour lui, il était inconcevable d'imaginer mettre fin à ses jours. Malgré ça, on avait fini par s'attacher l'un à l'autre. Probablement plus que ça, même. On se parlait tous les jours, *H24*. Mais si Alexis n'avait pas réussi à stopper ma descente aux enfers, vous imaginez bien que lui non plus. À la fin, mon état l'avait tant accablé qu'il avait lui-même fait une tentative de suicide. Je suppose qu'à l'époque, il me restait un brin de lucidité. En apprenant la nouvelle, j'avais compris qu'il irait mieux sans moi et j'avais disparu de sa vie.

En l'espace de trois ans, j'avais détruit deux garçons, sous prétexte que je les avais trop aimés. J'aurais dû apprendre de mes erreurs, n'est-ce pas ? Seulement,

ce ne fut pas le cas. Pas tout à fait. Un mois après ma sortie du centre, je partais vivre au Royaume-Uni. J'avais décidé de ne pas retourner au lycée, de changer de filière (passer de *ES* à *L*) et de passer mon bac en candidate libre sans avoir fait de Terminale. Pour ça et parce que j'avais besoin de m'éloigner, finir de guérir d'Alexis, j'avais opté pour une remise à niveau d'anglais dans le pays. Ce fut la meilleure décision que j'ai jamais prise dans ma vie. Ces quelques mois loin du passé et de tout ce qui me le rappelait furent incroyables. Humainement et personnellement. Seulement, en cours de route, je croisai le chemin d'un jeune homme. Je ne passai que moins de vingt-quatre heures en sa compagnie, mais ce fut suffisant pour bouleverser les quatre années suivantes de mon existence. Il s'appelait FX.

CHAPITRE 1

22.11.2017

« Une fois, j'ai lu un livre entier. J'apprenais qu'un homme pouvait prendre quatre cents pages pour dire à une femme qu'il l'aime. Quatre cents pages avant le premier baiser, trois cents avant une caresse, deux cents pour oser la regarder, cent pour se l'avouer. À l'heure où on envoie des textos quand on a envie de baiser, je trouvais ça prodigieux, vertigineux, fou, démesuré, extravagant, insensé, grandiose... »

— Saphia Azzedinne

Je sais ce que vous attendez. La suite d'une jolie histoire d'amour, toute belle, toute rose. Après tout, c'est un peu ainsi que je vous ai présenté les choses avec la première partie de cet ouvrage, n'est-ce pas ? Eh bien, nous voilà plus d'un an après cette fameuse soirée où j'ai finalement accepté de sortir avec Mathias Novara et devinez quoi ? Vous narrer un conte de fées serait vous mentir.

Ne vous méprenez pas : je l'aime. Et il m'aime aussi. Malgré les mois qui ont passé et malgré tout ce que je pouvais prévoir à l'époque. On a survécu face au temps, face aux secrets, face aux gens, face aux mensonges également... Mais il ne faut pas espérer que cela ait été sans conséquence ni dommages collatéraux.

Je me suis demandé comment je pourrais m'y prendre pour parler de la suite de cette aventure. Le début était facile : il s'était déroulé sur moins d'un seul mois et les faits étaient aisés à relater de façon chronologique. Cependant, tout ce qui s'est déroulé par la suite serait beaucoup trop confus si je m'y prenais de la même manière. Alors, j'ai choisi de trier en fonction de grands événements et de grands thèmes. J'essaierai de rendre ça cohérent avec le format d'un récit et vous me direz si j'y parviens.

Mais d'abord, je voudrais évoquer quelque chose : pourquoi j'écris ? Et pourquoi j'écris là-dessus, surtout ?

La réponse la plus évidente : parce qu'une amie m'a harcelée il y a un bon moment afin que je rédige une seconde partie, après avoir adoré la première – et totalement fangirlé. Pourtant, ce n'est que la partie visible de l'iceberg. En vérité, si je m'étais lancée dans cette rédaction, à l'origine, c'était pour pouvoir coordonner mes pensées, ne pas céder à la panique et voir plus clair dans mes propres sentiments. J'ai adoré donner un ton léger au premier opus, mais il faut redevenir réaliste : si je me mets à parler de la suite, je vais forcément être dans l'obligation, à un moment ou à un autre, d'aborder de la réelle noirceur, parce qu'il y a beaucoup de parts d'ombres dans ma vie. Et, du coup, indirectement, dans ma romance avec Mathias.

Rassurez-vous : je ne vais pas non plus transformer ce récit en tragédie. Mathias Novara n'est pas une tragédie pour moi. Oh, il a des défauts et il a fait quelques bêtises en un an, mais il m'a apporté énormément de réconfort, de soutien et de bonheur, en même temps. Dans le même ordre d'idées, il ne faut pas s'imaginer que j'ai été blanche comme neige tout du long. Peut-être a-t-il d'ailleurs plus souffert de moi que moi de lui, au final. Quant à la légende qui dit qu'il y a toujours, dans un couple, un des deux qui aime plus que l'autre ? Lui et moi ne sommes pas encore parvenus à trouver un accord sur le sujet, ce qui est plutôt un bon point, je crois. Vous pourrez potentiellement nous éclairer une fois que j'aurai mis un point final à mes deux tomes.

Pour ne pas trop vous perdre, je reprendrai, lors du second chapitre, au lendemain de cette fameuse soirée dans mon ancien appartement. Ensuite, je m'éparpillerais davantage. Mais avant, je me suis dit qu'il serait approprié de vous présenter la personne qu'est Mathias Novara, avec un regard moins neuf que celui que j'ai pu poser auparavant – avec les yeux d'une fille qui le craignait et qui ne le connaissait qu'à peine. Sinon, vous risqueriez bien de ne pas tout comprendre.

Il s'agit d'un éternel adolescent. C'est le genre de mec que vous imagineriez facilement, à quarante ans, trainer dans les boîtes et faire la fête jusqu'au matin. Il est presque toujours de bonne humeur et quand il ne l'est pas, il parvient quand même à vous faire rire par son côté grognon/homme des cavernes. Pour autant, et paradoxalement, puisque j'ai déjà dit antérieurement qu'il m'apparaissait comme un immense paradoxe à lui tout seul, malgré sa frivolité qui frise l'immaturité, il s'agit de quelqu'un qui peut aimer profondément et tout vous donner s'il l'a décidé – jusqu'à son avenir, jusqu'à ses rêves. Comment peut-on être à la fois *Carpe Diem* et capable de se projeter dans un avenir lointain avec

une personne ? Demandez-le-lui.

Il est Gémeaux. Et hyperactif. Non, vous non plus, vous ne voyez pas le rapport ? Okay, j'aime les raccourcis. J'ai juste toujours trouvé amusant que les clichés sur ce signe du zodiaque lui collent si bien à la peau. Il est hyper-sociable – bien plus que ce que je pouvais imaginer lors de notre rencontre –, hyper-tactile et il a toujours la bougeotte. Moi qui suis extrêmement sédentaire et casanière, attendez-vous à quelques péripéties de ce côté-là également.

Je n'ai encore pas clairement défini sa réelle sexualité. Bon, il paraît quand même évident que la case « *Homosexuel* » soit à exclure, mais je ne mettrais pas non plus ma main au feu sur celle qui le définirait comme purement hétéro. Je pourrais développer davantage, mais je pense qu'il sera plus pertinent de découvrir cette question par vous-mêmes, par la suite.

Il est narcissique et égocentrique. Eh oui, nous parlions de défauts, en voici déjà deux. Le plus fascinant, c'est que malgré cela, il n'en est pas pour autant égoïste. En revanche, clairement, le monde tourne autour de sa personne – et éventuellement des gens qui l'intéressent. J'anticipe un commentaire qu'il pourrait me faire à la lecture de ce paragraphe : il vous dira qu'aujourd'hui, ce n'est plus vrai. Et que son monde tourne autour de moi. Que puis-je dire ? La planète Mathias Novara semble effectivement tourner légèrement en orbite autour de la mienne. Parce qu'un paradoxe apparaît à nouveau ici et vous le constaterez aussi bien assez tôt : je suis apparemment la limite à son égocentrisme. Enfin, si j'étais tout à fait juste, je préciserais qu'il existe, en réalité, deux limites à cette facette de lui : moi, d'accord, mais surtout, *sa mère*.

Ce qui m'amène à un dernier point pour la route, et un de ceux que je considère comme les plus importants : son amour pour sa mère. Je crois qu'il s'agit, réellement, de ce qui me fait aimer cet homme jusqu'à la folie. C'est le genre d'amour pur et sincère qui vous redonne foi en l'espèce humaine. Il est à la fois exclusif et tellement sain, pourtant. Non, parce qu'on connaît tous ces relations malsaines mère/fils qui vous bouffent la vie quand vous êtes en couple avec un gars. Mais là, ce n'est pas cette forme-là. C'est juste... Indéfinissable. Et lorsqu'on parvient à se faire aimer d'une personne capable de ressentir de tels sentiments pour un autre être humain, je vous assure qu'on se sent béni des dieux.

Je vous ai prévenus : ce qui va suivre ne sera pas un conte de fées, ni une

magnifique comédie romantique avec une fin merveilleuse. Mathias n'est pas un prince charmant et si j'ai quelques aspects de la demoiselle en détresse, j'en refuse catégoriquement le rôle. Parfois, vous aurez envie de me tirer les oreilles et il y a fort à parier que par moments, vous voudrez carrément le faire mourir dans d'atroces souffrances. Et c'est pour cela que ce chapitre était nécessaire : nous sommes tous humains, nous avons tous des défauts et nous avons tous droit à l'erreur. Nous ne fonctionnons pas tous de la même façon et Mathias et moi sommes, par bien des côtés, de réels antagonistes, ce qui a bien évidemment créé des événements problématiques. Mais j'espère que ni moi, ni vous, au cours de ce récit que je vais écrire et que vous allez lire, ne perdrons de vue ce qui reste pour autant essentiel : comme il l'a publié un jour sur son compte Facebook à mon adresse, *il déchirerait ses rêves pour moi comme je brûlerais mes réussites pour lui*. Je ne suis pas adepte de la phrase qui dit que l'amour suffit toujours et à tout, mais disons que pour l'instant, je veux bien vous assurer que j'y crois, parce que je suis, encore aujourd'hui, perdue à propos de beaucoup de choses le concernant et nous concernant tous les deux, mais s'il existe une seule réalité dont je ne doute pas, c'est celle de son amour pour moi. Et finalement, le reste n'est-il pas un peu secondaire ?

CHAPITRE 2

03.10.2016 and Co

« Les femmes seraient plus en état que les hommes de bien juger les autres femmes, parce qu'elles n'ont pas les mêmes raisons d'aveuglement ; mais la jalousie dont on les soupçonne les unes contre les autres (et ce n'est pas sans fondement) rend leurs décisions presque aussi incertaines que celles des hommes. »

— Marie-Geneviève-Charlotte Darlus

Le lendemain, la Terre tournait toujours. Rien n'avait changé et pourtant, tout semblait différent. En allant en cours ce jour-là, j'appréhendais nos comportements respectifs, à Mathias et moi. Soudain, j'avais l'impression qu'il était écrit sur nos fronts que nous nous fréquentions. Il avait beau me répéter que c'était dans ma tête, j'insistai pour me tenir le plus loin possible de lui en classe. À tel point qu'en quelques semaines, il nous fut devenu impossible de simplement nous adresser la parole en public. Nous avions créé un tel fossé entre nous qu'il aurait effectivement ensuite paru bizarre que nous fassions tout à coup attention l'un à l'autre.

J'avais mis quelques jours avant de cracher le morceau à Ophélie, alors que Maddison avait été au courant avant même que les choses ne se concrétisent. Pourquoi ? Encore à l'heure actuelle, je n'en sais trop rien. Ophélie était plus méfiante, plus paranoïaque. D'ailleurs, lorsqu'elle l'apprit, elle s'empressa de pointer du doigt que selon elle, je devrais quand même faire attention parce qu'il n'avait pas l'air d'un type sérieux. Ce qui, mêlé à mes propres doutes, m'amena rapidement à manquer de mettre un terme à cette liaison au bout de deux semaines. Cependant, Mathias, son aplomb et sa détermination me convainquirent de prendre le risque de continuer.

Notre première période de stage débuta peu de temps plus tard. Ce qui fut assez salvateur, parce que cela nous permit d'éviter d'avoir à faire semblant à

l'institut de formation. Seulement, un problème apparut très vite : je n'étais pas habituée à être en couple. Et hormis avec mes parents, je n'avais jamais vécu avec quelqu'un. Sauf que, vous vous en doutez, il ne fallut pas plus de quelques soirs pour que Mathias commence à passer ses nuits chez moi. En tout bien tout honneur, réellement. Pour autant, ma vie ne se résumait plus qu'à mon stage dont les horaires étaient très fatigants et à lui. En dehors de ça, je n'avais plus d'existence propre. De temps pour moi. J'avais conscience qu'il faisait tout pour freiner ses activités qui, avant moi, étaient constituées de soirées entre potes et de soirées en boîtes de nuit, une à trois fois par semaine, mais je me rendis rapidement compte que s'il ne reprenait pas un rythme de vie qui ne calquait pas en permanence avec le mien, j'allais devenir folle. C'est ainsi qu'un soir, je suppliai presque Mathias d'accepter une fête avec ses amis, qu'il ne voyait presque plus par ailleurs.

Mis à part ces détails-là, on pouvait dire que les choses se déroulaient plutôt bien. Ma défiance et moi étions toujours sur le qui-vive, mais Mathias donnait l'impression d'être suffisamment solide et sûr de lui pour y faire face et m'amadouer. Il se montrait attentionné – parfois même trop – et extrêmement prévenant. Il revint plusieurs fois sur un sujet qu'il avait survolé le soir où nous avions décidé d'essayer, tous les deux : à savoir, ses relations passées. À vrai dire, il y revenait pour me dire qu'il n'en avait eu que très peu, sinon aucune. Ou aucune de semblable, selon lui. Il avait eu une relation de quelques mois avec une de ses amies, à l'âge de seize ans, mais il n'était jamais parvenu à en tomber amoureux, alors il l'avait quittée et ils étaient restés potes. Il avait aussi eu une courte histoire avec sa meilleure amie, Cassie, avant de se rendre compte qu'ils ne s'aimaient définitivement pas de cette façon-là. Ensuite, il avait fréquenté durant deux semaines de vacances une autre de ses copines faisant partie de sa bande et enfin, il y avait eu Marie-Adélaïde.

Elle, c'était celle que je craignais le plus. Il s'agissait d'une des deux filles les plus présentes sur ses photos Facebook. Parfois même, les poses m'apparaissaient comme très intimes. Il avait été franc : durant presque un an et demi, alors qu'il passait et repassait la première année de médecine, elle avait été en même temps une de ses meilleures amies et son plan cul régulier. Une sexfriend, quoi. À la fois pour décompresser et pour ne pas perdre de temps à traîner afin de chercher des coups d'un soir, cette façon de faire lui avait paru une bonne idée. De plus, il l'appréciait. Cela dit, à ses yeux, elle n'avait jamais été plus que ça, mais lors du dernier bal de médecine, celui de fin d'année auquel il s'était rendu avec elle, en amis, elle lui avait fait sa déclaration, souhaitant

officialiser leur relation. Comprenant qu'elle était tombée amoureuse de lui alors que ce n'était pas du tout ce qu'il voulait et ne partageant pas ses sentiments, il s'était retranché à nouveau dans la case *ami*. Mais elle ne s'en était visiblement pas encore tout à fait remise.

Me concernant, quelque chose me dérangeait dans notre relation : je ne vais pas mentir, je l'ai précédemment déjà avoué dans la première partie, Mathias m'attirait. Genre, *vraiment*. Beaucoup. Et en même temps, je complexais. Vous vous souvenez ? Parce qu'il était un 9 et moi une 4. Bref. Et mes complexes ne se sont pas amoindris avec le temps, pour cause : il refusait catégoriquement de coucher avec moi. Ce qui était passé pour de la galanterie le premier soir avait vite commencé à devenir vexant. Pourtant, il était évident qu'il en avait envie – je ne vous ferai pas de dessins, ne comptez pas là-dessus – sauf que quelque chose n'allait pas. Au bout de quelque temps, je finis par aborder le problème et il me répondit qu'il voulait prendre son temps, pour une fois. Je crois, avec le recul, qu'il avait non seulement peur que je ne lui fasse pas assez confiance, mais que moi-même, je le vois uniquement comme un objet sexuel.

Du moins, cela avait dû être les raisons initiales. Puisqu'un soir, je fis l'erreur de tout compliquer, encore davantage. Sans ne serait-ce qu'un tout petit peu anticiper les répercussions de mes actions...

CHAPITRE 3

Premier secret dévoilé

« Mon âme a son secret, ma vie a son mystère. »

— Alexis-Félix Arvers

Je devais sortir avec Mathias depuis un peu moins de trois semaines lorsque c'est arrivé. C'était le premier soir où il ressortait en boîte depuis qu'on était ensemble. Bien que je fusse celle qui avait insisté pour qu'il récupère ses habitudes de vie et voit davantage ses potes afin de me laisser un peu de temps à moi, je ne pouvais pas m'empêcher d'être inquiète. Je ne le connaissais pas depuis très longtemps, mais les images du week-end d'intégration où il avait dansé de façon plus qu'indécente avec une dizaine de filles me hantaient malgré moi. Et je détestais ça. J'essayais en vain de me convaincre que je n'étais pas en train de tomber amoureuse de lui, mais la vérité était tout autre. Après tout, il faisait tout pour se montrer charmant. Certains matins, il se levait même avant moi pour aller m'acheter un pain au chocolat, parce qu'ordinairement, je ne mangeais rien au petit déjeuner et il détestait ça.

La première fois qu'il l'avait fait fut le lendemain de sa première nuit chez moi. Je m'étais réveillée seule dans mon lit et j'avais cru qu'il avait simplement décampé lâchement. Il me fallut quelque temps pour réaliser qu'il n'en avait visiblement pas du tout l'intention.

Ce soir-là, donc, j'étais restée seule, chez moi, à tenter de ne pas m'imaginer le pire. De plus, nous n'avions toujours pas eu de rapports sexuels et je commençais vraiment à me dire que quelque chose clochait – soit chez moi, soit entre nous. Il m'avait envoyé un texto parce qu'il avait bien senti que je n'étais pas très confiante et il avait essayé de me rassurer, mais cela n'avait pas été suffisant pour m'empêcher de passer par un petit moment de blues.

Pour me changer les idées, je me mis à rêvasser à tout ce qui était arrivé

depuis la rentrée. Avec lui, évidemment. Et c'est alors que me revint en mémoire la scène où nous avons parlé, avec Éva, Jacinte et lui, des services de psychiatrie. Je repensai à son discours dur, intransigeant et presque violent à propos des agresseurs sexuels, tout en revoyant les larmes qu'il avait inconsciemment provoquées.

À cette époque, je m'étais remise à un peu écrire pour moi et j'eus envie de vider mon sac. C'était la première fois que j'osais réellement écrire à ce sujet. Je présume que mon état me fit oublier qu'il risquait d'y avoir des conséquences à ce que je m'apprêtais à faire et je commençai à rédiger un petit texte :

« Ça fait longtemps que j'entends les gens autour de moi aborder des thèmes comme le viol et délirer sur le fait qu'on devrait castrer, condamner à mort et tout le tralala. J'ai fermé ma gueule tout ce temps, parce que j'ai pris l'habitude de faire comme si ces sujets-là n'existaient pas en société. Par peur de m'effondrer publiquement, de laisser paraître trop de choses. Ainsi, très peu de personnes se sont un jour aperçues que je me taisais subitement quand cela était mis sur la table dans une conversation de groupe, voire que je me mettais littéralement à trembler. Ou alors, je sors un truc comme « J'ai froid » et on me croit. Mais ce soir, j'en ai marre.

C'est facile de crier au scandale et au meurtre quand on voit ça de l'extérieur. C'est bien mieux que de les féliciter, soyons clairs. Mais ce serait bien qu'un jour, on arrête de déblatérer sur les violeurs et qu'on pense un peu aux victimes. Vous croyez que c'est ce qu'elles veulent, les victimes ? Eh bien, je vais vous le dire : non, ce n'est pas ce qu'elles veulent. Ce qu'elles veulent, c'est arrêter de se demander ce qu'elles ont pu faire pour mériter ça. De se dire que c'est de leur faute, parce qu'elles ne trouvent pas de meilleures explications. Elles veulent cesser de se réveiller en hurlant la nuit parce qu'elles revivent, encore, et encore, et encore la même scène, dans leurs cauchemars. Elles voudraient ne pas sursauter quand quelqu'un leur serre un peu trop le poignet, ne pas faire de crises d'angoisse pendant une IRM du genou parce qu'elles sont attachées, ne plus craindre les regards, ou l'intimité avec les autres. Ce qu'elles souhaitent par-dessus tout, c'est oublier, tout en sachant que ça n'arrivera jamais. Et entendre tout le monde prôner encore et encore de la violence en face d'elles, ça ne les aide pas.

Je n'ai jamais vraiment souhaité sa mort. Je n'ai jamais souhaité qu'il souffre comme j'ai souffert, qu'il vive l'Enfer que j'ai vécu et que je vivrai sûrement*

jusqu'à la fin de mes jours. Alors que c'était de sa faute, pourtant. J'ai juste souhaité oublier, le voir disparaître de ma vie. Et quand il a eu son accident, que j'ai appris qu'il ne se réveillerait jamais du coma... Je n'ai rien ressenti. Hormis une pointe de soulagement, juste pour se dire qu'il ne referait jamais à personne ce qu'il m'avait fait et ce qu'il leur avait fait. Mais je n'étais pas satisfaite, je n'étais pas vengée. Savoir qu'il ne me fera plus jamais de mal, ça ne m'empêche pas de hurler la nuit, ça ne m'empêche pas de craquer en plein amphitheâtre parce que je sors d'une conversation sur le sujet avec des gens de ma promo, ça ne m'empêche pas de paniquer quand on m'enserme le bras, ça ne m'empêche pas de ressentir une peur irraisonnée quand quelqu'un fait preuve d'un peu trop de manifestations de violence en face de moi et ça ne m'empêche toujours pas de penser que ce qui est arrivé, je l'avais mérité.

On vit dans une société où punir les coupables deviendra bientôt plus important que de tenir compte des victimes. Je ne parle pas de ce que fait l'État, parce que là-dessus, soyons honnêtes, il ne fait pas toujours grand-chose. Juste, la mentalité humaine est aujourd'hui orientée vers la révolte, la violence, la vengeance... Mais ça n'apportera la paix à personne. Ça n'aidera personne. Qu'on mette en taule ou en hôpitaux psy ces criminels et ces malades, qu'on les enferme pour les empêcher de récidiver et qu'on cesse de regarder les victimes comme des tarées parce qu'on ne comprend pas certaines de leurs réactions. Qu'on cesse de les blâmer d'une pitié écœurante et qu'on commence à en tenir réellement compte. Croyez-moi, ça sera bien plus utile que de rajouter une dose de violence, toujours...

À bons entendeurs. »

Je ne crois pas que je m'adressais consciemment à lui en écrivant ces mots, même si j'y avais fait allusion à un moment donné. Après tout, il était loin d'être le premier que j'entendais tenir de tels propos. C'est probablement pour ça que je ne réfléchis pas en le publiant sur mon compte Facebook, avec pour visibilité mes amis les plus proches. Dans ma tête, parmi eux, personne n'ignorait foncièrement ce qui avait pu m'arriver. Très peu connaissaient les faits exacts, mais ce n'était pas non plus un secret extrêmement bien gardé. Seulement, j'avais omis un détail...

« Je rentre »

Il était à peine vingt-trois heures trente lorsque je reçus ce message de

Mathias. Sa soirée devait à peine avoir commencé et je me demandai soudainement si je n'avais pas trop montré mon angoisse dans mes derniers SMS.

« Pourquoi ? Ça va pas ? »

Il mit un bon quart d'heure à me répondre.

« Je viens d'apprendre par Facebook que ma copine s'était faite violée, que je l'ai sûrement faite pleurer en cours et je ne suis même pas avec elle lorsqu'elle décide d'en parler. Alors Nina, dis-moi comment je suis supposé aller là tout de suite ? »

Je ne trouvais pas quoi répondre. Il allait lui falloir maximum quarante-cinq minutes pour rentrer et je me sentais minable. Je n'avais pas non plus imaginé qu'il irait lire mes publications en pleine soirée. Et maintenant, j'étais censée trouver quoi lui dire quand il arriverait.

(Mal)heureusement, je me rendis vite compte qu'il avait apparemment changé de projet. Une heure et demi plus tard, il n'était toujours pas revenu. J'étais inquiète, mais je n'osais pas lui réclamer des comptes – quelque chose me disait que je n'en avais pas le droit. Alors, je me contentai d'attendre, assise sur mon lit, commençant à me ronger les sangs.

Ce ne fut qu'à deux heures du matin que j'entendis frapper doucement à ma porte. J'allai ouvrir un peu précipitamment et je reculai d'un pas, sous le choc, devant le spectacle qui s'offrait à moi. Je sentis littéralement mon cœur se briser en tout petits morceaux.

Mathias Novara se tenait debout, un bras en appui contre l'entrebâillement de la porte d'entrée, une bouteille de Whisky dans l'autre main, le visage ravagé par les larmes. En temps normal, j'aurais trouvé le spectacle ridicule, mais cette fois, rien ne me donna envie de rire. J'apprendrais plus tard qu'il avait passé presque deux heures à boire et à pleurer dans sa voiture, juste devant chez moi. Il demeura là, à me fixer d'un regard horriblement douloureux. Il me fallut quelques secondes pour retrouver l'usage de mon corps, puis je m'avançai finalement et me mis sur la pointe des pieds afin de le serrer dans mes bras, le nez dans son cou. Mes propres yeux me piquaient et je reculai à nouveau de quelques pas afin de l'encourager à rentrer avant de fermer la porte.

Aucun de nous deux ne prononça le moindre mot. Il vint s'asseoir sur mon lit et je le rejoignis, le laissant déposer sa tête au creux de mon épaule. Il pleura encore un moment et je me contentai de lui caresser doucement les cheveux. La situation me paraissait étrange. C'était la première fois que je voyais quelqu'un réagir de la sorte face à mon histoire. Généralement, les gens qui tenaient à moi étaient pris de colère, d'autres pouvaient être choqués ou mal à l'aise. Mais de la douleur, de la détresse, je n'en avais jamais encore vu.

J'avais treize ans lorsque c'était arrivé. Aujourd'hui, j'en avais presque vingt-et-un. J'avais appris à vivre avec, la plupart du temps. Mais je réalisai tout à coup que de tels événements pouvaient éclabousser d'autres personnes, même des années plus tard. Je connaissais ce garçon depuis même pas deux mois et je prenais doucement conscience que même si je lui avais interdit d'aller trop vite au sujet de certains mots et expressions à employer, il existait bien des manières d'exprimer l'amour qu'on ressentait pour autrui. Et ce soir, sa peine avait été bien plus violente pour moi que n'importe quel « *Je t'aime* » qu'il aurait pu m'adresser.

Ce fut pour cela que, lorsque quelques jours plus tard, alors qu'aucun de nous deux n'avait plus évoqué ce qu'il s'était passé ce soir-là, il me fit m'asseoir à six heures du matin, sur mon lit, avant de partir en stage, parce qu'il avait quelque chose à me faire écouter, je ne fus ni étonnée, ni paniquée en entendant les premières notes de la chanson « *Mon évidence* » de Matt Pokora résonner dans ses écouteurs branchés à son iPhone :

« J'veux être là quand tu dors, j'veux être là quand tu rêves, te donner tout c'que je reçois et te connaître du bout des lèvres. J'veux tout savoir de ton corps, j'veux tout savoir qui s'avoue, j'veux même savoir c'qui n'se dit pas et que ça reste entre nous.

Comme pour te faire oublier celui qui t'a fait ça. Comme pour toujours effacer l'empreinte de ses doigts. Comme pouvoir te rassurer qu'il n'avait pas le droit. Je veux être là.

Comme pour faire se refermer ces traces au fond de toi. Comme pouvoir te regarder, bien plus belle que tu crois. Comme je peux te désirer lorsque je te vois.

Parce que tu es mon évidence, mon plein soleil, mon jour de chance. Si tu savais comme en silence et en secret, je t'attendais. Parce que tu es mon évidence, celle qui pardonne toutes mes errances et je gardais toujours confiance, et où j'allais,

je t'attendais.

J'veux être là quand tu ris, j veux être là quand tu dances, j'veux être là quand tu as froid, et même deviner à qui tu penses. J'veux tout savoir qui tu pries, j'veux tout savoir de tes goûts, j'veux te connaître du bout des doigts et c'qui nous éloigne de nous.

Comme pour te faire oublier celui qui t'a fait ça. Comme pour toujours effacer l'empreinte de ses doigts. Comme pouvoir te rassurer qu'il n'avait pas le droit. Je veux être là.

Comme pour faire se refermer ces traces au fond de toi. Comme pouvoir te regarder, bien plus belle que tu crois. Comme je peux te désirer lorsque je te vois.

Parce que tu es mon évidence, mon plein soleil, mon jour de chance. Si tu savais comme en silence et en secret, je t'attendais. Parce que tu es mon évidence, celle qui pardonne toutes mes errances et je gardais toujours confiance, et où j'allais, je t'attendais. » (Par M. Pokora)

À ce moment-là, je ne connaissais absolument pas cette musique. Et probablement qu'avant ça, j'aurais préféré avoir simplement une franche discussion avec lui sur ce qu'il s'était produit. Mais à l'écoute de ces mots, je compris qu'il n'aurait pas pu trouver de meilleures façons de me transmettre ce qu'il ressentait. Autant pour moi qu'au sujet de toute cette affaire. Au fil de la chanson, des larmes silencieuses se mirent à couler le long de mes joues et pour une fois, je ne les retins pas, je ne les cachai pas, parce qu'il les méritait – il méritait de constater l'émotion et la reconnaissance qu'il m'inspirait. Et je n'eus, finalement, pas le moindre mouvement de recul, affichant même un sourire timide, lorsqu'à la fin, il se pencha vers mon oreille et chuchotait :

— Je t'aime tellement.

Je n'étais ni prête, ni en état de lui rendre cette déclaration qu'il verbalisait pour la première fois, mais je me tournai vers lui afin de déposer mes lèvres sur les siennes et je sus instantanément qu'il avait reçu mon message lorsqu'il répondit avec une tendresse infinie à mon baiser d'amour – parce que de l'amour, c'était vraisemblablement ce que je ressentis pour lui à partir de ce jour.

CHAPITRE 4

Soirée médecine

« Il est rare qu'une amitié dure toujours. Les intérêts et les passions viennent à l'encontre, et brisent des liens qu'on croyait durables. (...) Trop souvent les âmes se séparent avec le même empressement qu'elles avaient mis à s'embrasser, et l'amitié se tourne en haine. »

— Jules Simon

Inutile de préciser que depuis cette annonce fracassante, Mathias en était arrivé à ne presque plus vouloir me toucher. Je compris bien vite qu'il ne s'agissait pas d'une forme de rejet, mais d'une impression persistante en lui qui le faisait me voir comme une petite chose de porcelaine fragile, qu'il aurait pu briser par mégarde.

Ce que je n'étais évidemment pas. Mais Mathias Novara était têtue et rien de ce que je pouvais dire ou faire ne parvenait à le convaincre. Cela en devenait réellement frustrant – mon amour naissant pour lui ne faisait pas disparaître mon désir, au contraire. Mais je reviendrai sur la question plus tard.

En parallèle de ces événements, se déroula également une soirée médecine privée à laquelle Mathias avait vraiment envie d'aller – et j'étais dans ma phase : « *Sors de chez moi ou c'est moi qui te mets dehors.* » Indépendance, bonjour. Seulement, qui disait *soirée médecine* disait *potes de médecine de Mathias*, que je n'avais toujours pas rencontrés. Et que je n'avais pas spécialement envie de rencontrer non plus. Mais cette fois, il me convainquit de l'accompagner.

Ce que j'appelle « *Soirée médecine privée* » était en fait une fête chez un étudiant de médecine qui invitait ses amis, tout en permettant à ses amis d'inviter les leurs... Et ça devenait un véritable capharnaüm. Bien évidemment, ça conservait également tous les attraits de ce genre de soirées, spécifiquement les débordements associés.

Pour Matt, une soirée ne débutait pas avant minimum vingt-trois heures trente, dans le meilleur des cas, et c'est pour cela que lorsque nous arrivâmes, il y avait déjà énormément de monde. Après être allé nous chercher un verre d'une substance que je n'ai encore pas définie à ce jour, il partit à la recherche de sa bande de joyeux lurons en me conseillant de faire *comme chez moi*. J'évitai de lui répondre que *chez moi* ne ressemblerait jamais à cet Enfer.

Pourtant, il ne fallut pas cinq minutes pour qu'un beau spécimen visiblement agréable et ayant la conversation facile vienne me taper la causette. Je me forçai, quant à moi, à sembler courtoise et charmante. Il s'appelait Constantin et était en deuxième année de médecine. Légèrement maniéré, il l'était tout de même moins que Mathias et je ne me permis pas, cette fois, de poser l'étiquette « *gay* » sur son front immédiatement. Après tout, il devait avoir plus de trois cents euros de fringues sur lui, ce qui, clairement, le classait dans une catégorie sociale où les manières différaient grandement des miennes.

Pendant environ dix minutes, il parla beaucoup – de lui – et me posa quelques questions sur moi et sur ma formation infirmière – s'autorisant au passage quelques allusions peu subtiles aux clichés pervers de la relation entre médecins et infirmières.

Malgré son égocentrisme impressionnant et son assurance exagérée, il me parut sympathique. Inconsciemment, je me mis à le comparer à Mathias, chez qui je retrouvais quelques caractéristiques semblables. Effectivement, si on y faisait attention, leurs façons d'être se ressemblaient beaucoup. Cependant, alors que chez mon copain, cela finissait par apparaître comme totalement naturel, chez Constantin, en revanche, quelque chose clochait. Comme s'il en faisait trop. À mes yeux, cela traduisait seulement un manque de confiance en soi qu'il essayait de masquer et cela ne me le fit pas rejeter pour autant. En fait, il en était presque touchant.

Néanmoins, il me suffit de moins de trois secondes, en voyant Mathias rappliquer dans mon champ de vision et poser son regard sur moi, puis sur l'étudiant qui m'accompagnait, pour comprendre que je venais de faire une gourde monumentale. J'aurais pu interpréter ça comme de la jalousie ou de la possessivité, mais la haine qui apparut sur son visage ne me laissa que peu de doutes : il connaissait Constantin et ne l'aimait pas beaucoup.

En moins de temps qu'il n'aurait fallu pour le dire, il nous avait rejoints. Et à

présent, j'en étais sûre : au vu de la tension qui émanait à présent des deux individus qui m'accompagnaient, on pouvait aisément parier qu'ils s'étaient déjà rencontrés et qu'ils se détestaient foncièrement.

— Constantin.

— Mac ! Ça fait un bail.

Je vis Mathias serrer les dents à l'entente du surnom que seuls ses amis et sa famille utilisaient pour l'appeler. Soudainement, ma nouvelle connaissance m'apparut comme beaucoup moins sympathique, et ce, parce que son comportement avait diamétralement changé : le sarcasme pur avait pris la place de la politesse et du flirt. Je les observai en silence.

— Pas suffisamment à mon goût.

Le ton était donné. Si l'un aurait aimé jouer les hypocrites sans que personne ne soit dupe, l'autre pas. Constantin secoua la tête de gauche à droite avec un air faussement désolé.

— Enfin, Mac, ce ne sont pas des manières !

Il me lança un clin d'œil séducteur qui me laissa totalement froide.

— Regarde donc ce que j'ai déniché ce soir ! Délicieuse, n'est-ce pas ? C'est une future infirmière. Comme toi, si je ne m'abuse.

Une seconde, je me demandai s'il avait fait le lien entre nous, s'il avait deviné qu'on se connaissait. Ou pire, s'il ne m'avait finalement pas vu arriver avec Mathias. Mais il existait plusieurs IFSI dans les environs de Nantes et je n'avais pas mentionné le mien. En outre, j'étais quasiment certaine de l'avoir vu arriver de la pièce voisine, avant qu'il ne vienne m'aborder, et bien après le départ de Mathias.

Ce dernier ne s'était pas détendu, au contraire.

— Passe ton chemin.

Son interlocuteur fronça les sourcils un instant et cela finit de me convaincre qu'il n'avait aucune idée de ce qui nous liait. Apparemment, il ne s'attendait pas à

ce que Mathias se poste aussi drastiquement entre lui et moi. Mais il se reprit très vite :

— Désolé, Matt, mais tu ne peux pas revendiquer sans arrêt ce qui n'est pas à toi. Je sais que tu adores voler les copines de tes amis, mais toutes les filles ne sont pas aussi manipulables que Marie et cette demoiselle que voici me semble bien trop intelligente pour se faire avoir par un mec dans ton genre.

Une migraine me prit de façon fulgurante. Il y avait décidément beaucoup trop d'informations dans une seule intervention. *De quoi parlait-il ?*

Mathias ne me laissa pas vraiment le temps de continuer ma réflexion. Sans se déridier une seule seconde, il passa un bras possessif autour de mes reins et m'attira à lui sans la moindre douceur, ni la moindre passion – ce qui ne lui ressemblait absolument pas – avant de m'embrasser durement. Ce ne fut certainement pas un baiser à marquer dans nos annales.

Je vis l'étincelle de compréhension dans les yeux de Constantin.

— Oh, je vois...

Je constatai alors que son regard sur moi changea du tout au tout aussi. Je n'étais plus une potentielle conquête, j'étais une arme perdue pour lui. Il se racla la gorge.

— Au moins, tu as trouvé un lot de consolation relativement convenable à médecine. Faute de pouvoir jouer au docteur comme moi, tu pourras quand même faire *mumuse* avec une infirmière.

Ce fut à mon tour de serrer les dents. J'attrapai pourtant le poing de Mathias avec bienveillance, sentant qu'il était prêt à dépasser les bornes.

— À qui l'as-tu volée, celle-là ?

Il était clair qu'il s'agissait d'une question rhétorique. Il n'attendait pas réellement de réponse. La main de Mathias luttait dans la mienne.

— S'il te plaît, dis-moi qu'elle, tu en es amoureux.

Le degré de sarcasme était en train de monter de façon évidente et je sentis la

méchanceté arriver.

— Puisque tu as le don d'échouer dans tout ce qui a de l'importance pour toi, je me ferais un plaisir de voir ton cœur se briser à son tour, le jour où tu seras encore responsable de ton propre malheur, du fait de ta propre incompetence.

Moi qui avais cru que j'allais devoir empêcher Matt de surréagir, je ne pus retenir la claque qui atterrit violemment sur la joue de Constantin. Puis, ne laissant personne se remettre de mon action, je pris enfin la parole, d'une voix glaciale et sans la moindre émotion :

— D'abord, je ne suis pas un lot de consolation. Ensuite, réussir médecine n'est franchement pas un gage de puissance à mes yeux – surtout quand je te regarde. Et enfin, j'aurais dû deviner que vous vous connaissiez...

Je dirigeai mon regard de Constantin à Mathias, puis de Mathias à Constantin. Plusieurs fois. Pour finalement m'arrêter à nouveau sur ce dernier.

— Parce que tu n'es définitivement qu'une pâle copie de lui.

Et ce que je venais de dire était vrai. Tout, chez Constantin, respirait, en réalité, Mathias Novara. Depuis ses manières outrancières et efféminées, jusqu'à sa tenue vestimentaire presque homosexualisée, en passant par sa condescendance, ses discours promptement narcissiques et un talent très particulier et reconnaissable pour prendre soin de lui – odeur de gel douche, parfum, coiffure, habits moulants, posture... Seulement, alors que j'étais parvenue à trouver tout cela séduisant chez Matt, parce que cela apparaissait comme, finalement, assez peu extravagant et sans artifices, chez Constantin, on sentait que chaque millimètre-carré de son apparence et de son attitude étaient calculé, mesuré, appliqué. Il n'avait aucune aisance naturelle dans ce qu'il faisait ou disait, tout sonnait incroyablement faux.

Mes invectives avaient apparemment fait mouche. Celui qui s'était auparavant posté en bourreau se retrouvait dorénavant victime et je sentis Mathias passer une nouvelle fois son bras autour de ma taille pour m'attirer à lui, mais avec beaucoup plus d'attention et de tendresse que plus tôt dans la soirée. Il en profita pour déposer un baiser sur ma tempe et je chuchotai, sans un regard pour Constantin :

— J'ai envie de sortir prendre l'air.

Et il ne me le fit pas dire deux fois.

CHAPITRE 5

Mother in law

« Si tu veux cerner la vraie nature de quelqu'un, regarde la façon dont il traite des personnes qui lui sont inférieures et non pas ses égaux. »

— J. K. Rowling

J'aurais dû réclamer de vraies explications sur ce qui s'était déroulé ce soir-là, mais je n'en fis rien. Mathias m'expliqua ce qu'il voulait bien m'expliquer : Constantin et lui avaient été les meilleurs amis du monde pendant de nombreuses années. Après avoir quitté son bled paumé dans la campagne nantaise où il avait tellement souffert, Mathias avait débarqué dans un collège à Nantes et Constantin l'avait un peu pris sous son aile. Ensemble, ils avaient réussi à fuir la misère sociale dans laquelle ils étaient et étaient devenus ce qu'on connaissait d'eux aujourd'hui. Seulement, très vite, Constantin s'était caché dans son ombre, fuyant les projecteurs que Matt, lui, recherchait plutôt. Longtemps, ils avaient été inséparables. Jusqu'à ce que Constantin tombe amoureux d'une fille, au lycée. Elle s'appelait Marie. Mathias ne l'approuvait pas. À ses yeux, son meilleur ami méritait mieux. Était-ce la vraie raison de ce qui a suivi ? N'y avait-il pas un brin de jalousie ? Mathias n'avait-il pas eu peur que cette fille lui vole sa place ? Je n'ai pas tenté d'en savoir davantage. Toujours est-il que d'une façon ou d'une autre, Marie finit par tomber amoureuse de Mathias. Visiblement, Constantin estima que Matt avait cherché à ce que cela arrive, mais celui-ci avait tout nié en bloc et continuait encore. Marie quitta Constantin, espérant avoir sa chance avec le second, qui m'assura qu'il l'avait recalée et que par vengeance, elle avait convaincu Constantin que le responsable de tout cela, c'était lui.

Où était la part de vérité et de mensonge dans toute cette histoire ? Encore à l'heure actuelle, je ne saurais trop vous le dire. Constantin demeure un sujet très délicat. Ce fut la première fois que je me retrouvai confrontée à cette facette de mon copain : il aimait difficilement, peu de personnes trouvaient grâce à ses

yeux. Il lui était facile de se montrer agréable et avenant avec tout le monde et il haïssait peu de gens, mais dans la foule de ses connaissances, ses proches se comptaient sur les doigts d'une main. Ou presque. Alors, le jour où l'un d'eux le trahissait, il n'existait pas de retour en arrière possible. Mathias Novara était excessivement rancunier et il avait vécu la réaction de Constantin à son égard comme une véritable trahison. Son meilleur ami avait préféré croire une pimbêche plutôt que lui et le conflit qui était né ce jour-là, entre eux, avait perduré pendant des années, s'accroissant même à chaque rencontre.

Mais je dus rapidement faire face à un autre conflit. Beaucoup plus problématique pour moi. Nous étions un des samedis matin où j'avais décidé de rester à Nantes plutôt que de rentrer chez mes parents et Mathias avait enfin pris l'initiative d'aller rendre visite à sa mère, qu'il voyait très peu depuis que nous nous étions mis ensemble. Il passait son temps divisé entre son stage, les cours, ses potes et moi, et comme il dormait quasiment toujours chez moi, il ne mettait presque plus les pieds chez lui.

Il était censé manger avec elle ce midi-là, alors vous imaginez ma surprise lorsque je le vis entrer en trombe dans mon studio aux alentours de midi moins le quart, les yeux rougis et le visage tendu.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Moi et la subtilité ? On ne se connaît pas. Je n'avais pas bougé de mon lit et je tendis néanmoins une main vers lui pour l'encourager à me rejoindre. Il se laissa tomber mollement sur mon clic-clac et posa sa tête sur mes genoux, me laissant caresser ses cheveux lentement. Le genre de trucs que j'aurais pu passer des journées entières à faire, d'ailleurs. Il ferma les yeux sous la douceur de mon geste et soupira.

— Je me suis pris la tête avec ma mère.

À cette époque, je ne mesurais pas encore ce que cela impliquait. Mes rapports avec ma famille étaient très souvent extrêmement complexes et parsemés d'accrochages réguliers, alors cela ne m'atteignit pas immédiatement. Il fallut qu'il précise :

— Je ne me dispute jamais avec ma mère. Même à l'adolescence, ce n'est presque jamais arrivé.

Je haussai les sourcils. Ça existait, ça, des familles sans embrouilles ? Je laissai mes interrogations personnelles en suspend pour me pencher sur le problème actuel.

— Et pourquoi c'est arrivé, aujourd'hui ?

Il soupira à nouveau. Il semblait hésiter, alors je suspendis mes caresses, attendant patiemment. Il finit par répondre :

— À cause de toi, en fait.

La tête toujours posée sur mes jambes, il dut sentir tout mon corps se figer et se contracter. Je ne m'étais pas attendue à ça. Il s'empessa d'expliquer, en se redressant un peu pour accrocher mon regard :

— Elle juge qu'elle ne me voit plus assez parce que je passe tout mon temps avec toi. J'ai essayé de lui dire que ce n'était pas vrai, que je passais aussi pas mal de temps en soirées ou avec Léo, mais elle n'a rien voulu entendre. Elle m'a gonflé avec Marie-Adélaïde qui ne m'avait jamais pris autant de temps, blablabla, que je n'aurais jamais dû la laisser tomber et ça m'a énervé. Je suis parti en claquant la porte et en lui lançant que si elle me demandait de choisir entre elle et toi, le choix était fait.

Je vis ses yeux s'embuer de larmes et je passai un doigt sur sa joue, ignorant la panique que ses derniers mots avaient provoquée en moi. Il n'avait pas besoin d'une nouvelle crise maintenant. Il reprit :

— Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Ma mère, c'est le centre de ma vie. Je ne serais plus rien sans elle. Je n'aurais jamais été capable de lui dire un truc pareil, avant. Je deviens dingue...

Il n'avait pas besoin de préciser ce qu'il voulait dire par là, j'avais très bien compris. Je me remis à passer ma main dans ses cheveux soyeux, cherchant à contrôler les battements désordonnés de mon cœur. Son *avant* signifiait *avant moi*. Pour la première fois de sa vie, sa mère n'approuvait pas quelqu'un à qui il tenait. Et pour la première fois de sa vie, il tenait suffisamment à quelqu'un pour tenir tête à sa mère. Pour un individu comme moi qui avais peur de l'amour des autres, c'était un peu flippant. Une petite voix dans ma tête se mit à me chuchoter, surnoise : « *Tu n'as jamais signé pour un amour pareil. Tu ne devrais pas accepter d'être aimée aussi inconditionnellement. Tu sais ce qui*

arrive lorsqu'on t'aime de cette façon. » Et le pire, c'était que oui, je le savais pertinemment. Et ce n'était pas bon.

Mathias passa le reste de la journée et du week-end chez moi, sans aucun contact avec sa mère, ce qui me décida, sur un coup de tête, le lundi qui suivit, à quitter les cours plus tôt afin de me rendre chez elle. Je refusais catégoriquement qu'il sacrifie pour moi quoi que ce soit d'une telle importance. Pour être tout à fait honnête, cette femme me terrifiait d'avance, mais il fallait que les choses s'arrangent et j'étais la seule qui pouvait intervenir de façon efficace. Je n'avais pas droit à l'erreur sur ce coup-là. Matt ignorait ma démarche. Il m'aurait sûrement convaincue de renoncer, le cas échéant. J'avais piqué son adresse notée sur sa carte d'identité dans son portefeuille et j'espérais qu'elle n'ait pas changé depuis.

Je n'avais prévenu personne de mon arrivée et je priais pour que sa mère soit chez elle. Sinon, j'étais décidée à patienter. Par chance, après avoir sonné devant la maison que j'avais trouvée, une assez grande femme blonde décolorée, mince et resplendissante ouvrit la porte.

Au premier coup d'œil, je ne vis pas immédiatement les similitudes entre mère et fils, mais, à force de l'observer, l'évidence me frappa : leurs visages étaient pratiquement un copier-coller. Mêmes formes, mêmes yeux, mêmes sourires, bien que les lèvres de Mathias aient été plus charnues que celles de sa mère et leurs oreilles étaient en tout point identiques.

Il aurait pu paraître très impoli de la détailler de cette façon si elle ne s'était pas mise à faire exactement la même chose avec moi. Je crois qu'il ne lui fallut pas plus d'une demi-douzaine de secondes pour deviner qui j'étais. Au bout de quelques instants, elle s'écarta de l'encadrement de la porte pour l'ouvrir en grand et me faire signe d'entrer.

L'intérieur de la maison était design, mais absolument pas de manière exagérée. C'était à taille humaine et plutôt chaleureux. Absolument pas le musée de luxe que je m'étais imaginé.

— Voulez-vous boire quelque chose ? J'étais en train de me faire de la verveine, mais j'ai aussi du café, si vous ne craignez pas d'en boire après seize heures.

Elle me parlait avec une courtoisie très prononcée et se mouvait avec classe,

laissant pourtant clairement apparaître la distance qu'elle souhaitait instaurer.

— Une verveine, ce sera parfait, merci.

Elle acquiesça simplement et me désigna un siège pour m'asseoir autour du bar de la cuisine ouverte. Nous n'échangeâmes pas le moindre mot pendant la préparation de la tisane, puis elle vint s'asseoir à côté de moi, suffisamment éloignée cependant pour pouvoir se tourner pleinement dans ma direction. Ce fut là que je me fis la réflexion : elle avait l'air étonnamment jeune.

— Je présume que Mathias vous a parlé de notre discussion de ce week-end et que c'est la raison de votre visite.

Cette femme était franche et directe et sans que je ne puisse m'en empêcher, j'appréciai cela instantanément. Je hochai la tête pour toute réponse. Je compris également que l'hypocrisie et les faux-semblants seraient inutiles, alors je décidai de jouer cartes sur table.

— Je n'ai absolument pas l'intention et aucunement l'envie de me positionner entre une mère et son fils.

J'étais sincère et je crois qu'elle le sentit. Elle m'observa un moment, puis répondit :

— Qu'est-ce qu'il vous trouve ?

Je restai muette, sur le coup. Je ne m'étais pas attendue à cette question. Je pensais qu'elle allait m'affronter sur la distance que je créais entre eux et j'étais préparée à ça, mais je n'avais pas prévu qu'elle s'attaquerait ouvertement et délibérément à moi, à ce que j'étais.

Elle dut entendre l'accusation dans sa propre question et percevoir mon égarement, puisqu'elle précisa :

— Ne soyez pas offensée. C'est une vraie question, dénuée de jugement. J'ai vu bien des filles défiler dans la vie de mes garçons et dans cette maison, mais vous êtes la première qui paraît avoir ne serait-ce qu'un tout petit peu d'importance pour l'un des deux. De quoi mériter un questionnement.

Je retins une grimace de justesse. À nouveau, je me sentais comme une

espèce d'expérience ou phénomène intéressant. C'était décidément un sentiment facilement transmissible de la part des membres de la famille Novara.

Je réfléchis une minute à ce que j'allais pouvoir répondre. La femme qui me faisait face attendit en silence et sans manifester une once d'impatience. À court d'inspiration, j'optai encore pour la franchise :

— Je l'ignore, madame. Il saurait mieux répondre à cette question que moi, puisqu'il m'arrive encore régulièrement de me la poser moi-même.

À l'entente de ma réponse, je la vis esquisser un sourire, tellement discret que je crus l'avoir imaginé. Elle mit un peu de temps aussi à formuler sa question suivante :

— Et vous, que lui trouvez-vous ?

Cette interrogation me posa encore plus de problèmes que la précédente. Je n'étais pas habituée à parler de ce que je ressentais. Je n'étais même pas encore prête à faire face à ce que je ressentais à ce moment-là. Mais je devais faire un effort, parce que c'était peut-être la seule chance que j'aurais d'améliorer la situation présente. Je soufflai, résignée, tentant de m'encourager intérieurement.

— Je ne connais pas Matt depuis assez longtemps pour prétendre avoir cerné chaque recoin de sa personnalité, ou savoir ce qu'il est dans son intégralité. Et je n'ai jamais rencontré votre second fils. Mais je peux quand même dire que concernant l'aîné tout du moins, vous avez dû faire un travail remarquable, étant donné l'homme que je découvre jour après jour. Je n'ai pas la prétention ou le mépris de dire que l'éducation que m'ont transmise mes parents n'a pas joué un rôle fondamental dans la construction de la personne que je suis aujourd'hui et il est certain qu'il en va de même pour Mathias. N'importe quel enfant, n'importe quel adolescent se serait perdu au milieu de tout ce que... Sa situation, son milieu social pouvaient lui offrir, mais pas lui. Il n'abuse pas du pouvoir qui pourrait être le sien, il sait s'adapter à son environnement sans dénigrer les gens qui pourraient lui apparaître comme inférieurs et il fait preuve d'une tolérance qui frôle la Sainteté concernant les différences d'autrui. Et tout ça, nous ne l'apprenons pas simplement à l'aide d'un CD de Mylène Farmer, n'est-ce pas ?

Je souris lors de mon allusion à l'ancienne obsession de Mathias. En effet, pendant des années, étant plus jeune, il s'était réfugié dans un fanatisme obsessionnel pour cette femme et ses chansons.

Mon interlocutrice garda le silence, m'encourageant probablement par là à poursuivre mon monologue, laissant tout de même un sourire mystérieux planer sur ses lèvres.

— Je suppose que la seule volonté d'une mère, lorsqu'elle commence à réaliser que son fils est sur le point de tomber réellement amoureux d'une fille, est de s'assurer que cette fille ne va pas le blesser, ou se jouer de lui. Je peux vous garantir que je n'ai absolument pas l'intention de m'amuser avec Matt. À vrai dire, je n'avais même pas l'intention de m'approcher de lui. C'est lui qui l'a voulu, c'est lui qui a tout fait pour que ça arrive. Là encore, sa persévérance n'a d'égale que son entêtement. Quand il veut quelque chose, il l'obtient, je me trompe ?

Je la vis étouffer un rire. Je me permis un sourire.

— Maintenant, si vous souhaitez m'entendre vous dire que je ne le blesserai jamais et que je l'aimerai aussi longtemps qu'il m'aimera, peut-être même pour toujours s'il le faut, je suis quelqu'un de trop honnête pour vous faire une telle promesse. Relationnellement, je ne suis pas la personne la plus stable du monde et encore moins lorsqu'il s'agit de liaisons amoureuses. Quant à l'amour, si chaque être humain sur Terre peut tomber d'accord sur un seul fait à ce sujet, c'est que ça blesse. On prend toujours le risque de souffrir quand on se laisse tomber amoureux. Mathias l'a pris et je le prends davantage chaque jour supplémentaire que je passe avec lui.

Je marquai une pause, hésitant à prononcer les mots qui venaient de m'apparaître à l'esprit, comme une suite logique à mon discours. Le regard perçant de la femme assise près de moi me convainquit de me jeter à l'eau :

— Je peux juste assurer que je suis en train de tomber irrévocablement amoureuse de votre fils.

J'émis un rire sarcastique face à mon propre déni. Alors, je rectifiai :

— En étant tout à fait sincère, je devrais même dire que je suis irrévocablement amoureuse de votre fils. Je n'ai juste pas... Trouver le moyen, les mots, le bon moment pour le lui avouer. Mais, au fond, est-ce que ça change quelque chose ? Je me fiche de son argent, je me fiche de sa popularité, je me fiche de ce qu'il pourrait m'offrir, parce que la seule richesse dont j'ai besoin, c'est lui.

Je soupirai, lasse.

— Alors, je peux comprendre que vous soyez déçue par ses choix en matière de femmes – après tout, vous ne deviez pas l'imaginer avec une fille *comme moi* – ou que vous préféreriez ses ex petites-amies, mais il vous aime d'une façon tellement magnifique, tellement forte, que je ne peux pas croire une seule seconde que la seule chose que vous vouliez pour lui ne soit pas son bonheur, peu importe avec qui il le trouve. Et même si cette personne est quelqu'un que vous avez en horreur.

J'avais enfin fini de déclamer ce que j'avais à dire. Pour une muette qui ne trouvait rien à répondre, je m'étais plutôt pas mal débrouillée, en fin de compte. J'attendis avec appréhension la prochaine intervention de la mère de Matt. Une fois de plus, elle me surprit :

— Vous pensez que je n'approuve pas son choix vous concernant et que je préférerais ses ex ?

Un sourire en coin s'étirait sur ses lèvres et je me contentai d'un très léger hochement de tête.

— Comme je vous l'ai dit, je n'ai jamais vu aucun de mes fils amoureux avant aujourd'hui. Moi qui suis un peu uneoureuse de l'amour malgré les péripéties de mon premier mariage, je craignais même d'avoir détruit, à cause de mon divorce et de tout ce qui l'a précédé avec le père de mes enfants, leur capacité à aimer quelqu'un amoureusement parlant. Jason souffre énormément de l'absence de mon ex-mari et Mathias garde un certain nombre de séquelles de l'époque où nous étions encore... Une espèce de famille. Je suis rapidement devenue la seule femme qu'il estimait mériter son affection et il n'a jamais laissé sa chance à une autre, de toute sa courte vie. Il me pensait condamnée à ne plus jamais aimer quelqu'un comme j'avais aimé son père et il a probablement inconsciemment décidé de s'imposer le même sort, faisant de moi la seule femme de sa vie, la seule femme digne de son amour.

Sous le choc, je restai figée, attendant la suite.

— Je n'appréciais pas ses ex petites-amies, donc, contrairement à ce que vous imaginez. Sans compter les profiteuses – parce qu'il y en a eu, vous vous en doutez – je ne pouvais de toute façon pas les valider, puisque je savais qu'il ne les aimerait jamais et que, comme vous l'avait dit à juste titre, la seule chose à

laquelle j'aspire pour mon fils, c'est son bonheur. Alors, ne pensez pas que je regrette une seule de ces filles, ce n'est pas le cas.

Je ne pus m'empêcher de répliquer :

— Et Marie-Adélaïde ?

Même si je n'avais jamais osé le mentionner à Mathias, cette fille représentait mon pire cauchemar depuis le jour où j'avais accepté l'idée que je tombais amoureuse de lui et le fait que sa mère ait utilisé son nom durant leur dispute n'avait pas arrangé les choses.

Étonnamment, cette dernière se mit à rire.

— Je n'aurais jamais dû la mettre sur le tapis. C'est la plus récente en date et la seule dont je me rappelle le prénom avec certitude. C'est une gentille fille, très polie et vraiment jolie. Elle a toujours été une amie présente et loyale pour Mathias, depuis leur première rencontre, mais est-ce que c'est la fille que je voudrais le voir épouser ? Non. S'il l'aimait, peut-être, mais il ne l'aime pas de cette manière. Donc, au final, la question est réglée, n'est-ce pas ?

Ne sachant pas quoi répondre, je hochai la tête une nouvelle fois.

— Quant à savoir si j'approuve son choix vous concernant...

Elle marqua une pause, comme si elle hésitait.

— J'ai beau vouloir son bonheur, votre arrivée a un peu bousculé nos habitudes de vie. Mon compagnon et moi ne voyons presque plus Mathias à la maison et Jason habite dans un appartement, seul, durant la semaine. Nous ne le voyons que le week-end, quand il veut bien rentrer. J'ai surréagi samedi et je m'en excuse. Cela n'a pas dû être confortable pour vous, mais croyez-moi, se voir remettre à sa place par son fils parce qu'il défend une autre femme – ce qu'il n'aurait jamais pu faire auparavant – est relativement perturbant pour une mère. Surtout lorsqu'il s'agit d'une première. Mais ne croyez pas que je vous juge indigne de mon fils. Avant aujourd'hui, je ne vous connaissais pas et Mathias a très peu parlé de vous – non pas parce qu'il vous cache, mais disons que ce que nous savions de vous restait proportionnel au peu de temps que nous l'avons vu ces dernières semaines.

J'acquiesçai en signe de compréhension et répondis :

— Je suis désolée si mon arrivée vous a donné l'impression que je vous volais Matt. Ce n'était absolument pas volontaire. S'il m'avait parlé du fait qu'il vous voyait si peu, j'aurais fait en sorte que les choses se déroulent autrement. Je ne sais pas toujours ce qu'il fait lorsqu'il n'est pas avec moi. Je pensais qu'il vous voyait davantage.

Elle me sourit et fit un geste de la main, comme pour balayer mes excuses. Tout à coup, elle me parut beaucoup moins terrifiante.

— Par contre, une chose que vous avez dite m'a interpellée et je voudrais dissoudre tout malentendu : je présume que Mathias vous a dit dans quel domaine professionnel j'avais exercé et cela doit influencer votre idée selon laquelle j'aurais une image spécifique du genre de filles dignes de mes enfants. Et un genre de filles très différent du vôtre, cela va sans dire. Alors, je vous détrompe tout de suite : je détesterais réellement que Jason ou Mathias me ramènent une starlette anorexique et imbue d'elle-même, prête à faire la diva sous mon toit.

Je ne pus retenir un rire qui se transforma en un gloussement en essayant de l'étouffer, lorsque l'apparition d'une bimbo égocentrique se manifesta dans ma tête, en face de la représentation que je me faisais maintenant de mon interlocutrice.

Cette dernière posa doucement une main sur une des miennes, laissée traîner mollement sur le bar, et bien que je craignais les contacts physiques imprévus, je me forçai à ne pas avoir de mouvement de recul. Elle ajouta :

— Je me fiche de votre milieu social, de vos rondeurs ou de vos goûts en matière de mode. Vous semblez être une fille extrêmement honnête et généreuse, et étant donné que vous avez évoqué l'éducation reçue par les enfants de la part de leurs parents, permettez-moi de mentionner que selon moi, les vôtres aussi ont eu l'air de faire un excellent travail.

Elle m'adressa alors un franc sourire et je n'y vis pas une once de vice.

— D'ailleurs, puisque nous serons sûrement amenées à nous revoir régulièrement, il serait peut-être judicieux de planifier tout de suite le tutoiement entre nous.

Je fronçai les sourcils, doutant d'être capable d'utiliser le *tu* avec cette femme qui me paraissait toujours un peu intimidante. J'acquiesçai cependant.

Elle tapa deux fois ses mains l'une contre l'autre, tels des applaudissements à elle-même, comme pour se féliciter pour son idée. Tout en souriant de toutes ses dents, elle ajouta, éclatante :

— Et, bien entendu, tu peux m'appeler Élisabeth. Mais tous mes amis m'appellent Liz !

CHAPITRE 6

Cinquante Nuances de Grey

« De puissants engouements peuvent être suscités par d'habiles potionnistes mais personne n'a jamais encore réussi à créer l'attachement véritablement indestructible, éternel, inconditionnel, qui seul peut être qualifié d'amour. »

— J. K. Rowling

Mathias avait eu plus ou moins la même idée que moi, ce lundi-là. À savoir, celle de régler ses comptes avec sa mère. Ce fut donc avec surprise et soulagement qu'il me retrouva à rire avec elle peu de temps après la longue conversation que je viens de raconter. Il ne posa pas vraiment de questions et, une fois qu'il eut saisi que les choses s'étaient arrangées pour le mieux, il se contenta de m'embrasser passionnément, comme pour me remercier, me mettant au passage assez mal à l'aise, avant d'aller enlacer sa mère, lui chuchotant des mots que je n'entendis pas, mais qui devaient plus ou moins s'apparenter à des excuses.

La complication d'après ne tarda pas à se présenter. Au cours de la semaine qui suivit, Mathias m'annonça qu'une fête d'anciens élèves allait avoir lieu le samedi qui arrivait. Il hésitait à s'y rendre, parce qu'il s'agissait du collège où il avait passé ses pires années. Je me remémorai ce qu'il m'en avait dit l'un des premiers jours de notre rencontre et ayant moi-même eu ce genre de traitements à partir de la fin du primaire, je mesurais totalement son dilemme. D'un côté, il aurait voulu oublier. Il n'était plus le jeune garçon terrifié d'aller à l'école parce qu'humilié en permanence. Les gens qui seraient à cette fête, il ne leur devait rien. Mais en même temps, le seul ami qu'il avait eu là-bas avait décidé de s'y rendre et Mathias avait très envie de le revoir, sans compter que je soupçonnais qu'une partie de lui voulait montrer à tous ses anciens tortionnaires à quel point il avait évolué depuis cette époque. Il ne les avait pas revus depuis des années et il suffisait de voir des photos de lui d'il y avait trois ou quatre ans pour imaginer le

choc qu'ils auraient en revoyant le jeune homme qu'il était devenu.

Évidemment, sa demande ne se fit pas attendre très longtemps : il souhaitait que je l'accompagne. Si j'avais été dans sa situation, à devoir revoir mes propres bourreaux, j'aurais assurément aimé qu'il vienne avec moi. Cependant, alors que j'estimais pouvoir l'exhiber à mon bras avec fierté, je doutais que la réciprocité soit tout aussi glorieuse. S'il s'y rendait, ce n'était vraisemblablement pas pour le plaisir, mais pour prendre sa revanche et j'étais à peu près certaine que je serais davantage un ternissement de sa revanche qu'autre chose. Mais, néanmoins, je ne pus qu'accepter sa requête.

La veille, il était extrêmement tendu. Pour le déridier, je m'étais amusée à faire un montage vidéo de lui au week-end d'intégration, sur fond de « *Love me like you do* » d'Ellie Goulding, titre qui fut également utilisé dans la bande originale du film *Cinquante Nuances de Grey*. Je le trouvais incroyablement beau sur les extraits vidéo que j'avais utilisés et j'avais encore du mal à me dire « *Ce mec est à moi* ».

Je crois que le montage lui plut, le toucha, je ne sais pas, parce qu'il commença à m'embrasser de façon plus sensuelle qu'à son accoutumée. Depuis qu'il avait lu mon texte à propos de mon *secret*, il évitait les situations où les choses risquaient de dérailler. Régulièrement, lorsqu'on s'embrassait, je le sentais enclin à aller plus loin, mais chaque fois, il finissait par me repousser gentiment, transformant la passion en tendresse infinie – mais détruisant au passage toute chance d'évolutions charnelles. J'avais déjà tenté d'aborder le sujet avec lui, mais il se murait alors dans des silences pesants. Il y avait très clairement un blocage et j'ignorais comment améliorer la situation.

Ce soir-là, donc, allongé sur mon lit, il m'apparut comme moins réservé qu'à son habitude. Je portais, par hasard, le même t-shirt extrêmement échancré, mais de façon étroite, que le jour où il avait parlé de psychiatrie à l'IFSI. Comme il s'agissait d'un presque dos nu, attaché autour de mon cou, avoir accès à mon soutien-gorge était facile, mais je fus tout de même surprise de sentir sa main droite aller directement me le dégrafer avec aisance.

Il enfouit ensuite son visage dans mon cou et je l'entendis haleter. Je passai une main dans ses cheveux, me cambrant involontairement contre lui, et cette fois, un grognement frustré s'échappa d'entre ses lèvres.

— Ça devient de la torture.

Hormis mon sous-vêtement à moitié enlevé, nous étions encore entièrement habillés et je me mis à rire.

— Tu es le seul responsable de cette situation, mon amour.

Il releva la tête et me fixa, la mine légèrement interloquée. Je me giflai intérieurement. C'était la première fois que j'utilisais ce genre de surnoms affectif et le pire était que celui-là était sorti tout seul, naturellement.

Il comprit que je n'épiloguerai pas sur mon lapsus et tout en affichant un sourire mi-satisfait, mi-taquin, il roula et se mit sur le dos. Je me plaçai sur le côté afin d'être tournée vers lui et je passai doucement une main sous le t-shirt noir qu'il portait. Je sentis instantanément les muscles de son abdomen se contracter et je le vis fermer les yeux en se mordillant la lèvre inférieure. C'était le genre de trucs qui me rendaient dingue et encore plus lorsque cela venait de lui. Pourtant, même si je le sentais proche de l'implosion, je n'avais pas l'intention de le braquer en poussant les choses trop loin, alors je me contentai de retirer ma main et de me redresser pour m'asseoir en annonçant :

— On devrait se mater un film.

Je le sentis passer un doigt de haut en bas sur le long de ma colonne vertébrale, ce qui me fit frissonner et lâcher un très léger gémissement. Puis, arrivé au milieu de mon dos, il tira sur un des côtés du soutien-gorge qu'il avait détaché et étant donné qu'il était sans bretelles, il parvint à l'enlever complètement sans la moindre difficulté.

Je me retournai vers lui pour le voir s'amuser avec le vêtement rouge qu'il venait de m'ôter. Sans détourner son attention de l'objet en question, il me dit :

— Tu as une poitrine magnifique.

Je grimaçai discrètement, puis ricanai :

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu ne l'as jamais vraiment vue.

Il posa alors ses yeux sur moi, se désintéressant finalement de son jouet qu'il balançait à travers la pièce, comme pour être sûr que je n'allais pas être tentée de

le remettre, et il me détailla un moment, s'arrêtant plus de temps que nécessaire au niveau de mon décolleté, désormais encore plus dévoilé qu'auparavant.

— Je n'ai pas besoin de te voir nue pour savoir que tu es magnifique, mon cœur.

J'étais plus ou moins habituée aux surnoms « *princesse* » ou « *bébé* », mais celui-ci était relativement nouveau. Prise un peu de court, je me contentai de lui sourire timidement, sans trouver quoi que ce soit à répondre.

Au bout d'un certain temps, il reprit :

— Quel film tu veux voir ?

Je haussai les épaules. Je n'en avais aucune idée. J'avais juste envie de détourner un peu mon attention du désir qu'il m'inspirait, là, tout de suite. Ce mec était un authentique pousse-au-crime, un fantasma ambulant. Et le fait qu'il se refusait carrément à moi n'améliorait en rien ma situation.

Je le vis poser un instant le regard sur mon PC resté allumé sur le montage vidéo que je venais de faire et il sourit en coin :

— On pourrait se faire *Cinquante Nuances de Grey*, ça fait un moment que je ne l'ai pas vu.

Je ricanai encore. J'avais lu le tome 1 et le tome 2 et le tome 1 de la version Christian – que j'avais trouvée beaucoup plus intéressante, d'un point de vue psychologique, que la version d'Ana. Quant au film, je l'avais déjà visionné aussi et hormis l'acteur Jamie Dornan qui était à tomber, il m'avait laissée plutôt indifférente. Cependant, le but étant de me divertir, je pourrais au moins me consoler en bavant sur Jamie.

Après m'être moquée gentiment de lui parce qu'il avait à peu près apprécié la première fois qu'il l'avait vu au cinéma, je me blottis contre son torse, le film trouvé sur un site de streaming débutant.

Au cours de la première partie du visionnage, nous fûmes relativement concentrés sur l'histoire. Je sentais de temps en temps les doigts de Mathias se frayer des chemins sous mon t-shirt ou dans mon dos, mais cela restait supportable et discret. Cependant, arrivés à la scène la plus attendue par les

spectateurs, en général – la première fois d'Anastasia – j'eus beaucoup plus de mal à ne pas faire attention à l'homme contre lequel j'étais étendue.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis qu'il m'avait embrassée pour la première fois et encore davantage si on partait du jour où j'avais réalisé que j'avais véritablement *très* envie de coucher avec lui. Alors, je me rendis compte que regarder un film où le personnage principal me faisait royalement fantasmer, allongée contre mon petit ami sur lequel je fantasmais encore plus et contenant plusieurs scènes où une tension sexuelle était plus que présente n'était absolument pas une bonne idée.

Sans trop savoir ce que je faisais, j'appuyai sur la barre *espace* de mon ordinateur, déplaçai rapidement l'appareil sur la chaise la plus proche et me retournai vers Matt.

— J'ai besoin d'une pause.

Je me rendis à peine compte que je fixais sa bouche en me mordant les lèvres. Les siennes s'étendirent en un sourire moqueur et il se redressa un peu pour m'embrasser doucement.

Sauf qu'il n'aurait pas dû faire ça. Pas à ce moment-là, pas étant donné les circonstances. Je me reculai un peu et passai une jambe de l'autre côté de son corps pour me retrouver à califourchon sur lui. Puis, je me penchai en avant pour reprendre le baiser qu'il venait de me donner, avec plus de dureté et plus de passion que précédemment.

Au début, les gestes de Mathias sur moi étaient lents, sages, presque hésitants. Il utilisait mes vêtements comme des barrières entre nous et faisait attention à ne pas dépasser des limites imaginaires. Seulement, même lui ne croyait plus aux préceptes qu'il s'entêtait à s'efforcer de suivre. Il craignait probablement que mon histoire ait créé des blocages au niveau de ma sexualité et il avait encore plus peur de déclencher la réapparition de vieux souvenirs douloureux, mais je suppose qu'il lui sembla clair, à ce moment-là, que rien de tout ce qui l'inquiétait n'arriverait. Alors, il finit par se rasseoir et enleva lui-même son t-shirt, avant d'attraper la lanière du mien, qui s'enroulait derrière ma nuque, pour la faire passer par-dessus ma tête et la laisser tomber entre nous, dévoilant, au passage, la presque intégralité de ma poitrine.

Je le vis la fixer d'un regard gourmand quelques secondes. Il lâcha :

— J'avais raison : elle est magnifique.

Avant qu'il ne me renverse pour me placer sur le dos, se retrouvant au-dessus de moi avec un sourire triomphant.

En temps normal, j'aurais pris son expression glorieuse comme de la provocation et j'aurais répliqué, mais j'avais beaucoup trop envie de lui pour en tenir compte à cet instant-là. Je l'attirai à moi pour l'embrasser, passant mes mains sur chaque parcelle de peau de son torse et de son dos qui m'était accessible. Il se détacha ensuite de mes lèvres pour parcourir de baisers et de coups de langue mon cou, ma clavicule et enfin mes seins où il s'arrêta plus longuement. Je sus d'avance que je n'allais pas pouvoir tenir très longtemps.

— Matt...

Je n'étais même pas sûre de ce que mon intervention signifiait. Je ne savais plus s'il s'agissait d'un gémissement, d'un encouragement, d'une invitation, d'une supplication ou d'autre chose. Je n'avais plus les idées en place. J'avais presque mal. Je pensais qu'un désir pareil n'existait qu'au cœur des romans érotiques que j'avais pu parcourir, mais je découvris que j'avais tort.

Je le pressai à nouveau contre moi, le forçant à délaissier ma poitrine et je le fixai dans les yeux :

— J'ai envie de toi. S'il te plaît... Maintenant.

Je suis à peu près sûre que mes yeux étaient larmoyants. Nous n'avions même pas enlevé la moitié de nos vêtements respectifs que j'étais déjà sur le point de craquer. Il déposa un baiser sur mon front, puis sur mes lèvres et entreprit de déboutonner son pantalon. Il se redressa pour pouvoir l'enlever et j'en profitai pour faire de même avec le mien, ainsi qu'avec mon t-shirt déjà à moitié débraillé.

Lorsqu'il revint contre moi, je pus constater que son désir ne devait pas être tellement inférieur à celui qui m'habitait. Cela n'aurait pas dû m'étonner, l'abstinence sexuelle pour un homme étant encore plus difficile à supporter que pour une femme.

Je me tortillai afin de faire glisser le dernier habillage qu'il me restait en faisant ensuite de même avec son boxer. M'abandonnant totalement à la

sensation de sa peau nue contre la mienne, je fermai les yeux et attendis. Je sentis son souffle dans mon cou, puis son visage et ses lèvres, avant d'entendre sa voix me murmurer :

— Dis-moi que tu es sûre. Que c'est ce que tu veux. J'ai besoin que tu le dises, mon cœur. Même si, honnêtement, je ne suis pas certain que je pourrais m'arrêter maintenant. J'ai tellement envie de toi, putain.

Pour toute réponse, je me cambrai en laissant échapper un autre gémissement plaintif.

— Matt, s'il te plaît...

Mais, apparemment, ce n'était pas ce qu'il souhaitait entendre. Frustrée, j'ouvris les yeux et les plantai dans les siens. Je vis alors le combat intérieur qui se déroulait dans sa tête. Je vis ses peurs, je vis ses inquiétudes et son envie dévorante de moi aussi. Son regard était torturé par la lutte qu'il menait contre lui-même, craignant de faire ressortir mes vieux démons s'il succombait à la tentation. Alors, délicatement, je portai une main sur une de ses joues, que je caressai tendrement. Puis, je chuchotai :

— Je suis sûre, Matt. Je n'ai jamais été aussi sûre de quelque chose de toute ma vie. J'ai envie de toi, j'ai envie de toi depuis... J'en sais rien, la première semaine de notre rencontre, probablement.

Je vis son visage se contracter sous l'incertitude. Je poursuivis :

— Mais là, je n'en peux plus. Parce qu'il ne s'agit plus seulement de désir, mon amour.

La surprise apparut sur ses traits. Sérieusement, il croyait sincèrement que j'en étais encore à ce stade-là ? Je secouai la tête en laissant échapper un rire et en lui tapotant gentiment la joue, comme pour simuler une claque :

— Espèce d'idiot !

Il laissa filtrer un sourire timide et me tira la langue d'une manière excessivement sexy.

Je repris mon air sérieux pour lui donner ce qu'il voulait. Ce qu'il attendait.

Ce dont il avait besoin pour intégrer que ce qu'il s'apprêtait à faire avec moi, était la bonne chose, et même la seule chose à faire, en réalité.

— Je t'aime, Mathias. Je t'aime de toutes les fibres de mon être.

Je levai les yeux au ciel un instant, à court de mots.

— C'est complètement fou d'en arriver à dire des trucs pareils au bout de quelques semaines, mais c'est la réalité. Je suis littéralement folle de toi. J'ai besoin de toi.

J'osai enfin croiser son regard et ce que j'y vis me transcenda de l'intérieur. Cependant, il ne me laissa pas le temps d'admirer l'amour que j'y lisais, puisqu'il déposa ses lèvres sur les miennes, accompagnant ce geste d'un coup de reins.

J'avais peur d'avoir mal, parce que je n'avais encore jamais eu un seul rapport sexuel sans douleurs à la pénétration, mais je ne sentis rien de négatif. En revanche, je dus enfouir mon visage dans son cou pour étouffer mes gémissements.

Je connus le premier orgasme vaginal de ma vie avec lui, ce soir-là. Lorsqu'il finit par retomber lourdement sur moi, il logea son visage entre le mien et mon épaule et déposa quelques baisers à cet endroit pendant que je le serrais fort contre moi, comme si j'avais peur qu'il s'envole. Au bout de plusieurs minutes, il se mit en appui sur ses mains pour cesser de m'écraser et me fixa dans les yeux. Je soutins difficilement son regard perçant.

— Tu le pensais ? Ce que tu as dit tout à l'heure. Tu le pensais vraiment ?

Je mis quelques secondes à voir de quoi il voulait parler. Je haussai les sourcils.

— Évidemment.

Je vis qu'il n'était pas convaincu. Je soupirai, me redressant sur mes coudes.

— Je t'aime, Mathias Novara. Je t'aime éperdument.

Il cligna des yeux deux ou trois fois, comme s'ils le piquaient, et un sourire éclatant – un des plus beaux que je lui ai jamais vus – se dessina sur ses lèvres. Il

se pencha vers moi et posa son front contre le mien.

— Si tu savais comme je t'aime, putain.

J'éclatai de rire devant la vulgarité de sa déclaration, avant de l'attirer à nouveau à moi pour l'embrasser.

CHAPITRE 7

Saint-Sauveur

« Les plus aptes à exercer le pouvoir sont ceux qui ne l'ont jamais recherché. Ceux qui reçoivent la responsabilité de commandement et endossent ce manteau parce qu'ils le doivent puis s'aperçoivent, à leur grande surprise, qu'ils le portent très bien. »

— J. K. Rowling

Le lendemain, il fallut se rendre jusqu'au village de Saint-Sauveur. Mathias était d'une humeur massacrant lorsqu'il prit le volant, semblant avoir totalement occulté la nuit qu'on venait de passer. M'ordonnant à moi-même de ne pas en être vexée, je me contentai de caresser son bras droit.

— Ça va bien se passer, mon amour. Et dès que tu en as marre, on s'en va.

Il hocha la tête sans me répondre, mais au prochain feu, il m'attrapa les doigts et les porta à ses lèvres pour les embrasser succinctement.

Paradoxalement, ce ne fut qu'une fois arrivé à destination qu'il se détendit un peu. Je compris rapidement pourquoi lorsque je vis un beau métis à l'épaisse chevelure bouclée s'approcher de nous, tout sourire. Une fois à notre hauteur, il tapa dans la main de Matt et l'étreignit dans une courte accolade.

— Ça fait un bail, mon pote.

Mathias approuva et le rire que j'entendis sortir d'entre ses lèvres n'était pas feint.

— Trop longtemps.

Je posai sur eux un regard attendri. Malgré les difficultés qu'ils avaient

endurées au cours des années scolaires qu'ils avaient partagées, ils y avaient tout de même trouvé une véritable amitié. Une fois encore, la fidélité de Mathias dans ses relations me surprit. Il ne tolérait pas la trahison, mais à l'inverse, quelqu'un qui avait compté et qui n'avait pas perdu son estime en cours de route, comptait toujours, malgré le temps, la distance, l'absence.

Le nouveau venu se tourna alors vers moi :

— Tu ne me présentes pas la jolie demoiselle que voilà ?

Ordinairement, je n'appréciais que très peu les compliments, mais ce garçon avait un air tellement badin et enfantin que je ne m'en formalisai pas et je lui rendis volontiers son sourire. Je sentis alors les doigts de mon copain se glisser entre les miens et il répondit :

— Elliott, je te présente Nina, la fille dont je t'ai parlé. Et Nina, c'est Elliott, la seule personne que je regrette dans ce village minable.

Ledit Elliott éclata d'un rire franc.

— Je plaisante, je savais qui tu étais.

Il me tendit une main et serra la mienne avec ferveur.

— Content de te rencontrer.

Reprenant un air sérieux, il se tourna vers Matt et lança d'un ton faussement dramatique :

— Prêt à te jeter dans la fosse aux lions ?

Je vis le visage de mon petit ami se crispier de nouveau et je regardai enfin autour de moi. Un amas de jeunes se situaient juste à côté des portes de ce qui devait être la salle des fêtes. Déjà quelques têtes étaient tournées dans notre direction et je me souvins de mes réticences à me rendre à cette soirée. Tendue, je retirai ma main de celle de Mathias et fis un pas de côté. Ma réaction ne passa pas inaperçue, mais je ne reçus aucune remarque ; juste un regard étonné que je décidai d'ignorer.

L'interlocuteur d'Elliott soupira.

— Allons-y, puisqu'il le faut.

Durant l'heure suivante, je vis défiler des visages hypocrites à tour de bras. J'avais déjà eu à faire face à ce genre de phénomènes au cours de ma propre existence, mais cette fois, c'était le pompon. Non, parce qu'il m'était arrivé de revoir de vieilles connaissances qui faisaient semblant de ne plus se souvenir à quel point elles m'avaient maltraitée à une époque – un mec qui m'avait fait vivre un véritable calvaire au collège avait même essayé de me draguer des années plus tard en prétendant avoir occulté tout ce qu'il avait pu me faire endurer et en jouant la carte du : « *On était jeunes et cons à l'époque* ». Tiens donc.

Bref, pour autant, à cette fête, et concernant Matt et Elliott, nous avions atteint les sommets. Ce dernier s'amusait d'ailleurs à me souffler les pires anecdotes concernant chaque personne qui venait les aborder avec de grands sourires comme s'ils avaient été de vieux amis qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Je devais avouer qu'il y en avait des bonnes.

Il existait vraisemblablement trois catégories : celle des hypocrites que je viens plus ou moins de décrire. Ensuite, il y avait celle de ceux qui avaient soit oublié que Matt et Elliott étaient, soit qui ne les avaient pas reconnus mais avaient voulu venir les aborder – principalement des filles, on se demandait bien pourquoi. Et enfin, il y avait ceux qui se souvenaient très bien de qui ils étaient, qui ne se sentaient pas de faire les faux-culs et qui se tenaient à l'écart pour ne pas affronter leurs erreurs passées.

Je m'obstinais pourtant à éviter tout contact physique avec Mathias. C'était absurde, mais je n'avais pas envie de lui causer du tort. Certaines filles se montraient particulièrement charmantes avec lui et bien que ça m'horripilait au plus haut point, je pouvais comprendre le sentiment de victoire qu'il devait ressentir lorsque ces nanas qui, étant plus jeunes, l'avaient rejeté et malmené, venaient maintenant lui faire du gringue. Malheureusement, après avoir tenté deux ou trois approches infructueuses, il saisit finalement mon manège et en eu rapidement marre. M'emmenant légèrement à l'écart, il me coinça entre quatre yeux :

— Qu'est-ce qu'il te prend ?

Je me voyais mal lui exposer ce que je ressentais, alors je fis l'innocente :

— De quoi tu parles ?

Il souffla d'exaspération.

— Pourquoi tu me rejettes sans arrêt ?

J'ouvris de grands yeux. Ce n'était absolument pas ainsi que je voyais les choses.

— Je ne te rejette pas.

— Alors, qu'est-ce que tu crois que tu fais ?

J'hésitai, mais j'étais visiblement dans l'impasse. Je soupirai, vaincue.

— J'essaie de ne pas ternir l'image que tu leur renvoies.

Je vis dans son regard qu'il ne comprenait pas ce que je souhaitais dire par là. Je secouai la tête face à son air perdu et je laissai transparaître dans ma voix une pointe de désespoir, reflet de ce sentiment de ne pas être assez bien pour lui qui me tirait intérieurement depuis qu'il m'avait invitée à l'accompagner à cette fête :

— Regarde-les. Ils sont tous là, à essayer de te faire oublier les années d'Enfer qu'ils t'ont fait vivre parce que soudainement, tu es à leur hauteur, voire supérieur à eux. Tu tiens la plus belle des revanches, la plus inespérée, pour des gens qui ont vécu ce qu'on a vécu. Les gars te jalouent et les filles ne cherchent qu'à trouver grâce à tes yeux.

Je fis une pause pour calmer le tremblement qui commençait à se faire entendre lorsque je parlais. Puis, je repris :

— Tu ne te rends pas compte d'à quel point tu es parfait, mon amour. Mais eux, ils le voient, ce soir. Et je ne veux pas te voler ça. Mais je ne suis pas le genre de filles qu'on peut être fier d'avoir à son bras, donc je préfère ne pas te revendiquer. C'est ta soirée. Tu seras à moi demain. Ça ne change rien.

Je ne sais pas si j'étais convaincante, mais je vis les traits de Mathias se durcir. Je crus un instant qu'il allait se mettre en colère, mais je compris tout à coup qu'il était seulement... Triste et déterminé.

— Nina, je me fiche d'avoir ma revanche. J'ai cessé de vouloir me venger

d'eux il y a très longtemps, déjà. Je suis au-dessus de tout ça. Alors, est-ce que c'est marrant de les voir se tortiller à nos pieds, à Elliott et moi, comme si les pouvoirs étaient inversés ? Oui, ça l'est. Mais je n'essaie pas d'être le plus près possible de la perfection à leurs yeux. Je n'ai pas changé pour eux. Je l'ai fait pour moi et je suis exactement tel que j'ai envie d'être. Quant à toi, tu fais partie de moi. Tu fais partie de ce que j'ai envie d'être. T'aimer et me faire aimer par toi sont les deux meilleures choses que j'ai jamais faites de toute ma vie. Je me fiche royalement de savoir si le fait que je sois amoureux de toi améliore ou abîme l'image de perfection que je renvoie aux autres.

Il me prit la main, m'attira à lui et je me laissai faire. Au creux de mon oreille, il murmura :

— Je t'aime, et ce soir, je n'ai pas envie de cacher mon amour pour toi. À personne. Peu importe ce qu'ils en penseront, qu'ils soient jaloux de mon bonheur ou qu'ils se disent que j'aurais pu trouver mieux, parce que moi, j'estime que personne ne pourrait être mieux que toi, pour moi, et c'est la seule chose qui importe. Tu es la seule chose qui importe. D'ailleurs, si j'ai une seule fierté, maintenant, tout de suite, ce n'est pas d'avoir suffisamment changé pour leur clouer le bec, mais plutôt d'avoir suffisamment changé pour que tu tombes amoureuse de moi.

J'en eus la gorge nouée, les larmes aux yeux, alors je ne fis qu'acquiescer d'un signe de tête au creux de ses bras. Il me serra fort contre lui et je repris peu à peu contenance. Puis je m'écartai. Il me sourit tendrement et me tendit sa main, que je pris sans une hésitation.

— Allons leur cracher notre bonheur à la gueule.

Je ris à sa remarque et nous rejoignîmes Elliott qui était en grande conversation avec une jolie rousse. Mathias me souffla à l'oreille qu'il s'agissait, à l'époque, d'une de leurs seuls amis. Elle s'appelait Coralie et elle aussi avait été victime des quolibets parce qu'auparavant, elle avait porté un horrible appareil dentaire avec de grosses lunettes, avait eu plein d'acnés et n'avait pas encore trouvé comment dompter sa chevelure de flammes. Je souris en constatant qu'elle avait découvert un remède à tous ces petits détails. Aujourd'hui, elle était très belle.

Je vis le sourire d'Elliott, Coralie et Mathias disparaître bien avant d'entendre

l'horrible voix qui les interpella. Voix qui appartenait à une magnifique brune, haute perchée sur des talons aiguilles, impeccablement maquillée, aux courbes parfaites et au ventre ultraplat. Pour la première fois, je vis Elliott baisser les yeux et rougir. Quant à Coralie, elle se fit toute petite comme si elle avait eu honte d'elle-même. Seul Mathias ne bougea pas d'un pouce et toisa durement la nouvelle arrivante.

— Mathias Novara, quelle surprise ! s'exclama-t-elle d'une voix exagérément aiguë, ignorant les autres. Je ne pensais pas te voir ici, ce soir.

— Rebecca. Comme tu vois, je suis là, pourtant.

Elle lui lança un clin d'œil qui se voulait probablement séducteur, mais il resta de marbre. Sûrement blessée dans son orgueil, elle porta un semblant d'intérêt à ce qu'il restait de notre mini-bande.

— Coralie, quelle métamorphose !

Le compliment sonnait faux. Et pour cause :

— Tu as fait beaucoup d'efforts pour prendre soin de toi. Bon, en même temps, ça ne pouvait aller qu'en s'arrangeant...

Je vis Coralie regarder le sol et je sentis la colère naître au creux de mon estomac. La greluce se tourna ensuite vers Elliott.

— Et toi, tu es...

Elle fit semblant de réfléchir.

— Non, je ne me rappelle pas de toi.

Bien sûr qu'elle se rappelait. Mais elle savait également comment faire sentir aux gens à quel point ils étaient insignifiants.

Enfin, ce fut à mon tour. Elle posa un centième de seconde ses yeux sur ma main qui était toujours dans celle de Matt et je réalisai la chance que j'avais que les yeux ne puissent pas lancer des éclairs. J'aurais été tout bonnement foudroyée sur place.

— Tu n'es jamais allée au collège de Saint-Sauveur, toi.

Son ton était froid, mais elle était à mille lieues de pouvoir m'égaler en matière de voix glaciale.

— En effet.

Toute la honte d'accompagner Mathias que j'avais ressentie plus tôt s'était évaporée. Je ne connaissais que trop bien le genre de filles auquel elle appartenait. Et elles ne m'inspiraient que mépris.

J'eus la satisfaction de la voir détourner les yeux la première, soudainement mal à l'aise. Je parvins à saisir le sourire en coin qu'afficha Mathias à la vue de l'action et Elliott me jeta un regard qu'on aurait presque pu croire admiratif. Quant à Coralie, je l'entendis soupirer de soulagement.

Mais elle n'en avait pas fini. Rebecca reporta alors son attention sur Matt :

— Tu en as fait du chemin, depuis la dernière fois qu'on s'est croisés.

Évidemment, ce commentaire était censé être humiliant, mais curieusement, on sentait que lorsqu'il s'agissait de lui, le cœur n'y était pas vraiment, parce que son objectif, le concernant, était tout autre.

— Tu pourrais m'inviter pour une danse et on parlerait un peu de ce qu'on est devenus, histoire de prendre des nouvelles.

Elle cligna des yeux beaucoup trop rapidement pour que ce soit naturel. Je rageais intérieurement ; elle n'était pas gênée. Mais le pire fut lorsque je sentis la main de Mathias s'ôter de la mienne et lui répondre, avec un grand sourire qui me parut sincère :

— Ce serait un plaisir. Mais permets-moi d'aller donner un titre de chanson au DJ, je ne danse pas sur n'importe quoi.

Et sans un regard pour moi, après avoir envoyé un clin d'œil à Rebecca à son tour, il s'éloigna. Elliott et Coralie restèrent muets de stupéfaction, ne sachant pas quoi me dire, et la pimbêche se tourna vers moi, victorieuse :

— Ne te vexe pas, ce n'est pas contre toi. J'ai été son premier béguin, après

tout. Le premier amour ne s'oublie jamais vraiment.

Et elle s'élança vers la piste de danse, toute fière d'elle. Je sentis alors la main d'Elliott se poser sur mon épaule, derrière moi.

— Mathias t'aime. Il y a sûrement une explication.

Et Coralie de soupirer :

— Les mecs ont toujours fait preuve d'une grande stupidité en présence de Rebecca. Ça a toujours été comme ça.

Nous vîmes Matt parler au gars qui s'occupait de la sono', puis rejoindre sa cavalière. La première chose qui me mit la puce à l'oreille fut que la chanson ne débuta pas tout de suite après la fin de la précédente. Je vis, impuissante, Mathias et Rebecca flirter quelques instants, avant que les premières notes retentissent enfin.

Je restai figée.

— Attendez, je connais cette intro', dis-je avec empressement, sans parler à quelqu'un en particulier.

Il ne pouvait pas avoir fait ça. Cela aurait été d'un culot indescriptible, mais plus la mélodie avançait, plus j'apercevais, de loin, le sourire de Mathias, sarcastique et satisfait de sa connerie, qui s'étirait sur ses lèvres. Il avait vraiment fait ça...

Les paroles commencèrent :

« Hey, pretty girl, tu te souviens, quand j'n'étais rien ? Hahaha. Les choses ont changé, t'as pas tout capté, mais j't'en veux pas. Ça fait un bail... Qu'est-ce' tu deviens ? J'ai pas ton time... Moi, tout va bien.

T'as joué les divas, tu vas pleurer pour moi. Dans la cour d'école, tu te foutais de moi devant tous mes gars. Tes copines ont leurs chances. Je sais ce qu'elles pensent :

Elles me veulent toutes.

Elles me veulent toutes.

Elles me veulent toutes.

Elles me veulent toutes.

Et toi, t'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule. Et toi, t'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule.

Sur ton profil, tu fais la belle. C'est pas la peine. Hahaha. 'Faut pas t'inquiéter, personne va liker ; t'as pas assez. Ça fait un bail... Qu'est-ce' tu deviens ? J'ai pas ton time... Moi, tout va bien.

T'as joué les divas, tu vas pleurer pour moi. Dans la cour d'école, tu te foutais de moi devant tous mes gars. Tes copines ont leurs chances. Je sais ce qu'elles pensent :

Elles me veulent toutes.

Elles me veulent toutes.

Elles me veulent toutes.

Elles me veulent toutes.

Et toi, t'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule. Et toi, t'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule.

Tu voudrais me voir tous les jours et tous les soirs dans ton lit, mais aujourd'hui, c'est trop tard. Tu te croyais dare avec tes : " Tu veux t'asseoir ? " Mes potos et moi, on n'veut pas t'revoir.

On n'est plus au même level, yeah. Au même level, yeah. Au même level yeah. Au même level.

On n'est plus au même level, yeah. Au même level, yeah. Au même level yeah. Au même level.

T'as joué les divas, tu vas pleurer pour moi. Dans la cour d'école, tu te foutais de moi devant tous mes gars. Tes copines ont leurs chances. Je sais ce qu'elles pensent :

Elles me veulent toutes.

Elles me veulent toutes.

Elles me veulent toutes.

Elles me veulent toutes.

Et toi, t'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule. Et toi, t'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule. T'es toute seule. » (Par Ma2x)

Rebecca était partie en pleurant bien avant la fin de la chanson. Tout le monde avait fixé la scène, certains avec étonnement, d'autres avec un plaisir manifeste, mais sans surprise, personne n'avait bougé le petit doigt pour la défendre. C'était ça, le truc, avec ce genre de filles dans les établissements

scolaires : elles étaient beaucoup plus craintes qu'aimées. Et quand on les détrônait, elles finissaient seules. *Toutes seules.*

Mathias nous rejoignit, apparemment très fier de son petit effet. Je fis la moue, faussement contrariée, et il se contenta de me tirer la langue avant de me serrer à nouveau contre lui, me chuchotant à l'oreille qu'il était désolé pour son petit numéro d'ignorance en amont. Je lui répondis qu'il y avait été peut-être un peu fort, mais le sourire que j'affichais allait à l'encontre de mes paroles. Il déposa ses lèvres contre les miennes et m'embrassa passionnément, avant de prendre mon visage entre ses mains pour me souffler, juste assez fort pour que seule moi entende :

— Je suis passé au-dessus de tout, concernant cette école, mais cette fille méritait que quelqu'un la remette à sa place publiquement depuis beaucoup trop longtemps.

J'approuvai d'un signe de tête compréhensif.

— Je n'ai pas du tout aimé comment elle a traité Coralie et Elliott.

Il hocha la tête à son tour.

— Tes séances de Ma2x auront au moins eu leur utilité, finalement !

Je lui tapai l'épaule, simulant ma vexation, et j'éclatai de rire. Je l'aimais. Et je l'aimais encore plus lorsqu'il se montrait joueur et taquin. J'étais amoureuse d'un éternel adolescent, pauvre de moi.

Reprenant son sérieux, il accrocha mon regard et me sourit, charmeur :

— Est-ce que tu me ferais l'immense honneur de m'accorder une danse ? J'ai potentiellement glissé un second titre au DJ, tout à l'heure.

Me mordillant la lèvre inférieure pour empêcher à un gloussement de m'échapper, je lui tendis une main et il m'entraîna avec lui. Alors que les premières notes du *Dernier Slow* de Joe Dassin retentissaient, il sortit son téléphone et me montra un texto d'Elliott datant de quelques minutes auparavant, narrant les derniers mots que m'avait adressés Rebecca avant d'aller le rejoindre sur la piste. Je haussai un sourcil, attendant une explication, et il ajouta simplement :

— Elle a raison, le premier amour ne s'oublie pas. Mais c'est toi, mon premier amour.

CHAPITRE 8

La Demande

« Examine si ce que tu promets est juste et possible, car la promesse est une dette. »

— Confucius

Pour nos deux mois, Mathias décida de voir les choses en grand et il m'amena pour deux nuits dans un hôtel parisien cinq étoiles du nom d'*Hôtel du Collectionneur*, près de l'Arc de Triomphe. Nous arrivâmes le vendredi soir et je passai la journée du samedi entre grasse matinée, spa et massages, tandis que Matt alternait entre du temps passé avec moi et des petites balades dans Paris afin de me laisser profiter de ma solitude.

Nous avions passé la première nuit dans une magnifique chambre de l'hôtel qui avait déjà dû lui coûter un bras, mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'appris le samedi soir, après ma dernière séance de massage, que nous allions passer la seconde nuit dans une Suite deux pièces avec terrasse depuis laquelle la vue sur la ville était sublime. Le responsable de cette modification n'étant pas encore rentré, je m'assis dans un canapé et attendis patiemment, ruminant ma contrariété.

Finalement, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir. Alors, sans plus de cérémonie et sans bouger, je lançai :

— T'étais où ?

Étonné par mon ton quelque peu accusateur, il me répondit :

— J'avais des choses à régler.

Je me levai.

— À Paris ?

Mathias s'approcha de moi en souriant, tentant ainsi de m'apaiser.

— C'était le genre de trucs qui se règlent partout, bébé.

Je soufflai, lasse.

— Il n'y a rien qui t'étonne ?

Il fit mine de regarder autour de lui, consterné.

— Non ?

J'explosai.

— On a changé de chambre. Ou, devrais-je dire, on est passés d'une chambre à une Suite.

— Tu penses sérieusement qu'ils auraient pu faire une erreur ? ricana-t-il alors gentiment.

Je fronçai les sourcils. Je n'aimais pas qu'il tourne la situation en dérision.

— Non, je me demande simplement ce qu'il t'est passé par la tête.

Il leva les mains devant lui, simulant l'abdication.

— Tu devrais remercier Ludivine, j'étais parti pour prendre les deux nuits dans cette suite.

— Non, mais tu es malade ?!

— Je ne pouvais pas faire ce que je prévois de faire ce soir dans une simple chambre, Nina.

Tout à coup, la colère me quitta et la panique prit sa place. J'étais partagée entre l'exaspération de sa folie des grandeurs et la peur de ce que sa dernière phrase pouvait bien signifier. Après une hésitation, doutant de vouloir connaître la réponse, je demandai, tout bas :

— De quoi tu parles ?

Il me désigna le canapé duquel je venais de me lever.

— Tu devrais t'asseoir.

— Je préfère rester debout.

Il leva les yeux au ciel, exaspéré à son tour.

— Nina, ne sois pas idiote, assieds-toi.

Ayant de plus en plus de mal à contrôler mon angoisse, je répliquai, plus fort que je ne l'aurais voulu :

— Non, Mathias, tu me fais peur et je préfère être debout au cas où je doive partir en courant.

Je vis un éclair de crainte passer dans les yeux de Matt et je regrettai instantanément ce que je venais de dire. Cependant, il ne se démonta pas et répondit, ayant tout de même du mal à cacher une once de désespoir, secouant la tête de gauche à droite :

— Tu n'as aucune raison de partir en courant.

Je réfléchis.

— On est tous les deux dans un hôtel de luxe, dans une *Suite*, tu m'avais réservé un après-midi de malade entre massages, sauna, spa... Et maintenant, tu me dis que tu as une chose à faire ou à me dire ce soir et que tu avais absolument besoin d'un tel endroit pour ça, alors excuse-moi de paniquer.

— Je ne vais pas te demander de m'épouser, si c'est ce dont tu as peur.

Je le toisai, soupçonneuse.

— Tu aurais dû trouver cette idée ridicule.

Je sais, je cherchais la petite bête, mais j'étais réellement inquiète. Je n'étais pas une fanatique des surprises et j'avais du mal à me faire au luxe auquel Mathias tentait de m'habituer petit à petit. Il leva les yeux au ciel.

— Je ne la trouve pas ridicule, Nina. Ce que je trouve cependant ridicule, c'est que tu doutes de mes sentiments pour toi au point où tu penses que je trouve l'idée de t'épouser ridicule, et en même temps, tu crains que je veuille te le demander. T'es un paradoxe à toi toute seule, bébé.

Un brin rassurée, mais toujours sur mes gardes, je finis par m'asseoir sur le canapé de la pièce.

— Et toi, tu fais bien beaucoup de mystères pour rien. Finissons-en.

Il parut hésiter et pour noyer le poisson, me proposa d'aller d'abord prendre un bain, ce qui m'agaça prodigieusement :

— J'ai l'impression d'avoir pris des bains toute la journée, donc ça ira, merci.

Abdiquant définitivement, il s'assit près de moi et prit mes mains dans les siennes. Elles étaient chaudes et le contact de sa peau suffit à me calmer un peu.

— Tu pourrais pas être un peu plus... Détendue ? J'ai pas vraiment envie de faire ça dans cette ambiance.

J'acquiesçai en soufflant.

— Désolée. C'est juste... Trop, Mathias. C'est trop pour moi. Je n'ai pas besoin de tout ça, je ne me sens pas bien ici et rien que d'imaginer ce que tu as dépensé pour un tel week-end, ça me donne envie de vomir.

Il me sourit d'un air rassurant.

— J'avais des réductions. Et t'en fais pas pour l'argent, j'ai les moyens.

Je lui répliquai en baissant les yeux que ce n'était pas véritablement la question et il releva ma tête avec une infinie douceur, pour me forcer à le regarder.

— Ma vie, ce n'est pas ça tous les jours, Nina. Loin de là. En vacances, peut-être, et encore. Mais ce week-end, j'avais vraiment envie de t'offrir tout ça. De mettre le monde à tes pieds.

Je secouai la tête, faisant valser mes cheveux autour de moi.

— Je n'ai pas besoin d'avoir le monde à mes pieds. Je ne veux pas du monde à mes pieds.

— C'est pour ça que je voulais le faire. Parce qu'en ne souhaitant pas l'avoir, tu comprendrais que je ne le fais pas pour t'acheter. Je le fais parce que j'en ai envie, parce que pour moi, c'est ce que tu mérites.

J'émis un rire nerveux.

— Combien de filles as-tu amenées dans des endroits pareils ?

— Aucune. Tu es la première. La seule chose que j'ai faite, c'est louer des lieux de vacances pour moi et mes potes, mais je n'ai jamais fait ça uniquement pour une fille.

Je souris.

— Tu sais comment mettre la pression.

Il se pencha alors vers moi pour m'embrasser sur le front.

— Je veux que tu réalises ce que je serais prêt à faire pour toi. Que tu réalises à quel point je t'aime.

Voyant que je ne trouvais rien à répondre, il poursuivit.

— J'en arrive là où je voulais en venir.

Je le fixai silencieusement, attendant la suite.

— Quand tu as accepté de sortir avec moi à l'unique condition qu'on garde notre relation secrète, j'ai d'abord accepté, tout en trouvant cette idée totalement absurde, et je me disais que tu changerais bien d'avis à un moment ou à un autre. Je me suis aussi vaguement rappelé notre vraie première conversation à propos des humiliations à l'école primaire par les bouseux dans leurs bleds paumés et j'ai tenté d'être compréhensif.

J'étouffai un rire à l'appellation de nos anciens camarades de classe.

— Mais, avec le temps, j'ai compris. Et j'ai vraiment accepté l'idée que tu ne

changerais probablement pas d'avis. Pas durant trois ans, en tout cas.

— Sérieusement ? m'exclamai-je. Tu serais prêt à cacher ça pendant trois ans ?

Il acquiesça d'un signe de tête. Je fis un geste pour me pencher afin de l'embrasser, mais je réalisai qu'il n'avait pas fini de parler et je me repris, lui intimant de continuer.

— En deux mois, j'ai eu le temps de penser à tout ça, aux problèmes qu'on rencontre, à notre manque de confiance l'un en l'autre, ou plus vraisemblablement, en nous-mêmes. À la jalousie, à ce qu'on pourrait être amenés à faire pour cacher notre relation...

— Fréquenter quelqu'un d'autre ? l'interrompis-je.

— C'est toi qui avais soulevé l'idée. Tu sais que je n'accepterai pas de te voir avec un autre mec, ça me rendrait fou, mais ce que j'avais fait avec Pauline au week-end d'inté' t'avait apparemment donné des idées.

Je me souvenais. Un jour, j'avais abordé la question avec lui. Il aurait été aberrant de prétendre qu'un garçon comme lui allait rester célibataire et sans la moindre aventure durant trois longues années, mais sa facilité à être proche des filles aurait pu aider à faire passer la pilule. Cette pensée m'était venue en repensant à la fille qui s'était avachie sur son épaule le lendemain de la soirée où il m'avait embrassé pour la première fois, et qu'il avait laissé faire. Bien entendu, j'avais suffisamment cerné le personnage pour savoir que lui n'accepterait jamais de me voir copiner avec d'autres gars. Alors qu'il avait un jour prétendu ne pas être jaloux au cours d'une discussion avec Éva, il s'était découvert ce formidable défaut en sortant avec moi et cela en devenait parfois quasiment maladif.

— Demander à quelqu'un de simuler être ta petite amie en cours, clarifiai-je finalement. Mais ça signifie aussi, soit que tu t'embarquerais dans une double relation, soit que tu lui dirais la vérité sur nous.

— Il y a une autre option.

Sceptique, je lui demandai laquelle.

— Tu l'as dit toi-même : je pourrais facilement passer pour un gay.

Je ne comprenais pas. Il tenta de m'éclairer.

— Il y a très peu de mecs gays dans notre promo...

J'ouvris alors de grands yeux, stupéfaite.

— Donc tu n'aurais pas à justifier ton absence de relation et les filles te courraient moins après... C'est... Brillant.

Il rit.

— Ça a l'air de te surprendre.

Je le regardai un instant, me demandant s'il avait conscience d'avoir presque cité Ron Weasley dans le tome 7 de *Harry Potter*. Mais il ne paraissait pas avoir voulu y faire allusion et je ne voulais pas changer de sujet de conversation. Je ris à mon tour.

— Désolée, je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé.

Retrouvant son sérieux, Mathias reprit :

— Je pourrai faire ça quand on en aura besoin. Si on en a un jour besoin. Et si la situation est moins critique, je peux aussi prétendre être avec une fille extérieure à l'école. Je n'aurais pas de mal à trouver une *amie* pour jouer le rôle.

Il insista bien sur le mot *amie*. Je restai songeuse.

— T'y as vraiment beaucoup pensé...

Prenant mon visage dans une main et une de mes mains dans l'autre, il me força à le regarder.

— Je sais que si la vérité éclatait, je te perdrais. Je manque déjà de te perdre rien que parce que tu as peur que ça arrive... Je suis prêt à tout pour te garder, même à jouer la comédie, mentir, manipuler... Et à risquer quelques tensions entre nous.

Je baissai les yeux.

— Ça n'enlève pas totalement les problèmes de jalousie, effectivement...

— Mais ce que je m'apprête à te demander pourrait les amoindrir, me coupait-il.

Je haussai les sourcils, surprise.

— Comme je viens de le dire, je suis prêt à tout faire pour garder notre secret, à deux conditions.

Je le fixai toujours.

— Je t'écoute.

Il prit une profonde inspiration, comme s'il s'apprêtait à plonger dans une eau profonde et glacée.

— Les deux conditions sont étroitement liées. La première, c'est une promesse de ta part.

J'attendis qu'il s'explique.

— Je veux que tu me promettes que si on arrive à notre diplôme sans avoir rompu, si tes sentiments sont toujours les mêmes, si tu m'aimes toujours...

— Pourquoi mes sentiments et pas les tiens ? ne pus-je m'empêcher de lancer.

— Parce que les miens ne changeront pas.

Je levai les yeux au ciel.

— Joker. Continue.

— Je disais, si on est toujours ensemble à l'obtention de notre diplôme, eh bien, le jour où je te ramènerai ici – parce que je le ferai – après ça, à Paris, dans cet hôtel, et dans cette suite... Je veux que tu me promettes d'accepter de m'épouser.

Je retirai violemment mes mains des siennes, en ouvrant des yeux ronds. Je me crus sur le point de faire une crise d'angoisse, mais je parvins à me reprendre.

Il me fallut néanmoins quelques essais avant de parvenir à former une phrase cohérente.

— Tu... Tu... C'est quoi, au juste ? Une pré-demande en mariage, un truc du genre ?

Il haussa simplement les épaules.

— Prends-le comme tu veux.

Me raccrochant à ma logique, je me mis à rationaliser la situation.

— En quoi c'est censé nous rassurer ? Je pourrais très bien te le promettre aujourd'hui et rompre au cours de ces trois ans, ça ne garantit rien.

Il soupira.

— Je sais. Mais c'est une façon de te permettre de me dire si oui ou non, aujourd'hui, présentement, tu es en état, tu as assez de sentiments pour t'imaginer passer le reste de ta vie avec moi.

Je gardai le silence un long moment, tout en réfléchissant. Pouvais-je lui promettre ce qu'il me demandait ? D'ailleurs, étais-je réellement, en l'état actuel des choses, capable de m'imaginer l'épouser un jour ? Je posai alors mes yeux sur son visage et bien évidemment, la réponse me parut claire : j'étais déraisonnablement amoureuse de cet homme et ce qu'il me demandait, si je n'étais pas juste plongée en plein déni, n'était qu'une formalité. Il était certain que mes sentiments pour lui étant ce qu'ils étaient, je serais apte à envisager de me marier avec lui. Bien que par ailleurs, j'exécrais assez le concept contemporain du mariage. Sortant de mes pensées pour me reconnecter à la réalité, je répondis donc :

— Je te le promets.

Il ne cacha pas sa surprise :

— Sérieux ?

— Je t'aime, Mathias, dis-je en hochant la tête. Et malgré les difficultés qu'on rencontre déjà, j'ai réellement envie de passer le reste de ma vie avec toi. Alors,

si tu me demandes de te promettre de t'épouser quand on aura passé ces trois années d'études, même si je déteste rien que l'idée du mariage ; si tu as besoin de ça pour les tenir, sache que oui, je serais capable de passer au-dessus de mon dégoût du mariage afin de te garder pour toujours, et de devenir, un jour, ta femme.

Il déposa son front contre le mien.

— Tu m'aimes à ce point ?

Je passai délicatement une main sur sa joue tout en confirmant :

— Je t'aime à ce point.

Au bout de quelques secondes, il inspira profondément avant de s'écarter et de reprendre :

— Tu dois te demander en quoi c'est censé te rassurer, toi.

Je ris en acquiesçant, amusée.

Il se leva alors et sortit une petite boîte de la poche arrière de son jean. Je me levai d'un coup, m'éloignant de lui à reculons, l'air paniqué.

— Matt, qu'est-ce que...

Il me retint en m'attrapant doucement un bras.

— N'aies pas peur, ce n'est pas ce que tu crois.

Je me détendis très légèrement tandis qu'il ouvrait la boîte qui contenait une petite bague en or jaune ornée d'une perle magnifique.

— C'est la première bague de fiançailles que mon père a offerte à ma mère. À l'époque, il était en plein milieu de ses études de médecine, ma mère galérait à percer dans le milieu du mannequinât et ils n'avaient pas un sou, mes grands-parents des deux côtés refusant d'intervenir. Leur couple souffrait de la situation. Ils savaient tous les deux qu'ils n'auraient pas les moyens de se marier sous peu et qu'il ne serait pas raisonnable de le faire. Alors, il lui a acheté cette bague avec le peu d'économies qu'il avait et il lui a fait sa première demande avec, qui

équivalait plutôt à la promesse que quand il serait enfin médecin, il la demanderait en mariage avec une plus belle bague et lui offrirait l'événement de ses rêves.

Je pris le temps de digérer ses paroles.

— C'était un beau geste.

Et ça l'était vraiment. Je ne connaissais pas grand-chose de l'histoire de ses parents, je savais juste que son père était un sujet quelque peu tabou pour lui. Il hocha la tête.

— Je crois que ma mère en avait vraiment besoin, à l'époque. C'est sûrement ce qui leur a permis de tenir jusqu'à ce fameux mariage. Et même peut-être jusqu'à moi.

Ces derniers mots me brisèrent le cœur.

— À ce que j'ai compris, la suite n'a pas été si belle.

— Mon père a changé, expliqua-t-il après une hésitation. Mais il ne faut pas croire qu'ils n'ont pas été heureux. Ni qu'il a tous les torts. Je pense surtout qu'il a fini par prendre la grosse tête, que ses études l'ont changé. Sans compter que le métier de ma mère l'a rendu tellement jaloux qu'il a pété des câbles. Ça doit être génétique.

Je ris, plaisantant sur le fait qu'au moins, lui était sûr que je ne deviendrais jamais mannequin. Il me répondit par un sourire tendre :

— Ça ne m'empêchera pas de me sentir menacer, mon cœur.

Je passai un doigt léger sur sa bouche pour le faire taire, l'enjoignant à en venir là où il souhaitait arriver.

— Je veux que tu la portes.

Je hochai la tête de gauche à droite avec entrain. Outre le symbole un peu trop fort à mon goût qu'une bague pouvait représenter, il s'agissait de la bague de sa mère. Je lui fis la remarque.

— Je sais. Et elle est au courant. Elle est d'accord.

Je ris jaune. Bien que les choses n'étaient plus aussi catastrophiques entre elle et moi depuis notre entrevue, je doutais que cela devienne aussi facile tout à coup.

— On parle bien de ta mère ? Celle qui te voudrait avec n'importe quelle autre nana, tant que ce n'est pas moi, parce que je suis une voleuse de fils ?

Il grimaça d'un air faussement dégoûté.

— Tu sais bien que c'est pas vrai. Et puis, votre rencontre a plutôt bien arrangé la situation.

Je soufflai.

— C'est déjà ça. Et en quoi est-ce censé me rassurer, ça ?

— Il s'agit d'un prêt. Tant que tu la porteras, je saurai que tu es toujours à moi.

Je tiquai et il le vit. Il s'empessa de corriger :

— Je sais, tu n'es à personne, mais tu m'as compris.

Je bougonnai alors dans la barbe que je n'avais pas.

— Tant que tu la porteras, quoi que l'on doive faire ou simuler pour préserver notre relation, je saurai que tu es toujours en état de m'attendre. Enfin, d'attendre. Que tu es toujours... En accord avec ta promesse, disons.

Après quelques instants, je finis par hocher la tête.

— Et tant que tu l'auras en ta possession, tu sauras que tout ce que je fais, je le fais pour nous. Pour toi. Je te promets que si un jour, je ne suis plus sûr de ce que je ressens, que si je doute, ou si je crois ressentir des choses pour une autre, je te demanderais de me la rendre. Cette bague est à ma mère, la seule chose qu'elle conserve de mon père, parce qu'elle représente ce qu'elle a aimé chez lui. Si, un jour, les choses devaient changer entre nous, tu peux être sûre que je ne te la laisserais pas. Et tu peux comprendre aussi ce que signifie pour moi le fait de

te la donner ce soir.

J'approuvai à nouveau silencieusement, ne sachant pas quoi répondre. Il me prit à nouveau une main. Il me tendit la boîte et je passai la bague à mon annulaire gauche – c'était le seul où j'acceptais de porter des bagues.

— J'en prendrai soin.

Il m'entoura alors de ses bras et me laissa poser ma tête sur son épaule, le visage dans son cou.

— Je sais.

— Merci pour tout ça, chuchotai-je en déposant un baiser sur sa peau. Je t'aime, Mathias.

D'un geste, il dégagea sa tête perdue dans mes cheveux et me répondit, sur le même ton intimiste :

— Je t'aime aussi, mon cœur. Si seulement tu savais à quel point...

CHAPITRE 9

Un Noël médicinal

« La colère est aveugle. »

— Proverbe français

Voyant que porter la bague de sa mère me mettait vraiment mal à l'aise, Mathias avait fini par m'acheter un solitaire tout simple en or blanc et diamant, que j'avais choisi avec lui et qui ne quittait plus mon annulaire gauche.

Les choses évoluaient petit à petit, et même si notre relation tenait le coup, comme tous les couples, nous avons nos mauvaises phases. D'ailleurs, je découvris bien vite que les jours précédents les partiels seraient particulièrement désagréables à vivre auprès de lui. Plus la date des examens du premier semestre approchait, plus mon petit ami se montrait à cran. Arrivé la veille du *jour J*, il décida même de ne pas passer la nuit chez moi, mais de rester chez sa mère – ce qu'il n'avait plus fait hors week-ends depuis au moins deux mois. Il ne m'envoya pas non plus de messages pendant la soirée et à bout de nerfs, aux alentours de vingt-et-une heures, partagée entre stress à propos des cours et angoisse à propos de notre relation, le voyant connecté, je lui envoyai un message via Facebook, faisant mine d'avoir une question très importante à lui poser, *par curiosité*. Or, si sa réponse ne se fit pas attendre, elle me glaça néanmoins de l'intérieur :

« *Je n'aime pas les curieux et encore moins les curieuses.* »

Très vite suivie par :

« *Drapeau blanc, je ne parle pas de toi* »

Jamais, depuis que nous nous connaissions, il ne m'avait écrit ou parlé aussi froidement. De plus, son discours n'avait aucun sens : bien évidemment que j'étais visée par son allusion à la curiosité. Essayant de prendre sur moi et de ne

pas m'emporter, je fis comme si je n'avais rien reçu et je verbalisais ma question. Sur mes gardes, je mis quelques formes exagérées pour cela et j'en reçus les pots cassés :

*« Tu aurais dû faire prof de philo, tu aurais eu de très bons sujets, je n'ai rien compris
sans être offensant
Bonne soirée. »*

Qu'aurais-je pu répondre ? J'ai fermé la conversation et quelques minutes plus tard, je m'en félicitai en constatant qu'il venait de me retirer de sa liste d'amis. Cela faisait un petit moment qu'on parlait de cette éventualité, parce que j'avais moi-même fait un tri dans mes contacts en enlevant la quasi-totalité des élèves de notre promotion, hormis ceux et celles avec qui il m'arrivait d'échanger. Il me paraissait étrange de le conserver, lui, d'un point de vue extérieur, alors que personne ne devait se souvenir que nous nous soyons, un jour, parlé. Mais qu'il ait effectué l'action sans me prévenir et après une telle discussion me perturba.

Pour autant, j'avais compris le message et je n'insistai pas. Ce ne fut qu'aux alentours de minuit que je reçus un SMS sur mon téléphone, ne contenant que quelques mots :

« Désolé pour tout à l'heure et de t'expliquer ça aussi tard mais j'étais chez Clara à réviser quand j'ai ouvert ton mail sur un ordi et j'ai paniqué. Passe une bonne nuit, je t'aime <3 »

J'étais toujours tendue et je notai qu'il avait refusé de réviser avec moi, tout en acceptant de le faire avec une de ses groupies de l'IFSI. Je grimaçai intérieurement. Clara était une copine de cours de Mathias, de qui il était physiquement très proche, mais que je tolérais un peu mieux que les autres parce qu'elle sortait depuis trois ans avec un mec de la promo. Pour autant, savoir qu'il avait passé la soirée chez elle en même temps qu'il m'avait violemment recalée me serra le cœur.

Cependant, une fois les examens passés, Matt redevint égal à lui-même. Puis, le bal post-partiels de Noël de médecine arriva. Il avait été clairement établi que je ne l'accompagnerais pas, mais je le laissai s'y rendre avec sa bande de potes habituelle qui contenait, entre autres :

1. Cassie, son amie d'enfance. Elle habitait à Paris et était dans une école d'ingénieurs, mais elle venait souvent à Nantes. Elle participait régulièrement à ses soirées et connaissait la plupart de ses fréquentations. Bien que je la trouvais extrêmement expansive à mon égard, elle était plutôt sympathique. Je crois qu'elle espérait tellement que Mathias ait enfin trouvé chaussure à son pied qu'elle me choyait un peu trop.

2. Léo, son meilleur ami. Ou un genre d'équivalence. Je ne le portais pas spécialement dans mon estime, mais disons qu'il m'indifférait un peu. Q Mathias le fréquente ne me posait pas de problème.

3. Sonia, la petite amie de Léo. Et accessoirement, une lointaine ex de Matt – celle de qui il n'avait jamais pu tomber amoureux à l'âge de seize ans. Elle avait finalement trouvé son bonheur avec un autre membre de leur groupe et cela avait l'air de rouler, alors disons qu'elle aussi, je la tolérais.

4. Là, ça commençait à se gâter avec Noémie. Une jolie blonde toute mince, qui aurait pu être magnifique si quelque chose de non identifié ne gâchait pas la finesse de son visage, mais à côté de ça, je la trouvais tout de même très mignonne – et Matt également. Il l'avait fréquentée durant des vacances d'été où ils étaient partis entre amis, mais au retour, les choses n'avaient pas marché. Il ne m'en avait jamais appris plus et c'était peut-être mieux ainsi. Pourtant, il suffisait de la voir avec lui et encore davantage avec moi pour comprendre qu'elle n'avait pas tourné tout à fait la page.

5. Cyrielle. Dur de déterminer qui était vraiment Cyrielle. A priori, il ne s'était jamais rien passé entre eux, mais elle se comportait avec Matt comme s'il était un peu sa propriété privée. Ils étaient extrêmement complices, partageaient les mêmes goûts et centres d'intérêt et il aimait plaisanter en disant que s'il avait été une fille, il aurait été elle. Elle ne m'aimait pas et je le lui rendais assez bien. Cependant, elle n'avait jamais osé se confronter à moi directement, ou à Mathias à mon sujet.

6. Et enfin, mon cauchemar ambulant, Marie-Adélaïde. Notre inimitié ne fit pas l'ombre d'un doute, dès notre première rencontre. Ce soir-là, elle ne s'était pas gênée pour prendre Mathias à part et lui demander ce qu'il faisait concrètement avec moi et ce qu'il cherchait à prouver. Tout en faisant bien attention à ce que tout le monde l'entende. Il s'était alors légèrement énervé en la remettant à sa place et depuis, elle me vouait une haine sans nom, Noémie et

Cyrielle étant devenues ses camarades de coups bas, tandis que Sonia et Cassie faisaient simplement les sourdes-oreilles lorsqu'elles se permettaient des remarques acerbes, Cassie intervenant parfois pour les faire taire.

Pourquoi Marie-A. me détestait-elle autant ? En réalité, il s'agissait de la fille que Mathias avait abandonnée le plus récemment, tout en laissant son cœur dans un état lamentable. Elle lui portait toujours un culte presque fanatique et ne se remettait pas de leur liaison. Pour mémo', ils avaient été sexuellement exclusifs pendant un an et demi, en médecine, et il l'avait quittée le soir de son dernier bal de fin d'année en tant qu'étudiant PACES, lorsqu'il avait réalisé qu'elle attendait plus de lui qu'une relation de sexfriends, prétextant qu'il n'était pas le genre de mecs à se caser sérieusement avec une fille, qu'il avait envie de profiter de sa jeunesse et de s'amuser. Je suppose qu'elle avait alors espéré qu'un jour, lorsqu'il aurait suffisamment épuisé sa vie de célibataire, il reviendrait vers elle et elle l'aurait attendu jusque-là. Alors, imaginez le sentiment de trahison qu'elle dut ressentir lorsque, seulement trois mois plus tard, il décida de se ranger en s'engageant dans une véritable relation avec une fille qu'il venait tout juste de rencontrer et dont il ne connaissait presque rien. Au-delà de ma jalousie à son égard – parce que si elle m'enviait, je la craignais terriblement aussi – une part de moi ne pouvait s'empêcher de compatir à sa peine. Si j'avais été elle, j'aurais tout autant eu l'impression qu'on venait de prendre une place que j'aurais jugée comme m'étant légitime.

Bref, tout cela pour dire que j'étais assez inquiète concernant la soirée qui allait se dérouler en mon absence. Il prévoyait d'aller dormir – s'il en avait le temps – dans son appartement à Nantes, puisque prendre le volant en ayant bu était proscrit et j'avais beau lui faire confiance, je connaissais les méfaits de l'alcool et la sournoiserie des autres filles.

Je finis quand même par m'endormir vers vingt-trois heures trente, ce soir-là, après avoir reçu quelques textos rassurants de mon copain. Que j'entendis frapper à la porte aux alentours de trois heures du matin. Malgré mon état ensommeillé, je fis rapidement le calcul dans ma tête : il avait donc quitté sa soirée entre deux heures et deux heures et demi, alors qu'ordinairement, il ne rentrait que rarement avant six ou sept heures.

J'allai lui ouvrir et il entra en trombe, visiblement de mauvaise humeur. J'étais sur le point de lui demander ce qu'il s'était passé quand il m'intima d'un geste doux comprenant un doigt sur ma bouche et un baiser sur le front de ne pas

poser de questions, ajoutant simplement qu'il souhaitait dormir. Ce ne fut que le soir suivant qu'il m'expliqua :

Au début, tout s'était bien déroulé. L'ambiance était bonne et personne n'avait abordé de sujets qui fâchaient – genre, moi. Il avait décidé de freiner sur l'alcool, parce qu'il m'avait sentie stressée et qu'il envisageait déjà de rentrer chez moi après la fête. Alors, il s'était contenté de quelques bières. Vers minuit et demi, Léo avait invité Sonia et Noémie à danser, Cyrielle s'était trouvé un cavalier de fortune et Cassie était en grande discussion avec une étudiante de troisième année. Alors, voyant que Marie-Adélaïde se tournait les pouces en regardant ses copines s'amuser avec envie, Mathias avait pris l'initiative de lui proposer une danse. Dans sa tête, il me jura que c'était complètement innocent et je le crus. Quoi qu'il se soit passé entre eux, j'avais conscience qu'il considérait toujours Marie-Adélaïde comme l'une de ses meilleures amies, qu'il tenait beaucoup à elle et qu'il demeurerait le genre de type à prendre soin des proches qui lui étaient chers.

Évidemment, elle accepta l'invitation avec plus de joie que de raison. Et dans un premier temps, ils s'amusèrent comme deux potes qui dansaient ensemble sans la moindre ambiguïté. Et puis, elle s'était rapprochée. Sur le coup, il n'avait pas vraiment réagi, parce qu'il était un peu coutumier des contacts rapprochés avec les filles – il n'avait pas la même notion de limite que la plupart des gens. Ce fut sans doute pour cela qu'il n'anticipa pas ce qui se produisit : elle finit par entourer son cou de ses bras pour l'embrasser.

Il défit son étreinte et la repoussa – plus violemment qu'il le voulait – dès qu'il réalisa ce qu'il venait de se passer. Il m'assura qu'à ce moment-là, encore, il était plus choqué qu'en colère.

— Qu'est-ce qu'il t'a pris, bon sang ?

Elle n'avait pas vacillé.

— Arrête de faire comme si la vie que tu mènes te convenait, Mac, lui répondit-elle. Ou comme si tu étais le genre à respecter tes serments de fidélité.

Mon nom n'était pas sorti dans leur échange, mais il planait furieusement autour d'eux. L'alcool aidant, et elle était apparemment assez éméchée, elle

sortait enfin ce qu'elle avait sur le cœur.

— Tu peux jouer au parfait petit ami avec ses potes à elle et avec elle, mais nous, on n'est pas dupes. Tu n'es pas fait pour ça, ce n'est pas toi et cette mascarade a suffisamment duré, alors ouvre les yeux et admets-le, maintenant.

Léo, ses partenaires de danse et Cassie s'étaient rapprochés d'eux et hésitaient visiblement à intervenir. Mais ils n'en eurent pas le temps.

À cet instant de son récit, je vis Mathias baisser les yeux, comme s'il avait soudainement honte, et il reprit :

— Elle m'avait mis hors de moi. Elle me connaît, Nina. Elle savait qu'elle tapait dans quelque chose de sensible. J'ai fait beaucoup de conneries par le passé. Et parfois, je me demande si cette part de moi a vraiment disparu.

Il me vit froncer les sourcils et me tendre, alors il précisa en passant un doigt sur ma joue avant de remettre une mèche de cheveux derrière mon oreille :

— C'est juste mes angoisses personnelles, mon cœur, ça ne veut pas dire qu'elles sont fondées.

Il inspira profondément.

— Pour résumé, je l'ai giflée avant de lui attraper la mâchoire, sans lui faire mal, mais plus durement que j'aurais dû, pour lui promettre que la prochaine fois que je l'entendais s'en prendre à toi ou à ma relation avec toi, elle pourrait faire ses valises et se chercher un autre groupe d'amis.

Je sentis la peine que ces mots provoquaient en lui. Il était désespéré que je ne parvienne pas à m'entendre avec ses potes et en même temps, il se sentait coupable. Peut-être que ses sentiments pour moi commençaient à l'éclairer sur les sentiments de Marie-Adélaïde pour lui et qu'il ne gérait pas de lui avoir infligé de telles souffrances. Je compris alors que sa colère avait été plus tournée vers lui-même que vers elle et qu'il s'en voulait, actuellement.

— Je suis ensuite sorti fumer pour me calmer et j'ai fini par rentrer, parce que je n'étais plus d'humeur à m'amuser.

Je hochai la tête pour signifier que je l'avais entendu et que je compatissais. J'étais divisée entre le soulagement qu'il l'ait repoussée, l'inquiétude à l'idée qu'elle ne reculait apparemment devant rien pour le détourner de moi et la culpabilité de provoquer des événements qui mettaient Mathias dans un tel état, tout en brisant chaque jour davantage le cœur d'une autre fille. Parce que même si je la haïssais et que je la craignais plus que tout, s'il y avait une chose que je comprenais, c'était le sentiment de tout donner à quelqu'un pour qu'au final, ce quelqu'un choisisse une tierce personne qui ne ferait jamais le centième de ce que j'avais pu faire, ou aurais pu faire encore, par amour. Et j'étais encore suffisamment lucide, malgré ma jalousie, pour intégrer que Marie-Adélaïde ne méritait pas plus que moi de ressentir cette douleur si dévastatrice.

CHAPITRE 10

Sisters sisters

« De quelque côté que l'homme se tourne, il fait face à l'erreur. »

— Edmond Thiaudière

Nous étions début février. Noël était passé et j'avais même fait un saut chez Matt au réveillon parce que le mien s'était relativement mal déroulé. Quant à Gabriel, il avait fini par découvrir le pot aux roses concernant notre relation. Effectivement, dans un premier temps, après le week-end d'intégration, il avait commencé à se montrer assez mesquin avec moi. À ses yeux, il m'avait exposé les sentiments de son ami et je les avais ignorés. Pire, j'avais coupé tout lien avec lui. Mais, au cours du mois de janvier, son attitude avait à nouveau changé. Il était redevenu poli et il n'était pas rare que je surprenne son regard aller de Mathias à moi. Jusqu'au jour où il aborda la question avec ce dernier, d'une façon très singulière : comme il le faisait régulièrement ces derniers temps, il lui avait redemandé s'il était sûr d'avoir tourné la page avec moi. Matt lui assura encore et toujours que oui. Alors, en fin de compte, il lui posa une question surprenante : il sollicita sa permission de tenter sa chance avec moi.

Il n'en fallut pas davantage à mon chéri et à sa jalousie pour craquer et il le lui interdit formellement. Devant, au passage, lui expliquer les raisons de ce veto catégorique. C'est ainsi que Gabriel piégea son ami pour apprendre enfin la vérité.

En parallèle, je découvrais Mathias chaque jour davantage, mais j'avais l'impression d'apprendre à connaître une facette de lui à laquelle peu de gens, dans son entourage, avaient accès. Et à l'inverse, je sentais qu'il tenait à grande distance de moi une part de ce qu'il était, qu'il ne voulait pas que je rencontre. J'étais tout autant effrayée par cette partie de sa personnalité que par son passé, qu'il me floutait le plus possible. Alors, je tentais de combler les vides avec ce que je pouvais deviner :

Avant de quitter Saint-Sauveur pour emménager à Nantes, il avait été un adolescent renfermé, peu sûr de lui et impopulaire. Avec les quelques photos de lui auxquelles j'avais pu avoir accès, il m'était aisé d'imaginer le jeune garçon mal dans sa peau qu'il avait dû être. Puis, il avait rencontré Constantin, Léo, Marie-Adélaïde et d'autres, ce qui avait totalement changé la donne. Outre Cassie aux alentours de treize ans, Sonia avait été sa première petite amie, en fin de Troisième. D'après leurs photographies de l'époque, il n'en était pas encore au stade où il en était aujourd'hui : fan de mode et toujours à prendre extrêmement soin de lui. C'était encore un teenager standard, qui devait davantage se préoccuper de filles et de jeux vidéo que de lui-même.

Mais après ça, il me manquait des données. Je n'arrivais pas à définir à quel moment les choses avaient basculé. Sa rupture amicale avec Constantin avait eu lieu pendant leur première année de médecine, si j'avais bien tout saisi, donc, autrement dit, ses trois années de lycée demeuraient un mystère pour moi. Quant aux personnes qui auraient pu m'éclairer, soit elles me détestaient cordialement, soit elles restaient beaucoup trop fidèles à Mathias pour le trahir.

Je sais, lorsque l'on me lit, on entend de loin les doutes et soupçons qui m'habitaient. Mais j'avais des raisons : Mathias faisait tellement tout pour se montrer sous son meilleur jour avec moi qu'il était clairement évident qu'il me cachait des choses. Et je ne pouvais décemment croire qu'il ne le faisait pas consciemment ou qu'il n'avait pas, lui aussi, sa part d'ombre. L'amour me terrorisait assez pour que je ne laisse rien au hasard.

Le plus étonnant, et vous le verrez, c'est que cette fois, Marie-Adélaïde ne sauta pas sur l'occasion offerte par les événements qui survinrent pour retourner la situation à son avantage. Les menaces de Matt d'avant Noël avaient fait mouche et du moins temporairement, elle fit profil bas.

Il s'était agi d'une fête privée organisée chez je ne sais plus lequel de leurs amis de lycée. Je n'avais pas spécialement envie de m'y rendre, mais j'étais encore plus inquiète du comportement déplacé que Marie-A. pourrait avoir si je n'accompagnais pas Mathias. Quant à lui, je crois qu'il appréhendait justement de se retrouver à nouveau à une soirée avec elle.

Nous arrivâmes relativement tôt ce jour-là. Quand il s'agit d'apéritif et de buffets, tout le monde est toujours bien plus enclin à être à l'heure. Je fus

incroyablement soulagée lorsque je constatai que Cyrielle et Noémie n'étaient pas présentes, que Cassie l'était – au moins un visage non-hostile à mon égard dans le paysage – et que Marie-Adélaïde se tenait le plus loin possible de nous. Je sentais la tension qui émanait de mon copain et je n'étais pas idiote : il ne lui avait pas reparlé depuis l'incident où il l'avait giflée et si une part de lui savait que sa réaction avait eu un semblant de légitimité parce qu'elle était allée beaucoup trop loin, je savais qu'une autre, de plus en plus forte, réclamait qu'il s'excuse auprès d'elle, car malgré tout, elle lui manquait.

À bout de patience, je lui intimai d'aller lui parler, d'une voix où perçait l'impossibilité de négocier. Il me regarda une seconde avec stupeur, comme si j'étais soudainement devenue folle, puis, réalisant que je venais de mettre fin à un odieux conflit intérieur en lui et qu'il devait m'en remercier, il m'embrassa longuement avant de la rejoindre. Sentant un énorme froid me glacer après son départ et me répétant que j'avais pris la bonne décision, que tout allait bien se passer que je ne venais pas de pousser mon cher et tendre dans les bras de son ex, j'allai me prendre un verre au bar improvisé. D'habitude, je ne buvais pas à ce genre de fêtes, mais ce soir-là, j'avais définitivement besoin de ma dose d'alcool.

— Alors, c'est toi la nouvelle copine de Mac ?

Une magnifique blonde s'était rapprochée de moi et me souriait d'un air très avenant. Je tiquai une seconde sur le surnom qu'elle avait employé pour l'appeler, parce que j'avais remarqué qu'il n'était utilisé que par les personnes tellement proches de lui que j'avais encore des scrupules à m'en servir, mais j'oubliai vite le sentiment de malaise que ça me provoqua, parce que pour une fois, je ne me sentais pas en terrain hostile.

J'acquiesçai avec un sourire timide et elle s'assit sur un des sièges libres à côté de moi.

— Je m'appelle Liliana. J'ai été deux ans dans la classe de Matt, au lycée.

— Enchantée, dis-je. Désolée, je n'ai aucune idée de qui tu es. Ce qui est relativement gênant quand on pense que j'ai l'air d'être fichée, ici.

Je lâchai un rire jaune, tandis qu'elle rigola franchement.

— Ne t'inquiète pas, je me doute bien qu'il ne m'a jamais évoquée.

Je m'arrêtai à nouveau sur cette remarque, qui me parut légèrement amère, mais elle changea rapidement de sujet :

— Vous êtes ensemble depuis combien de temps ?

Je réfléchis un instant.

— Ça va bientôt faire cinq mois.

Elle me jeta un regard étrange, comme si j'étais un phénomène de foire intéressant dont elle aurait aimé décrypter tous les mystères.

— Et ça va ? Il n'a toujours pas... Déconné ?

Cette fois, c'était certain, quelque chose clochait. Qui était cette fille qui paraissait le connaître très – trop – bien, surtout en matière de relations amoureuses, et qu'il n'avait pourtant jamais mentionnée ?

— Pourquoi ? Il aurait dû ?

Elle dut sentir qu'elle était sur le point de se faire cerner. Elle ricana, faussement frivole :

— Oh, tu sais, Mathias, c'est Mathias. Il n'a jamais été trop *pro-relations-longues-durées* et n'a jamais été très doué pour ça non plus. Mais apparemment, il semblerait que ça ait changé avec toi.

Elle fit une pause, puis rajouta :

— Enfin... Pour l'instant. Il est un peu tôt pour le dire, en fait.

J'étais sur le point de lui demander ce qu'elle voulait dire par là quand je sentis une main ferme se poser sur mon épaule. En me retournant, je vis Mathias qui me faisait face, accompagné de Marie-Adélaïde qui se tenait juste derrière lui. J'aurais dû m'intéresser à la peur qu'on pouvait lire dans les yeux de Matt, mais ce qui m'interpella fut le regard menaçant que lançait son ancien plan-cul. Regard qui, pour une fois, ne m'était pas adressé. Elle fut d'ailleurs la première à prendre la parole, d'une voix douce et avec un sourire très hypocrite :

— Liliana, quel plaisir !

Ça n'en était clairement pas un. Elle jeta un coup d'œil dans ma direction et j'eus l'impression qu'elle me jaugeait pour savoir ce qui avait pu être dit avant qu'ils n'arrivent. Je sentis la main de Mathias se poser cette fois sur mon bras.

— On devrait aller prendre l'air.

Liliana se leva.

— Mac, sois gentil, nous étions en train de faire connaissance.

Je ne parvins pas à définir les sentiments que leurs attitudes respectives traduisaient. Il n'y avait pas d'animosité évidente, mais quelque chose effrayait Mathias lorsqu'il la voyait avec moi. Quant à Marie-Adélaïde, elle avait visiblement décidé de prendre le parti de son amour perdu. Alors, je compris que ce qu'il craignait, c'était qu'elle me dise des trucs qu'il me cachait. Probablement ce à quoi elle ne cessait de faire allusion depuis le début de notre conversation. Je me dégageai doucement de l'emprise de mon petit ami.

— Je crois que je vais rester et écouter ce qu'elle a à me dire.

Je vis fleurir un sourire narquois sur les lèvres de Liliana, alors que le visage de Matt se décomposa littéralement.

— Mais vous pouvez rester, j'allais justement parler de nos années lycée. Il est important de raconter les bases de nos relations avec un ami commun, lorsqu'on fait connaissance avec quelqu'un.

J'entendis Marie-Adélaïde étouffer un ricanement :

— Comme si vous étiez amis.

Je ne pouvais pas croire que cette dernière avait subitement choisi de préserver ma relation avec Mathias. Il n'existait donc qu'une seule explication plausible à son comportement : elle était encore plus jalouse de Liliana que de moi. Ce qui voulait dire, en d'autres termes...

— Vous êtes sortis ensemble au lycée.

J'avais lâché ça comme un cheveu sur la soupe et je vis Mathias reculer d'un pas, Marie-A. regarder ailleurs, comme pour cacher son dégoût, et Liliana

m'apparut comme une petite fille déçue parce que je venais de gâcher la chute de sa blague.

— Nina, ce n'est pas ce que tu crois...

Pourquoi essayait-il de se justifier ? Pourquoi me l'avait-il cachée ?

— C'est sûr que ce n'est pas ce qu'elle croit, intervint Liliana. Je crois qu'il est difficile d'imaginer la tournure qu'ont pris les événements. N'est-ce pas, Mac ?

— Arrête de l'appeler comme ça.

Je ne comprenais plus rien.

— Tu n'as plus le droit de l'appeler comme ça. Et tu devrais laisser Nina tranquille.

De plus en plus incohérent.

— Toujours à jouer les chiens-chiens de Mathias Novara et à lui pardonner la moindre de ses erreurs, à ce qu'on dirait, railla la trouble-fête. Marie-A., je ne fais que rendre service à cette fille. Tu sais mieux que personne ce qu'il se passe quand on s'illusionne à propos d'un conte de fées avec ce gars. Dans le meilleur des cas, il nous jette publiquement à la fin d'un bal auquel il nous avait pourtant invitées et dans le pire... Il couche avec notre sœur.

Je mis probablement bien trente secondes à intégrer les mots que je venais d'entendre, à les relier entre eux pour que cela forme, dans ma tête, des phrases qui aient du sens. La rupture à la fin du bal, c'était la mésaventure de Marie-Adélaïde à la fin de l'année précédente, mais l'histoire avec une sœur...

— Tu as couché avec sa sœur pendant que tu sortais avec elle ?

À nouveau, j'avais parlé sans réfléchir. Les liens qui se faisaient dans mon esprit étaient tellement choquants que j'avais apparemment besoin de les verbaliser pour les accepter. J'entendis Marie-Adélaïde soupirer en triturant une mèche de ses cheveux châtain foncé, comme à la suite d'un échec lamentable.

— Mon cœur, ce n'est pas ce que t...

— Arrête, Mac, l'interrompit la brunette. C'est exactement ce qu'elle croit, parce que c'est exactement ce que tu as fait. Mais il n'y a pas non plus de quoi en faire un plat, c'était il y a des années !

Elle avait raison sur ce point, mais Mathias savait exactement où se situait mon problème. Il me l'avait caché. Il m'avait menti. Pas parce qu'il avait eu peur que je ne le lui pardonne pas, mais parce qu'il avait honte. Et il devait craindre que je le juge capable de ce genre de choses, encore aujourd'hui. Seulement, il n'en restait pas moins qu'il m'avait menti.

— Je rentre, passez une bonne soirée.

Je sortis mon téléphone portable pour appeler une amie afin qu'elle me ramène chez moi et après avoir jeté un dernier regard noir à Matt, le dissuadant ainsi de tenter de me retenir, je me dirigeai vers la sortie de la maison. Jusqu'à ce que Liliana me hèle une nouvelle fois :

— Attends !

Elle arriva à mon niveau.

— Je ne déteste pas Mathias. Je veux dire, on est en assez bons termes, aujourd'hui. Le passé est le passé. Je m'en suis remise et ma sœur aussi. Seulement, il est ce qu'il est. Ce n'est pas un mec méchant, mais quand il s'agit de sentiments, il n'est vraiment pas doué. Il a tendance à briser le cœur des filles qui croisent sa route. Il fallait que je te mette en garde.

Je la sentis sincère. Il aurait été plus facile de croire qu'elle avait agi par vengeance ou par jalousie, comme aurait pu le faire Marie-Adélaïde, mais sans savoir réellement pourquoi, je la crus. Et cela expliquait pourquoi elle m'avait semblé bienveillante lorsqu'elle m'avait abordée.

— Considère-moi comme prévenue.

Avec un dernier sourire triste, je quittai les lieux.

À peine rentrée chez moi, je reçus un coup de fil de Gabriel et lasse, j'acceptai l'appel.

— Mathias a débarqué pour se bourrer la gueule chez moi. Il est vraiment

dans un sale état.

Je fis comme si ça m'était égal.

— Nina, tu ne peux pas lui reprocher un truc qui s'est passé, Il y a, genre, quatre ans !

Je continuai à faire ma tête de mule.

— Bordel, il y a trois ans, j'ai passé six mois à coucher avec la copine de mon meilleur ami. On a tous fait des conneries étant jeunes dont on n'est absolument pas fier aujourd'hui !

J'oubliai totalement mon histoire avec Matt, sur le coup.

— Gabriel... C'est vraiment ça, ton argument pour me calmer ?

La discussion ne s'éternisa pas et je n'étais pas bien sûre de ce que je ressentais ensuite. Je me mis machinalement à faire quelques manipulations Facebook *secrètes* afin d'effectuer quelques recherches sur le passé de Mathias. Je tombai sur des commentaires laissés à l'époque où il sortait avec Liliana et j'en trouvai même un qui aurait pu laisser prévoir l'évolution des événements avec la sœur de cette dernière. Je découvris alors par hasard le profil Instagram public de Clara. Prise d'un doute, Mathias m'ayant toujours assuré qu'il n'avait pas de compte Instagram, je regardai ses followers et la réalité me frappa : il en faisait partie. Je ne cliquai pas tout de suite dessus. Je craignais ce que j'allais y voir. S'il me l'avait caché, il y avait forcément une raison. Finalement, poussée par Maddison avec qui je discutais via Messenger en même temps, j'allai consulter la page. Et je ne trouvai rien. Dans le sens où aucune photo ne me surprit, ne me blessa, ne m'interpella. C'était à n'y rien comprendre. Je m'apprêtais à appeler mon copain pour lui demander enfin des explications lorsque je cliquai sur une des photos les plus récentes du profil. C'est alors que je compris :

« #gayboy#gaymen »

Il s'agissait de deux des hashtags qui figuraient en légende de la photo. À nouveau, sur le coup, cela m'apparut comme absurde. Ça n'avait pas de sens, il n'était pas gay. J'étais plutôt bien placée pour savoir qu'il ne l'était pas. Et puis, les liens se firent à nouveau : il prétendait l'être. Son profil était public et il était

suivi par une bonne vingtaine d'étudiants de notre promotion. Il nous avait créé un alibi en béton armé.

Je pris mon portable et je lui envoyai un message :

« J'espère que tu n'es pas suffisamment saoul pour ne pas pouvoir prendre le volant. Rentre, il faut qu'on parle. »

Une heure plus tard, il était là. Liliana, sa sœur et leurs passés avec lui étaient très loin de mon esprit, à présent, et lorsqu'il passa le pas de ma porte, je me précipitai vers lui pour l'embrasser. Je sentis ses réticences dues à son incompréhension face à mon comportement, mais il finit par me serrer contre lui tout en me rendant mon baiser. Lorsqu'on se sépara enfin, il haussa un sourcil, comme pour me demander la raison de ma réaction surprise. Je lui pris alors la main et je l'amenai jusqu'à mon PC qui était ouvert sur la page de sa photo Instagram. Je vis qu'il s'attendait à se faire enguirlander, mais je lui demandai juste :

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? Pourquoi tu ne me l'as jamais dit ? Et d'ailleurs, pourquoi tu as fait une chose pareille ?

Je crois que sur le coup, il ne comprit pas de quoi je parlais jusqu'à ce que je surligne ses hashtags. Alors, il se tourna vers moi et me répondit :

— Aux alentours de novembre, il y a eu des rumeurs. Melyna se souvenait nous avoir vus parler au début de l'année et elle ne comprenait pas pourquoi, soudainement, on s'ignorait totalement. Je crois que je n'étais pas très discret non plus et elle a embrigadé Calliopée dans ses soupçons. Elles n'en sont jamais vraiment arrivées à nous imaginer ensemble, mais j'avais peur qu'elles fouinent un peu trop. Du coup, j'ai dû... Improviser et j'ai admis que j'étais gay sur un coup de tête. Ensuite, Clara aussi s'y est mise, après avoir vu que tu me parlais sur Facebook. Alors, j'ai propagé l'info via un vieux compte Instagram que je n'utilisais plus depuis plusieurs mois. Au début, j'ai modifié une vieille série de hashtags en rajoutant un truc là-dessus sur une ancienne photo et j'ai continué à les mettre de temps en temps sur de nouvelles publications.

Il railla :

— En plus, c'est marrant, je me fais draguer par des mecs, maintenant.

Je souris avec indulgence.

— C'était pour moi ? C'est pour moi que tu l'as fait ?

Il hésita, avant de hocher la tête. Il passa alors une main sur ma joue et je laissais mon visage aller à la rencontre de la parcelle de peau qu'il me tendait.

— Et pour nous.

Dorénavant, je savais que la machine était lancée. Nous ne pourrions plus faire machine arrière et pourtant, je ne m'étais jamais sentie plus en sécurité qu'à ce moment-là, sachant ce qu'il faisait dans l'ombre depuis quelques mois, juste pour me protéger. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'il serait capable d'aller jusqu'à mentir sur son orientation sexuelle pour cela. Mais il fallait que je me rende à l'évidence : il était visiblement près à beaucoup plus de folies que moi pour me garder auprès de lui.

CHAPITRE 11

Trahison

« C'est de la confiance que naît la trahison. »

— Proverbe arabe

Le temps passa à une vitesse folle. Les week-ends, Mathias enchaînait les soirées, mais il se débrouillait toujours pour finir ses nuits avec moi. Petit à petit, j'apprenais à tolérer la présence de filles autour de lui, surtout parce que je commençais à lui faire confiance.

Cependant, début avril, un festival de musique se déroulant à Rennes fit tout basculer. Il était parti en bus le samedi, en début d'après-midi, avec Ludivine, Léo et Cyrielle.

Ludivine était une de mes amies à moi, qu'il avait rencontré à une soirée et avec qui il avait rapidement accroché. Puis, nous avons tous découvert que son petit ami de l'époque, Arthur, l'avait trompée au bout de quatre années de relation. Elle avait traversé une phase très difficile après ça et Mathias l'avait beaucoup épaulée. Ils avaient pris l'habitude d'aller en soirées ensemble et ce week-end-là, au cours du trajet, elle lui annonça qu'elle commençait à avoir des sentiments pour lui. Évidemment, il lui répondit que ce n'était pas réciproque, mais qu'elle comptait pour lui et qu'il n'avait pas l'intention de la rejeter.

Le début de soirée fut difficile pour moi. Ce festival avait plutôt mauvaise réputation et je savais que Mathias n'allait pas lésiner sur les substances, que ce soit alcool, fumettes ou pire. Ses premiers Snaps ne me rassurèrent pas du tout et lorsqu'il s'amusa à poster une vidéo de la fête sur le mur Facebook de notre promotion, je m'énervai réellement, répondant à un de ses textos de façon extrêmement sèche.

Il mit une heure avant de répliquer et son texto me surprit. Il s'était agi d'une

pure et simple déclaration d'amour enflammée et désespérée, et bien que ce n'était pas la première fois qu'il m'écrivait ce genre de choses, cela m'étonna quelque peu. Mais je n'eus pas le temps de me questionner davantage, car un de mes ex petits-copains, Adrien, avec qui j'étais restée très amie, me proposa de m'amener au festival. Il était presque minuit et la route allait durer au moins deux heures, mais je ne pus nier que j'avais envie de m'y rendre, alors c'est ce que nous fîmes.

Lorsque j'arrivai, Mathias m'embrassa avec une passion que je lui connaissais assez peu. Je me rendis vite compte qu'il était totalement défoncé, mais je décidai de profiter du fait d'être avec lui, sans me prendre la tête et en tentant d'ignorer à quel point je détestais ce genre d'événements.

La déchéance commença à mon réveil, lorsque j'accédais à ses Snaps. Je vis avec horreur une vidéo où il m'embrassait, à mon arrivée. Heureusement, sans savoir de qui il s'agissait, on ne pouvait pas vraiment me reconnaître, mais il fallut néanmoins qu'il la supprime pour que je me calme enfin.

Pour autant, je ne fus pas au bout de mes surprises. Nous rentrâmes à Nantes dans l'après-midi et je vis rapidement qu'il était préoccupé. Arrivés chez moi, la tension qui émanait de lui était à son comble et il ne fallut pas plus d'une dizaine de minutes avant que je ne le voie éclater en sanglots. Je suppose que j'aurais d'abord dû m'inquiéter pour lui, mais quelque chose me souffla que j'allais devoir trouver la force de supporter la suite, alors je me tins relativement à distance.

Au bout d'un certain temps, il finit par lâcher qu'il avait embrassé Ludivine au cours de la soirée. Cela s'était déroulé après mon message salé, pendant la pause de réponse d'une heure. Il était déjà défoncé à ce moment-là et ma colère l'avait précipité dans un bad assez sévère. Il s'était isolé avec elle afin de discuter de la situation, étant donné qu'elle était la seule personne présente qui me connaissait bien et il lui avait fait part de ses états d'âme : à quel point il m'aimait et à quel point il avait l'impression de tout faire de travers, de ne jamais me rendre heureuse, d'être un incapable. Il termina son monologue par une remarque ironique traduisant ses regrets d'être tombé amoureux d'une fille aussi compliquée alors qu'il y avait une quantité de filles faciles à satisfaire qui ne demandaient que son attention. Comme Ludivine.

À cette réflexion, ils s'étaient embrassés. Du moins, elle avait fait un geste vers lui et il l'avait laissée faire. Cela n'avait duré que quelques secondes, puis il

s'était écarté et avait seulement lâché un : « *Non, je ne ressens vraiment rien quand je t'embrasse.* », avant de partir m'écrire sa fameuse déclaration.

Le choc de la révélation fut violent. Je le mis dehors et je pleurai une bonne partie de la fin de journée. Je fus incapable d'avoir la moindre idée cohérente. Il était évident qu'il s'en voulait et il avait quelques circonstances atténuantes, mais je me connaissais suffisamment pour avoir des doutes sur ma capacité à lui pardonner cet écart.

Je dormis très mal la nuit suivante, ressassant sans cesse mes options. Au petit matin, j'avais décrété qu'il me fallait avoir une discussion avec lui, où je lui annonçai que j'avais besoin de quelques jours pour prendre une décision. En vérité, j'espérais surtout que les jours suivants allaient m'apporter des réponses concernant la bonne chose à faire.

CHAPITRE 12

Blondie Pétasse

« Le vrai chemin du pardon, c'est de comprendre la faute par ses causes. »

— Alain

Nous étions en période de partiels. À peine quelques jours avant le festival, Ophélie et moi avons été obligées de travailler en groupe avec Mathias et quelques-uns de ses potes. Concrètement, on avait passé le cours à se tourner les pouces, à zoner sur internet, pendant que Calliopée et Ines essayaient de brouillonner quelques lignes sur le sujet qu'on nous avait donné et que Melyna analysait d'un peu trop près le nouveau jean *moule-bite* (ses mots à elle) de Matt. Gabriel, quant à lui, s'était réfugié le plus loin de moi possible. Il avait appris la vérité sur notre couple depuis quelque temps et il avait beaucoup de mal à faire comme si de rien n'était, alors il s'évertuait à m'éviter en classe. Bref, Mathias et moi avons réussi à échanger uniquement trois mots à propos de mes écouteurs posés sur sa feuille, parce que j'étais assise juste à côté de lui. Le reste du temps, j'étais restée à discuter avec Ophélie.

Le mardi suivant ce week-end désastreux, nous avons eu notre premier partiel du semestre. Je n'avais toujours pris aucune décision et je m'étais laissée jusqu'au jeudi après-midi pour trancher. Pourquoi cette date ? Nous avons une nouvelle séance de travail de groupe et j'avais envie de voir le comportement que Mathias allait adopter avec ses petits camarades, en ma présence. Cependant, je n'eus pas à attendre jusque-là, car en amphi', alors que nous attendions de commencer l'examen, il était placé deux rangs derrière moi, juste devant mon amie Maddison, derrière Melyna et à côté de Calliopée. Autant vous dire que la disposition était promptement parfaite. Enfin, ça dépendait pour qui.

Lorsqu'il était arrivé, il s'était fait applaudir parce qu'évidemment, pas mal de gens avaient vu la vidéo où il m'embrassait dans sa Story. Heureusement, personne ne m'avait identifiée, mais tout le monde avait saisi qu'il s'agissait

d'une fille – or, ils le pensaient tous gay. Il avait dû invoquer l'absorption de drogues pour justifier son égarement hétérosexuel, mais bien entendu, les jasements allaient tout de même bon train.

La première chose que je notai, ce fut sa gêne manifeste. Ce qui amusait tout le monde était la source de son mal-être actuel. De plus, j'étais dans le coin, tout près, et il n'avait probablement pas envie que je repense encore et encore à cette soirée merdique. Du coup, il tentait en vain de changer de sujet. Jusqu'à ce que...

— Mathias, c'est l'homme de ma vie et moi, il refuse de m'embrasser !

En entendant ces mots, je manquai de m'étouffer avec ma propre salive. Je jetai un coup d'œil vers Calliopée, alias *Blondie*, qui allait bientôt devenir *Blondie Péta*, espérant avoir mal entendu. Bien sûr, j'avais remarqué qu'elle faisait beaucoup de gringue à Matt ces derniers temps, mais je n'imaginais pas qu'elle oserait l'afficher aussi ouvertement. Je me demandai même si elle n'avait pas déjà essayé de l'embrasser comme elle venait de le sous-entendre...

En temps normal, je suis convaincue que l'intéressé aurait au moins ri à sa remarque, mais cette fois-ci, il l'ignora foncièrement. Pas difficile de comprendre pourquoi : il était cerné par Maddi derrière lui et moi pas très loin devant. Soit il entraînait dans le jeu de sa pimbêche et j'allais m'énerver encore davantage, soit il la rembarrait et c'était elle qui allait lui en vouloir. Il était coincé. Mais le plus horripilant fut qu'au cours des dix minutes qui suivirent, sûrement vexée qu'il n'ait pas réagi la première fois, elle répéta cette même phrase à trois reprises. Jusqu'à ce que Melyna ait pitié d'elle face aux vents monumentaux qu'elle se prenait et l'entraîne sur un autre sujet moins glissant.

Il me fallut quelques heures pour digérer la scène, ainsi que quelques moqueries mesquines avec Maddison. Nous en étions finalement arrivés à la conclusion que Calliopée faisait partie de ces filles qui se savaient tellement bien roulées qu'elles se lançaient même le challenge de parvenir à draguer des homos. Malheureusement, le problème se posa de nouveau le jeudi matin.

Nous nous retrouvâmes à soixante-dix dans une petite salle. Mathias était absent. Il savait que c'était le jour de mon verdict et je pense qu'il n'avait pas voulu prendre le risque de me mettre en rogne ce jour-là. Mais c'était sans compter sur Blondie, justement, qui jugea qu'étant donné qu'on allait passer à l'oral et que c'était un devoir de groupe, il se devait d'être présent. Elle l'appela et

parvint à le forcer à se tirer de son lit pour ramener ses fesses. Il arriva donc une grosse demi-heure plus tard et se dépêcha de sortir fumer juste derrière les portes vitrées de la pièce. Lorsqu'il rentra, Calliopée était encore en train de tirer sur sa cigarette et il s'assit sur sa chaise. Ce fut donc tout naturellement qu'une fois de retour, elle vint s'asseoir sur ses genoux.

Lorsqu'Ophélie me le fit remarquer discrètement, mon sang ne fit qu'un tour. Mon regard croisa, par hasard, un centième de seconde celui de mon petit ami et immédiatement, il se mit à titiller les côtes de sa copine, qui se leva en sursaut et en criant, scandalisée – Calliopée ne faisait jamais dans la demi-mesure :

— Hey ! Mais qu'est-ce que tu fais ?!

Elle paraissait indignée. Il se redressa à son tour, très calme, et répondit posément, presque durement, tout en s'éloignant déjà d'elle :

— Bouge-toi, je vais chercher une chaise.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre et traversa la moitié de la salle bondée pour aller récupérer de quoi s'asseoir dans un angle presque inaccessible. Et malgré ma contrariété évidente, je fus plutôt satisfaite de mon petit effet.

Dès que le cours fut terminé, je rentrai chez moi et j'attendis qu'il en fasse autant. Une fois qu'il fut là, nous gardâmes le silence pendant un assez long moment. Énormément de choses me poussaient à le quitter, mais je ne m'en sentais pas du tout capable. Il n'était pas parfait, il avait beaucoup de défauts et le baiser qu'il avait échangé avec Ludivine me hantait littéralement, mais pour autant, j'étais aussi assez fine psychologue pour comprendre en partie pourquoi c'était arrivé et pour savoir, au fond de moi, que ce n'était pas si grave. Que ça ne remettait pas forcément en question ses sentiments pour moi et qu'il était clair que ça n'avait eu aucune signification pour lui.

Il ne me lâchait pas des yeux. Je l'avais vu pleurer au début de la semaine, alors qu'il me suppliait de lui pardonner et je me rendis compte que je ne supporterais pas de refaire face à ses larmes. Avec un soupir de lassitude, je finis par tendre une main vers lui, l'invitant sans mots à venir me rejoindre sur le rebord de mon lit. Il ne se fit pas prier. On resta l'un à côté de l'autre un instant encore, avant que d'un accord tacite, nous laissâmes cours à notre désir partagé, à la fois d'amour, de pardon et de reconnaissance.

CHAPITRE 13

Gabriel

« Choisir c'est renoncer. Qu'il est difficile et terrifiant de renoncer. »

— Dominique Lévy-Chédeville

Je pourrais vous dire que les choses se sont arrangées toutes seules, que la suite de nos aventures se trouva finalement n'être qu'un long fleuve tranquille. La vérité fut tout autre. Nous avons passé une phase compliquée où il fut difficile de dialoguer. Ce qu'il s'était passé entre Ludivine et Mathias, bien que j'aie pris la décision de pardonner, avait causé pas mal de problèmes au sein de notre couple. La confiance que j'avais en lui s'était amenuisée et je ne savais pas comment changer cet état de fait.

En parallèle, je me mis à beaucoup voir Gabriel, qui fut un soutien, des deux côtés, au cours de cette période. Durant des heures, il m'écoutait parler de ce que je ressentais, des disputes que Mathias et moi avions, et même parfois de nos discussions plus *intimes*. Je n'avais jamais eu de confident à proprement parler et je me rendis rapidement compte que cela faisait tout de même un bien fou d'avoir quelqu'un pour m'écouter lorsque j'en avais véritablement besoin.

Il n'avait strictement rien à voir avec Mathias. C'était un garçon posé, mûr, calme, avec qui je pouvais converser de sujets variés pendant des heures. Plusieurs fois, nous passâmes des soirées entières à regarder des bêtisiers sur Youtube. Dans de rares moments, je découvris qu'il pouvait se montrer dur et intransigent, surtout quand il estimait que les choix de ses proches les mettaient inutilement dans des situations douloureuses ou dangereuses. Je réalisai, au bout d'un certain temps de déni, que j'en étais arrivée à préférer passer du temps avec lui qu'avec mon petit copain.

D'ailleurs, en parlant de ce dernier, je crus dans un premier temps qu'il pensait foncièrement que tout allait pour le mieux, que tout était réglé et qu'il

n'avait plus besoin de faire le moindre effort. Il sortait beaucoup –beaucoup plus qu'auparavant – et ne prenait presque plus la peine de me demander comment j'allais ou de s'occuper un peu de *nous*. Cependant, il me fallut un bon moment avant d'accepter la pensée vicieuse qui tentait de s'infiltrer en moi depuis quelque temps : *Gabriel prenait sa place*.

Parfois, je me dis que Mathias s'en était rendu compte. Qu'il faisait l'autruche, parce que pour une fois, je m'entendais vraiment bien avec un de ses amis. Sans compter que l'ami en question parvenait à apaiser, malgré tout, certaines choses difficiles entre nous. Mais comme on dit, si on n'essaie pas de rendre heureuse la personne qu'on aime, quelqu'un d'autre le fera sûrement à notre place.

Un soir, je dînais avec Gab dans mon appartement. On avait pris à emporter chez Burger King et on mangeait en riant à pleins poumons. On était assis côte à côte sur mon lit et puis, sans réellement qu'on s'en aperçoive, un silence s'installa ensuite entre nous. C'était ça, aussi, que j'aimais avec lui. Je pouvais rester dans une pièce en sa compagnie sans que cela devienne gênant, alors que Mathias avait sans arrêt la bougeotte. Il devait forcément faire ou dire quelque chose, sans arrêt. Même regarder un film pendant deux heures, c'était quasiment trop lui demander.

Mais ce soir-là, l'atmosphère était différente. Bien que je ne m'en rendis pas immédiatement compte, c'était bel et bien le cas. Jusqu'à ce que Gabriel prenne la parole :

— Il faut que je te dise quelque chose.

Sur le coup, je ne me posai pas trop de questions.

— Vas-y, je t'écoute.

Il prit une grande inspiration, puis se lança :

— Mathias est un de mes meilleurs amis. J'ai vraiment envie que ça s'arrange entre vous. Alors, je crois qu'on devrait cesser de se voir autant.

Je fronçai les sourcils, sceptique.

— Je ne crois pas que ça le dérange qu'on se voie.

— Mais moi si.

Je pris cette dernière remarque comme une claque en pleine figure. Il en avait marre. De me fréquenter, d'être là pour moi. Je pensais qu'il passait d'aussi bons moments que moi, mais j'avais dû me tromper sur toute la ligne. Je répliquai donc :

— Non, mais bien sûr, si tu ne veux plus qu'on se fréquente, je...

— Je t'aime, Nina.

Aucun son ne parvint à s'extirper de ma bouche. Je ne m'étais pas attendue à ça. Mais alors, pas du tout. Il me regardait fixement, attendant que je réagisse. Mais comment devais-je réagir face à une déclaration pareille ?

— Je ne comprends pas.

C'était vrai, je ne comprenais pas. Comment en étions-nous arrivés là ? Il répondit à ma question muette juste après qu'elle m'ait traversé l'esprit.

— Je n'ai pas essayé de piéger Mathias lorsque je lui ai demandé l'autorisation de tenter ma chance avec toi. Quand il m'a dit que je ne pouvais pas parce qu'il sortait déjà avec toi, j'ai prétendu que j'avais deviné, mais c'était faux.

J'ouvris de grands yeux ronds de stupeur.

— Pourtant, je t'ai vu souvent nous dévisager l'un et l'autre, à tour de rôle. Tu avais l'air de savoir...

— Oui, je cherchais à savoir s'il risquait de se passer quelque chose entre vous, reprit-il, mais je ne pensais pas du tout que c'était le cas et que vous le cachiez. Et puis, Mathias m'avait tellement répété qu'il n'en avait plus rien à faire que j'avais fini par croire que j'avais le droit de commencer à ressentir ce que je ressentais.

Non, c'était un cauchemar.

— Et ces derniers temps qu'on a passés ensemble, ça n'a pas aidé à la disparition de mes sentiments pour toi...

Encore une fois, je ne sus pas quoi répondre. Je le regardai fixement en me répétant inlassablement que j'aurais dû le prévoir, que j'aurais dû remarquer les signes. Pourtant, en toute franchise, ces signes n'avaient pas été légion. La vérité, c'était que ces dernières semaines, on s'était tous les deux perdus au milieu de cette drôle d'amitié. J'avais cherché du réconfort au mauvais endroit, alors que j'aurais dû tenter de recoller les morceaux avec Mathias.

— Dis-moi que ce n'est pas réciproque, que tu ne ressens rien pour moi.

Il venait de me couper dans mes pensées. Il avait besoin de me l'entendre dire pour se raisonner lui-même. Je comprenais totalement ça. Cependant...

— Je ne peux pas faire ça.

Gabriel était beau. D'une beauté totalement différente de Mathias, qui incarnait une espèce de perfection. Gab, lui, était charismatique, charmant et pas si mal bâti que ça non plus. Il avait le caractère rêvé pour qui voudrait se poser, avoir une relation stable, une famille. Tandis que Mac était tout l'inverse. J'avais énormément apprécié ces moments que j'avais passés avec lui et j'étais tout bonnement incapable de mentir en prétendant qu'il n'éveillait rien en moi.

Il dut prendre ma réponse comme une autorisation, un espoir ou je ne sais pas, parce qu'il se pencha vers moi et après avoir soufflé un : « *Je ne devrais pas faire ça* », il m'embrassa. Cela ne dura que quelques secondes, avant que je ne me recule. Mon visage prit une expression douloureuse, à l'image de ce que je ressentais à l'intérieur, et je portai doucement une main à sa joue pour la caresser tendrement.

— J'aurais pu, Gab. Je t'assure que j'aurais pu. Mais Mathias...

Je ne parvins pas à terminer ma phrase, alors il le fit à ma place.

— Tu l'aimes. S'il n'avait pas été là, peut-être, mais maintenant, ce sera toujours lui.

Je soufflai, embêtée.

— Je ne peux pas me projeter suffisamment loin pour dire que ce sera toujours lui, mais aujourd'hui, oui, c'est lui. Je l'aime.

Il acquiesça en baissant les yeux et se leva.

— Je lui parlerai pour lui dire ce qu'il vient de se passer, t'en fais pas.

Je secouai la tête.

— Ne lui dis rien.

Il eut l'air étonné. Je m'expliquai.

— Je ne veux pas me mettre entre vous. Vous êtes amis et je refuse que vous vous disputiez à cause de moi. Il n'a pas besoin de le savoir.

Il parut hésiter un instant, puis il hocha la tête en signe de compréhension, avant de s'emparer de sa veste et de quitter mon appartement. Je sentis un énorme poids prendre place au creux de ma poitrine. Je venais de perdre mon confident.

CHAPITRE 14

Les démons de Mathias

« Nous trouvons de tout dans notre mémoire : elle est une espèce de pharmacie, de laboratoire de chimie, où on met la main tantôt sur une drogue calmante, tantôt sur un poison dangereux. »

— Marcel Proust

J'avais donc réinstauré de la distance entre Gabriel et moi, et Mathias n'en sut d'abord rien, dans un premier temps. Bien entendu, il avait pris conscience de notre rapprochement et je sentais quand même poindre de plus en plus souvent de la jalousie au milieu des piques qu'il me lançait de temps en temps : « *Tu devrais voir ça avec Gab* » ou « *Et Gab, il en pense quoi ?* » ou encore « *Demande à Gab puisqu'il est si génial* ». Cela confirma mon idée selon laquelle on avait bien fait de ne rien lui dire.

Et finalement, il était visiblement temps que je me reconcentre sur lui, puisqu'il m'apparut rapidement comme évident que quelque chose n'allait pas. Mathias faisait de plus en plus la fête. Il arrivait en cours le matin dans un état lamentable, il ne dormait parfois pas pendant quarante-huit heures, il ne prenait même plus la peine de passer me voir, même en coups de vent, sauf lorsque je lui demandais explicitement de le faire, et j'avais l'impression qu'il prenait même ses distances avec ses fréquentations de l'IFSI. Sans parler de Gabriel, il traînait de moins en moins avec Calliopée et Melyna, par exemple, et de plus en plus avec deux filles qui étaient connues dans la promo pour être des fêtardes invétérées. Certes, je n'étais pas une fan inconditionnelle de *Blondie* et de *Madame-Je-Sais-Tout*, mais celles par qui il les avait remplacées ne valaient pas tellement mieux.

Durant un certain temps, je fis comme si je n'avais pas pleinement conscience du problème. Je n'étais tout simplement pas prête à y faire face. Mathias répétait que tout allait bien et je présume qu'il était plus facile pour moi

de le croire sur parole plutôt que de prendre certaines choses en mains. Cependant, un jour, en cours de travaux dirigés, j’entendis une conversation qui me fit froid dans le dos.

Maddison, Ophélie et moi étions installées au fond de la classe, juste derrière Clara, Calliopée et Melyna. Au départ, elles parlaient de tout et de rien et je n’écoutais pas spécialement. Cependant, à un moment donné, je sentis Maddi qui me donnait plusieurs coups de coude répétés. Sans dire un mot, elle me fit un signe de tête dans leur direction et je me concentrai sur leur discussion.

— Il est où, Mac, d'ailleurs ?

Effectivement, il était encore absent. Ces temps-ci, faire l'école buissonnière était devenue son activité favorite.

— Il devait aller acheter ses merdes.

Melyna lui avait répondu d'un ton grincheux qui ne lui ressemblait pas. Visiblement, elle n'approuvait pas sa conduite. Calliopée lança alors :

— C'est moi où il déconne vraiment avec ses pilules ?

Je n'aurais pas dû être surprise. Je savais pertinemment que depuis le festival de Rennes, il avait pris l'habitude de consommer de la MDMA en soirées. Bien entendu, j'étais foncièrement contre, mais tant qu'il ne le faisait pas devant moi, j'avais longtemps estimé que je n'avais rien à dire. Pourtant...

— Carrément, approuva Melyna. De temps en temps, c'est cool, mais il abuse dernièrement. Il fait vraiment n'importe quoi. Tenez, vous l'avez entendu l'autre jour parler du boulot d'infirmier ?

De profil, je vis *Blondie* faire la moue, tandis que Clara fronçait les sourcils, ne masquant pas sa contrariété. Elle explicita :

— J'ai failli lui rentrer dedans quand il a dit qu'il ne ferait jamais ce truc de merde parce que c'était un travail de sous-fifres.

Je restai bouche bée. Encore une fois, j'avais tout à fait conscience que la formation que nous suivions n'avait jamais été son rêve, qu'il envisageait de retenter médecine et qu'il avait les moyens de chipoter sur sa profession d'avenir.

En revanche, ce genre de propos violents et humiliants ne lui ressemblaient pas. En temps normal, jamais il ne se serait permis de dénigrer à ce point le futur emploi de ses amies – et potentiellement celui de sa petite amie. De plus, s'il l'avait tant en horreur, rien ne l'empêchait de l'arrêter, de la suspendre et de faire autre chose.

— Vous allez à sa soirée d'anniversaire ?

Décidément, il était le sujet du jour.

— Non, on n'est vraiment pas dans les mêmes délires, en ce moment, confia Calliopée. Et toi ?

— Tu me vois amener Stéphane à ce genre de fête ? railla Clara. Il va prendre peur.

Melyna soupira, l'air désesparé, et intervint à son tour.

— J'en parlais avec Gabriel il n'y a pas longtemps. Il s'inquiète, lui aussi. Il y a clairement quelque chose qui ne va pas, mais on ne sait pas quoi faire. Il va quand même falloir trouver, parce que ça risque bien de dégénérer, sinon.

Elles coupèrent court à leur conversation lorsque la formatrice du TD les interpella pour qu'elles cessent de bavarder. J'étais vidée. Maddison me jetait régulièrement des coups d'œil et je savais qu'elle avait tout suivi, elle aussi. Forcément, elle en était arrivée à la même conclusion que moi : la seule personne qui était apte à correctement intervenir, c'était moi. Seulement, je ne m'en sentais pas du tout capable. Si j'avais été tout à fait honnête avec moi-même, j'aurais pu admettre que j'avais reconnu les signes depuis un certain temps déjà. Mathias commençait à avoir un sérieux problème avec la drogue. Seulement, je n'étais pas la mieux placée pour gérer ça. Les addictions demeuraient une thématique sensible à mes yeux. J'avais perdu un copain qui s'était suicidé en état de manque lorsque j'avais douze ans et un de mes meilleurs amis luttait encore pour ne pas sombrer à nouveau.

Cette pensée me glaça de l'intérieur. J'avais beau avoir envie de partir en courant afin de ne pas affronter ces complications, j'aimais trop Mathias pour risquer de le laisser définitivement tomber là-dedans. J'allais devoir trouver quelque chose...

CHAPITRE 15

« *Ne m'abandonne pas* »

« Parfois, on reçoit l'aide salutaire de personnes inattendues. »

— Dorine Cherblanc

Je n'eus pas à attendre trop longtemps. Au cours de la semaine qui suivit, je tentai d'aborder le sujet avec Mathias, mais il se montra intransigeant et presque agressif : *non, il n'avait aucun problème, non, je ne pouvais pas l'aider et oui, je devais le laisser tranquille*. Il assurait qu'il contrôlait la situation et qu'il consommait uniquement parce que ça le faisait se sentir bien au cours d'une période plutôt mauvaise. J'essayai de lui faire comprendre que plus il prendrait de la drogue, plus sa vie en étant clean lui semblerait fade et triste, mais la seule chose que je gagnai, ce fut la remise sur le tapis d'un événement qui nous avait secoués tous les deux.

En effet, quelques semaines après le festival de Rennes, j'avais eu un énorme accrochage avec mon ami FX. Il m'avait vraiment mise en colère et blessée. Au cours de la dispute au téléphone, une énorme douleur s'était manifestée au niveau de mon bas-ventre. Je découvris plus tard que j'avais saigné et après quelques examens médicaux, j'appris que je venais de faire une fausse-couche – alors que je n'étais pas du tout consciente d'avoir été enceinte. Comme rien de métabolique ne justifia l'incident, Mathias en conclut de lui-même que ma relation malsaine avec FX en avait été la cause. Si j'avais eu la présence d'esprit de le sortir de ma vie, jamais cette embrouille n'aurait eu lieu et je n'aurais peut-être jamais perdu son bébé.

Son bébé... Je réalisai qu'il aurait pu se sentir prêt à être père. Je n'en étais véritablement pas au même stade.

Involontairement, parce que je savais qu'il tentait de lutter contre cette impression, il me reprocha pendant un long moment cet épisode. Par conséquent,

lorsque je me mis à le secouer afin qu'il intègre que ce qu'il était en train de faire de sa vie était dangereux, il rétorqua dans un premier temps que c'était en grande partie de ma faute. Évidemment, je me sentais déjà coupable. Alors, défaite, je finis par lâcher :

— Quitte-moi, dans ce cas. Mais ne fous pas ta vie en l'air à cause de moi.

Il avait alors ouvert de grands yeux et j'avais pu lire la panique sur son visage.

— S'il te plaît, ne m'abandonne pas.

Je n'avais pas du tout l'intention de m'en aller. Il s'était écroulé dans mes bras et pour la première fois depuis la soirée à Rennes, probablement, nous avions parlé. Beaucoup. Il m'avait confié ses doutes, son sentiment d'inutilité et d'impuissance. Il m'avait décrit l'état dans lequel la drogue le mettait, en comparaison. Il m'avait tout de même assuré que s'il devait choisir entre elle et moi, ce serait moi. Je sentais qu'il n'était pas tout à fait honnête – on ne se débarrasse pas aussi facilement d'une addiction, ou en tout cas, d'un début d'addiction – mais il avait commencé à abaisser ses barrières et je considérai ça comme un premier pas.

J'avais pris ma décision. Cela n'avait pas été facile, mais s'il existait une seule personne sur Terre qui pouvait secouer quelqu'un dans ce genre de situations, c'était bien lui.

Son nom était Angel. Je l'avais rencontré dans mon centre de convalescence pendant ma dépression adolescente. C'était l'archétype de l'italien et probablement le garçon le plus admirable que j'avais jamais rencontré. D'un point de vue totalement objectif, je lui devais la vie. Littéralement. Après ma première tentative de suicide et pendant mon premier séjour dans le centre, réitérer mon acte avait été une véritable obsession. J'avais échoué, mais ma vie me semblait toujours aussi insupportable à poursuivre.

Angel avait été là. Plusieurs fois, il s'était assis près de moi dans les escaliers où j'avais l'habitude de pleurer, à l'abri des regards. En effet, ceux-là n'étaient presque jamais empruntés et il m'avait un jour découverte alors qu'il se baladait dans le bâtiment, s'éloignant le plus possible de quelconque âme qui vive, parce qu'il tentait de séduire une fille.

Ça aussi, cela faisait partie d'Angel. Il avait cette beauté latine parfaite et si Mathias n'avait rien à voir avec lui physiquement, ils partageaient néanmoins ce point commun : le mec parfait, si on s'était amusé à le créer en prenant différents styles, alors il y aurait forcément eu une version qui leur aurait respectivement ressemblé. En bref, Angel pouvait avoir n'importe quelle fille et bien que par ailleurs, il se détestait lui-même, il avait saisi que les goûts des autres pouvaient différer des siens.

Ce jour-là, il avait complètement oublié sa nouvelle conquête, qui m'en avait pas mal voulu, d'ailleurs. Il avait tout d'abord tenté de me faire rire, et puis il m'avait consolée. Il m'avait même forcée à lui faire un câlin. En premier lieu, je l'avais jugé comme un type superficiel de par son assurance et l'apparence qu'il avait, mais je n'aurais pas pu être plus loin de la vérité.

Une autre fois, dans des circonstances semblables, il m'avait raconté sa vie. Il avait sûrement l'histoire la plus triste qu'il m'avait été donné d'entendre. Son père était militaire et violent. Il avait fait de son épouse une femme battue et leurs trois enfants subissaient tout autant ses colères et son alcoolisme. Finalement, la mère était parvenue à s'enfuir, mais Angel, le plus jeune de la fratrie, n'avait pas encore treize ans lorsque cela se passa. Après diverses batailles juridiques sans résultat, il apparut comme clair que la mère n'obtiendrait la garde que des deux aînés. Angel n'avait pas eu voix au chapitre et le statut de militaire du père avait lourdement pesé dans la balance. S'en était suivi une descente aux enfers pour l'adolescent en construction qu'il était. Durant une année, il avait vécu dans la rue. Les rares fois où il était rentré chez lui, son père s'était avéré plus saoul et défoncé que lui. Parce qu'effectivement, très vite, Angel avait trouvé refuge dans des groupes malfamés et il était tombé dans la drogue. Je ne parle pas, cette fois, de pilules d'MDMA ou de cannabis, mais de la vraie drogue, celle qui effraie, la drogue dure. Les seringues et les lignes de cocaïne.

La seule personne qui l'avait soutenu avait été l'infirmière scolaire de son lycée. Chaque matin, elle l'avait attendu devant le portail. Chaque matin, alors qu'elle savait qu'il ne venait qu'une fois sur trois en cours, elle l'avait guetté afin de pouvoir évaluer son état pour qu'il n'apparaisse pas devant des professeurs, bourré ou défoncé, au risque qu'il se fasse renvoyer. Alors, lorsqu'il se montrait, elle l'emmenait directement à l'infirmerie pour le remettre d'aplomb.

Je n'ai jamais connu cette femme, mais depuis ce jour où il me raconta cette histoire, je n'ai jamais ressenti plus de gratitude pour quelqu'un. Pour lui, c'était elle. C'était elle qui avait sauvé son destin. Et indirectement, elle avait donc sauvé le mien.

Il avait fini par faire une tentative de suicide. À ce moment-là du récit, il me montra l'immense cicatrice qui barrait tout son avant-bras, du creux du coude jusqu'au début de sa main. Je compris qu'il avait cherché à sectionner l'une des deux artères principales que nous avons à cet endroit.

Après un séjour en service de pédopsychiatrie, où ils avaient mesuré l'ampleur des dégâts et surtout, la situation familiale très problématique, ils n'avaient pas trouvé d'autres solutions pour l'empêcher de retourner chez son père ou dans la rue que de l'envoyer dans ce centre. Les batailles juridiques, pendant ce temps, avaient repris, avec cette fois, le soutien du corps médical, psychologique et même scolaire. Il s'avérerait que la mère finirait par obtenir la garde, mais le mal était fait. Son fils était bousillé.

Il avait conclu son histoire par une phrase qui m'avait, par la suite, hantée jusqu'à la fin de ma dépression, et je n'avais jamais pu l'oublier :

« Si j'ai réussi à survivre, tu survivras aussi. »

Ordinairement, je détestais ce genre de comparaisons. Selon moi, on ne pouvait pas classer les problèmes des gens par ordre de gravité. À la limite, on pouvait mesurer et classer la gravité de l'impact, mais pas la gravité de l'incident. Un cœur brisé pouvait faire plus de dégâts qu'une agression sexuelle dans certains cas. J'étais contre l'idée qu'on minimise certains troubles sous prétexte que l'origine nous paraissait insignifiante.

Du coup, j'aurais dû penser que sa phrase n'avait pas lieu d'être. Ce n'était pas parce qu'il avait su supporter sa vie que j'allais pouvoir supporter la mienne. Mais il m'avait touchée. Il se tenait là, à côté de moi, ne détournait pas le regard et avait déballé toutes ses blessures alors qu'en général, il ne laissait rien filtrer – jamais. Il l'avait fait parce que la jeune fille détruite que j'étais, qu'il connaissait à peine, lui avait semblé véritablement en détresse ces soirs-là. Par conséquent, il avait voulu l'aider, et après avoir compris que le soutien affectif ne marcherait pas parce que cette nana s'obstinait à prétendre qu'elle n'avait pas de cœur, il

s'était rabattu sur le raisonnement logique. Et ça, ça m'avait parlé. Ce type avait su puiser sa force je ne savais où et il m'offrait maintenant de puiser ma force en lui. J'avais été seule pendant si longtemps qu'il me fallut un certain laps de temps pour mesurer l'étendue de son offre, mais par la suite, à chaque fois que j'avais pensé à mettre fin à mes jours, j'avais pensé à lui et aux moments que j'avais passés avec lui. Probablement même sans le savoir dans un premier temps, Angel était devenu mon ancre.

CHAPITRE 16

Angel

« Il faut apprendre à édifier une nouvelle vie sur les ruines d'un passé douloureux. »

— Jules Sandeau

Bien entendu, lui aussi eut ses périodes de doutes. Je réalisai l'impact qu'il avait sur ma vie lorsque quelques mois après la scène que je viens de raconter, il resomba temporairement parmi ses vieux démons. Nous étions tous les deux sortis du centre et alors que ma propre existence reprenait le chemin du chaos, apprendre qu'il replongeait m'avait fendu le cœur. Je fis alors ma seconde – et la plus grosse – tentative de suicide médicamenteuse, ce qui me renvoya illico à la case départ, dans mon centre, où Angel avait, lui aussi, était admis de nouveau.

Vous l'aurez compris, il existait peu de gens, sur cette planète, que j'estimais, que je respectais, que j'admirais et que j'adorais autant que lui. Je savais qu'il pouvait se montrer dur, intransigeant et parfois brutal, surtout s'il s'agissait de protéger les gens qu'il aimait. Sous ces conditions, lui balancer Mathias entre les pattes n'était probablement pas l'idée du siècle, mais j'avais confiance en lui. De toute façon, mon petit ami n'avait pas besoin d'être cajolé.

Cela se déroula finalement un vendredi soir, à l'une de nos habituelles sauteries de fin de semaine. En effet, j'avais pour habitude, de temps en temps, de me rendre chez une amie du lycée qui organisait régulièrement des soirées dans son manoir en campagne. Il s'agissait des seules fêtes que j'appréciais vraiment. J'y retrouvais de vieilles connaissances et mes plus anciens amis, dont Charlotte et Remy qui, par ailleurs, vivait maintenant ensemble à Nice. Il s'agissait de mes deux meilleurs amis et ils me manquaient souvent depuis leur déménagement. Ils rentraient certains week-ends et je calquais souvent mes présences à ces soirées en fonction d'eux.

J'avais demandé à Angel de venir. Au début de notre relation, Mathias venait uniquement parce qu'il savait que souvent, certains de mes ex étaient présents. Sa jalousie était plus forte que le risque d'ennui mortel. Et puis, il s'était lié à quelques personnes et dorénavant, il venait avec plaisir. Par contre, Angel limitait ses présences au strict minimum. Juste suffisamment pour entretenir quelques liens, mais ça n'allait jamais plus loin.

Du coup, je fus obligée de l'enjoindre clairement à se ramener ce soir-là. Ses échanges avec Mathias jusque-là avaient tous été très succins. Ils s'étaient limités à des signes de tête et à des salutations cordiales, mais souvent froides. Angel me considérait comme la petite sœur qu'il n'avait jamais eue. Selon lui, j'avais besoin d'être protégée. Non pas qu'il minimisait la dureté de la vie que j'avais menée jusque-là, mais justement, à ses yeux, je méritais que quelqu'un me protège de toute complication supplémentaire. Et bien entendu, Mathias aurait pu en être potentiellement une.

C'était également un des seuls garçons en dehors de mon petit ami avec qui j'acceptais quelques contacts physiques intimes. Lorsqu'il arriva à la soirée, je lui sautai littéralement dans les bras. Avec son air bourru habituel, il se permit néanmoins un sourire et je sentis une légère pression dans mon dos, signe qu'il alimentait notre étreinte.

— Et dire qu'avant, il fallait te supplier pour un câlin.

Je me mis à rire. Chaque fois qu'il me lançait ce genre de piques à ce sujet, je me rappelais le temps qu'il m'avait fallu, le premier soir où il m'avait trouvée en train de pleurer dans les escaliers, pour que j'accepte de le laisser me prendre dans ses bras – et encore, l'action n'avait pas duré plus de deux secondes et avait davantage ressemblé à une accolade maladroite. Effectivement, les choses pouvaient changer du tout au tout en quatre ans.

— Je suis contente que tu sois là.

Je venais de me reculer et il prit un air grave, probablement dû à mon ton soudainement sinistre.

— J'ai cru comprendre que la situation l'exigeait.

Je hochai la tête, la mine défaite. Essayant de m'empêcher de jeter un coup d'œil vers Mathias pour qu'il ne devine pas qu'il était le sujet de notre discussion,

je confirmai :

— C'est le cas. Je ne t'aurais jamais demandé une chose pareille si j'avais pu faire autrement, mais je n'ai pas d'autres solutions. Je suis tout autant dans l'impasse que ses amis.

Je repensai douloureusement à la conversation que j'avais entendue entre Clara, Calliopée et Melyna. Si même elles s'étaient aperçues qu'il y avait un problème, cela en disait long.

— Et je suis désolée de te l'avoir demandé.

Angel aurait probablement tout fait pour moi, j'en avais pleinement conscience. Pour autant, je savais pertinemment que ma sollicitation allait lui demander un effort et une force intérieure considérables. Il posa doucement une main sur ma joue gauche et je vis sur son visage crispé l'inquiétude qui l'habitait.

— Je ne laisserai personne te faire du mal, tu le sais.

J'acquiesçai encore une fois, mais il me fallut préciser :

— Il ne m'en fera pas.

Un instant, il détourna les yeux avec une expression de dédain, mais lorsqu'il me regarda de nouveau, il avait récupéré un air neutre.

— La drogue peut faire faire des choses qu'on regrette et qu'on n'aurait jamais fait en temps normal.

Là encore, c'était du vécu. Au cours de l'une de ses rechutes temporaires, alors que j'étais venue le chercher pour le ramener chez sa mère parce qu'il avait été dans l'incapacité de rentrer seul, il s'était emporté violemment contre moi et m'avait envoyée valdinguer au sol. Visiblement, il ne se l'était toujours pas pardonné.

— Angel...

Je ne savais pas comment dire ce qui me traversait l'esprit sans qu'il prenne ça de travers.

— Mathias ne consomme pas ce que toi, tu as consommé. Ni les mêmes produits, ni les mêmes doses.

J'inspirai un grand coup avant de continuer.

— Il n'a pas non plus ton tempérament de base, parce qu'il n'a pas eu la même vie que toi.

Bien entendu, Angel était naturellement devenu quelqu'un de dur. Ses colères pouvaient être violentes et il était d'un tempérament sanguin. À l'inverse de Mathias qu'il était très difficile de faire sortir de ses gonds et qui préférait le silence et l'ignorance, plutôt que le conflit. Réellement, ils étaient le feu et la glace.

— Je n'ai pas envie de prendre le risque de vérifier ça.

À l'évidence, il était méfiant. Non seulement il savait que les sentiments faussaient l'objectivité d'une situation, mais en plus, il ne connaissait pas mon copain, ou pas vraiment. D'ordinaire, il s'en tenait le plus éloigné possible et je savais pourquoi : Mathias avait du mal à faire face à la proximité évidente établie depuis longtemps entre Angel et moi, et ce dernier se sentait relégué au second plan lorsque le premier était dans les parages. Auparavant, il avait été le seul membre de la gent masculine que je laissais autant s'approcher de moi, mais les choses avaient évolué et il se sentait dorénavant mis parfois à l'écart.

Sentant que je n'avais rien d'autre à rajouter, il s'approcha lui-même de Mathias qui nous observait un peu plus loin. Je vis leurs deux regards s'assombrir alors qu'ils se jaugeaient l'un et l'autre. La tempête arrivait.

Je n'entendis pas leur conversation. J'assistai, impuissante, à une séance de gestuelles sans parole. Charlotte m'avait rejointe et elle paraissait tout aussi incertaine que moi par rapport à l'issue de cette confrontation.

Angel, égal à lui-même, débitait des phrases inaudibles dans une posture distante et sans la moindre émotion sur ses traits. Petit à petit, alors qu'au début, il avait le visage crispé par la contrariété, je vis celui de Mathias se détendre, pour finalement laisser place à de la tristesse, voire de la douleur. Il baissa les yeux et acquiesça d'un signe de tête, ce qui me fit comprendre qu'Angel avait réussi. L'instant d'après, ils se tournèrent vers moi et s'approchèrent ensemble. Je fus reconnaissante à Angel lorsque je le surpris à poser une main sur l'épaule

de mon petit ami, dans un geste d'encouragements et de soutien.

Lorsque Mac se trouva debout devant moi, il sembla ne pas savoir quoi dire dans un premier temps, puis il lâcha simplement :

— Je suis désolé.

Je savais ce qu'il y avait derrière ces trois petits mots. Il était désolé d'avoir embrassé Ludivine. Il était désolé de s'être énervé contre moi à propos d'FX et du bébé. Il était désolé de s'être réfugié dans les substances au lieu d'affronter nos difficultés à mes côtés.

Je n'avais pas besoin de plus, alors je me contentai de sourire avant de l'enlacer, enfouissant ma tête au creux de son cou. Cela faisait un bon moment que je n'avais pas eu de véritables contacts intimes avec lui et le soulagement que je ressentis m'ôta instantanément le poids qui résidait dans mon estomac depuis que toute cette histoire avait commencé.

Cependant, le répit fut de courte durée, parce qu'une voix sarcastique nous interrompit tout à coup :

— Je dérange, peut-être ?

CHAPITRE 17

Premier amour

« Tout ce qu'elle avait fait en se répétant sans cesse que c'était pour le mieux, n'avait jamais été que l'expression d'un égoïsme aveugle qui avait entraîné la confusion et le désastre partout autour d'elle. »

— J. K. Rowling

C'était un cauchemar. Encore un. Je ne l'avais pas revu de visu depuis l'automne 2012, c'est-à-dire depuis plus de quatre ans, et il se tenait là, devant moi, comme s'il n'était jamais parti, comme s'il n'avait jamais déserté, comme s'il ne m'avait jamais brisé le cœur.

— Alexis.

C'était Angel qui venait de poser un nom sur l'origine de ma tétanie actuelle. Si je savais ce que ce patronyme m'inspirait, je savais également ce qu'Angel en pensait. À vrai dire, c'était le seul garçon qu'il estimait digne de moi. Allez savoir pourquoi. Mon ami m'avait connu au cours de la période où Alexis avait fait partie de ma vie, alors que j'étais encore au centre. Bien qu'il n'en ait jamais eu conscience et bien qu'il n'ait pas suffi à ma guérison, ce dernier avait su me maintenir dans un état plus ou moins acceptable, la plupart du temps. Angel le savait. Il avait eu le temps de mesurer l'amour que ce garçon m'avait porté et si j'estimais qu'il m'avait trahi, Angel ne voyait pas les choses tout à fait sous cet angle. Je présume que ce fut la raison principale qui l'empêcha d'intervenir en me laissant me dépatouiller toute seule avec la discussion qui suivit.

— Ça fait longtemps, lâcha le nouveau venu, probablement à court d'idées pour débiter ces désagréables retrouvailles. Tu as changé.

Si je n'avais pas été si choquée et contrariée par sa présence, j'aurais apprécié la remarque. La dernière fois qu'il m'avait croisée, juste devant une gare et par

un total hasard, j'avais un horrible chignon, je n'étais pas maquillée et j'étais engoncée dans un survêtement affreux. Autant vous dire que je n'avais pas été à mon avantage. Je savais que j'avais fait quelques progrès au niveau de mon apparence depuis et c'était plutôt plaisant qu'il s'en aperçoive.

— Toi, tu es toujours le même.

Il s'agissait sûrement mon plus gros problème. Que cela ait été à douze ans, dix-sept ou vingt-deux, ce type n'avait pas changé d'un iota. Autant dire que lorsqu'on était tombée amoureuse d'une bouille il y avait des années, il était difficile de renier ses sentiments si même le temps ne la modifiait pas, ne serait-ce que légèrement.

Je l'avais aimé. Je l'avais aimé à en mourir. Ce genre d'amour que l'on connaît trop jeune et qui nous fait croire que jamais plus on ne rencontrera quelqu'un qui nous fera ressentir ce genre d'émotions. D'un point de vue objectif, ce n'était pas si faux de le croire : ce que je ressentais actuellement pour Mathias n'était pas vraiment comparable. Cependant, ce n'était pas moins fort pour autant. Et ce fut ce soir-là que je m'en rendis enfin compte.

Pourtant, j'avais déjà, une fois, renoncé à Alexis pour un autre garçon. Pour FX, en fait. FX avait été ma bouée de sauvetage. Au début, il avait servi de remplaçant, il avait fait office de pansement et puis j'avais fini par m'attacher irrévocablement à lui. Ensuite, Alexis avait tout de même fait une tentative pour revenir, au moins partiellement, dans ma vie. J'avais été tentée de le laisser faire, mais sa présence au sein même de mon existence avait créé quelques dissonances entre FX et moi, bien qu'il n'ait été officiellement qu'un ami. J'avais dû faire un choix. Et j'avais choisi FX.

— Le Alexis ?

Mathias interrompit brutalement mes pensées en prouvant qu'il avait fait les liens. Évidemment, il en avait déjà entendu parler. Trop à mon goût, d'ailleurs. Mais il sortait avec une fille qui considérait n'avoir été amoureuse qu'une seule et unique fois avant lui, alors forcément, celui qui lui avait inspiré de tels élans d'affection était forcément connu et craint, par la même occasion.

Angel détourna les yeux, Alexis afficha un sourire en coin satisfait et je hochai doucement la tête pour répondre affirmativement à sa question. Puis, je me tournai vers mon amour d'enfance :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il prit un air innocent.

— Cory m'a invité.

Voilà le genre d'ennuis auxquels on s'exposait lorsqu'on autorisait chaque invité à venir avec d'autres gens. Je grinçai des dents.

— Tu sais que ce n'est pas ce que je te demande.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi as-tu accepté son invitation ?

Un silence plana quelques secondes, puis il lâcha, avec une moue embêtée :

— J'avais envie de te voir.

Je vis Mathias se tendre et je devinai qu'il était sur le point d'intervenir, mais Angel posa à nouveau une main sur son épaule, cette fois-ci pour le dissuader d'agir. J'imagine qu'il considérait que je devais gérer ça toute seule.

— On n'a plus rien à se dire, Alex.

Je vis une ombre de douleur passer sur ce visage que j'avais tant chéri et je ressentis une pointe de culpabilité, accompagnée par un pincement au cœur que je décidai d'ignorer.

Mal m'en prit, puisque je compris – trop tard – que j'avais soudainement mis fin à toute tentative d'hypocrisie et de cordialité. D'habitude, je n'aimais pas trop les faux-semblants, mais la situation était suffisamment délicate pour que j'aie préféré un peu de retenue plutôt que des éclats de toute part.

— C'est à cause de lui, pas vrai ?

Il ne prit même pas la peine de désigner Mathias d'un geste de la main ou d'un regard. Tout le monde savait qui il visait. Je gardai le silence, qui fut probablement pris pour un aveu.

— Tu crois vraiment qu'il pourra t'aimer comme tu es ? poursuivit-il

durement, même si je sentais le désespoir plus que la méchanceté au fond de sa voix. Tu es la fille la plus complexe que j'ai jamais rencontrée, Nina. Il y a beaucoup trop de paramètres à prendre en compte.

Il souffla.

— Je te connais depuis plus de dix ans, potentiellement mieux que la plupart des gens, j'ai pu constater toutes tes zones de noirceur et pourtant, il m'arrive de penser que je fais une erreur en restant accroché à toi. Que je n'y arriverai pas, que je ne serai pas à la hauteur.

Il émit un rire sans joie.

— Tu penses sérieusement qu'un mec que tu connais depuis à peine quelques mois pourrait réellement t'aimer ?

Il avait raison sur un point : il me connaissait bien. Du moins, il connaissait mon obscurité, mes craintes et tout ce qui éveillait mes pires démons intérieurs. Il avait encore su taper exactement où ça faisait mal, exactement sur mes peurs les plus viscérales. Pour me donner du courage et éviter la panique qui tentait déjà de m'envahir, je jetai un coup d'œil autour de moi. Charlotte affichait une mine déconfite et Angel s'était tendu. Je réalisai que malgré son soutien à Alexis, il n'approuvait pas son discours actuel. Quant à Mathias, bien qu'il paraissait calme et sûr de lui, je savais qu'il bouillait intérieurement de rage. Son sang-froid m'avait toujours impressionné.

Je reportai mon attention sur mon interlocuteur.

— Il faut bien que j'aie cet espoir, Alex, répondis-je alors. Sinon, je me condamne à m'arrêter pour le restant de mes jours sur une histoire finie et potentiellement assez tragique.

Je vis son visage se décomposer.

— Tu nous considères comme une tragédie ?

Je lui adressai un sourire triste.

— Ne fais pas comme si c'était une surprise, lâchai-je. Tu te rappelles du roman sur notre histoire que je voulais écrire à dix-sept ans et que j'avais

commencé, d'ailleurs ?

Il acquiesça.

— Charlotte t'avait envoyé la fin déjà pré-rédigée. Tu as prétendu que tu ne l'avais pas lue, mais je suis sûre que tu avais menti pour me rassurer.

Il comprit alors où je voulais en venir.

— Mais c'était une fin inventée...

Inventée, elle l'avait été. Évidemment, puisque je n'avais pas la possibilité de prévoir notre véritable avenir. Pour autant, j'avais commencé à écrire ce roman après ma première tentative de suicide, alors qu'on reprenait tout juste contact. Cette fin s'était imposée presque immédiatement à moi, malgré son caractère dramatique. Elle se déroulait des années plus tard, un soir où mon personnage devait remettre un exemplaire du livre imprimé à Alexis. Ce dernier n'avait pas confirmé sa présence et elle s'était rendue à un endroit très important pour eux deux, à l'époque où ils étaient enfants et heureux. Elle l'avait attendu, mais il n'était pas arrivé. Alors, l'œuvre de sa vie enfin conclue, elle avait descendu une bouteille de vodka accompagnée d'une boîte de somnifères, ignorant qu'il avait simplement du retard. Lorsqu'il était enfin arrivé, il l'avait trouvée mourante sur le sol enneigé du mois de février. Il s'était saisi du livre abandonné par terre et s'était mis à pleurer en réalisant ce qu'il venait de perdre.

Je n'étais pas adepte des fins tragiques. À vrai dire, et surtout dans les histoires d'amour, je détestais ça. Cependant, déjà à ce moment-là, un récit sur Alexis et moi ne pouvait pas finir autrement à mes yeux.

— C'était une fin digne de nous, répliquai-je enfin. Elle nous représentait parfaitement.

Je crus un instant qu'il n'allait pas insister. Il savait que j'avais raison. Notre amour avait été pur, sincère, simplement parsemé d'obstacles presque infranchissables. Malgré tout, il avait su traverser le temps, l'absence, les conflits, les rancœurs, les déceptions... Mais un jour, il avait fallu choisir : continuer à se battre et mourir à petit feu, parce qu'on était destructeurs l'un pour l'autre, ou renoncer définitivement, passer à autre chose, au risque cependant de ne jamais retrouver quelque chose d'aussi beau et d'aussi saisissant.

Sauf que visiblement pris d'une inspiration soudaine, il me tourna délibérément le dos et s'adressa à Mathias, d'une voix froide que je lui avais rarement connue :

— Tu ne sais pas ce qu'elle renferme. Tu ne mesures pas l'impact qu'à son passé sur son quotidien et son avenir. Si tu en avais conscience, tu ne saurais pas l'aimer malgré ses cicatrices, comme j'ai su le faire.

Cette fois, Angel fit un pas en avant, décrétant apparemment qu'il venait de dépasser les bornes. Il fut néanmoins stoppé dans sa réaction par Mathias qui, plus sereinement que je ne l'en aurais cru capable, répondit sans une once d'hésitation :

— Détrompe-toi, j'ai très bien compris à quel point elle avait souffert, ce qu'elle a enduré et à quel point ça la suivra tout le reste de sa vie.

Il m'étonna. Mon passé restait un sujet sensible que j'abordai au compte-gouttes. Il avait connaissance de mes problèmes sociaux, de certaines de mes peurs et il avait déjà vu les traces de coupures ancrées dans la peau de mes bras, mais hormis cela, j'avais tout fait pour éviter qu'il ne mesure l'ampleur des dégâts en moi.

Il continua :

— Mais la raison pour laquelle c'est moi qui suis avec elle, aujourd'hui, et non plus toi, c'est exactement ce que tu viens de dire : toi, tu as su l'aimer malgré ses cicatrices. Moi, je l'aime avec ses cicatrices.

Je mis quelques secondes à réaliser le discours qu'il venait de tenir. J'ouvris alors de grands yeux et ignorant totalement les gens qui nous entouraient, émue aux larmes, je me tournai vers lui, me plaçai sur la pointe des pieds et passai mes mains autour de son cou pour l'embrasser passionnément.

Non, décidément, je ne savais plus manier correctement les mots quand il s'agissait de lui. Mais ce soir-là, peu importait : mon baiser sut lui démontrer toute la gratitude que m'inspirèrent les siens. J'avais eu tort. Alexis n'était clairement pas l'unique homme que je pouvais aimer de toute ma vie. Et quelque chose commença à me souffler, ce jour-là, qu'il n'avait peut-être été qu'un amour de rodage, finalement. En tout cas, je sus alors avec certitude que jamais je ne finirais ce roman entamé sur lui, et par conséquent, ma prophétie tragique

ne se réaliserait, en définitive, jamais non plus.

CHAPITRE 18

Anniversaire

« Rendez-moi ma santé, mon temps, ma famille, mon bonheur perdu. »

— Maurice Chapelan

Le week-end suivant fut celui où nous dûmes nous rendre à Brest pour la soirée d'anniversaire de la mère de Mathias. Lorsque je dis « *nous* », je parle de lui, Gabriel et moi. Si mon amitié avec ce dernier volait en éclats, celle qu'il entretenait avec mon petit ami était encore quasiment intacte.

Dans la voiture, au cours du trajet, on entendit les mouches voler. J'étais assise devant, côté passager, et Gabriel avait pris la place du milieu, à l'arrière. Nous échangeâmes juste un regard lorsque la chanson « *No me mirès màs* » de Kendji Girac et Soprano passa à la radio. Ce fut tout particulièrement gênant.

Élizabeth fêtait son cinquantième anniversaire en grande pompe en Bretagne, chez sa famille. Pour être plus précise, je devrais expliciter que nos hôtes étaient le frère et la belle-sœur du père de Mathias, avec qui ils avaient coupé les ponts depuis un long moment. Cependant, ils fréquentaient toujours leurs neveux et leur mère et pour l'occasion, ils avaient offert d'organiser une grande fête en louant une salle et en hébergeant une bonne partie des invités.

La présence de Gabriel avait été décidée par Mathias qui avait pensé que je me sentirais plus à l'aise à cet événement si une autre personne que je connaissais bien était également de la partie. Bien entendu, il ignorait tout de nos complications actuelles et nous avions suffisamment bien manœuvré pour qu'il ne s'aperçoive pas de notre éloignement.

Nous étions à peine arrivés qu'une fille mince à la silhouette élancée et aux cheveux sombres coupés dans un carré court sauta dans les bras de mon copain, qui l'enlaça affectueusement. De la joie pure se lisait sur leurs deux visages.

Une fois qu'ils se furent lâchés l'un et l'autre, Mathias fit les présentations : il s'agissait en fait de sa cousine, Veronica. Elle était un tout petit peu plus âgée que nous et évoluait, elle aussi, dans le milieu du mannequinât. Sans m'expliquer pourquoi, quelque chose me perturba immédiatement chez elle. Pour une fois, j'étais certaine que la jalousie n'était pas en cause et ce n'était pas non plus dû à leur complicité visiblement très forte.

L'apéritif et le repas se déroulèrent parfaitement bien et je passai relativement inaperçue au milieu de tant de gens. Ce ne fut qu'après le dessert, alors que je sortais prendre l'air, que je compris enfin ce qui m'avait interpellé chez Veronica. Elle était en train de fumer et l'odeur de sa cigarette roulée m'indiqua qu'elle ne consommait pas uniquement du tabac. Je tiquai enfin : à notre arrivée, j'avais inconsciemment noté ses yeux dilatés, son nez creusé et son hilarité ainsi que son euphorie que j'avais directement reliée à la présence de Mathias avaient été deux signes supplémentaires de son problème. Cette fille était défoncée en permanence et Dieu seul savait exactement à quoi.

D'habitude, j'étais plutôt du genre à laisser faire. Après tout, chacun faisait ce qu'il voulait avec sa vie. Vu sa profession, j'imaginais bien qu'elle n'était sûrement pas la seule fautive de l'histoire et que son environnement avait grandement favorisé sa dépendance. Pourtant, cette fois, il ne s'agissait pas que d'elle. Alors, sans préambule, je lâchai simplement, d'un ton néanmoins détaché :

— N'en donne pas à Mac.

Je crois qu'elle ne comprit pas tout de suite que je m'adressais à elle. Elle finit quand même par réagir :

— Pourquoi ça ?

Je la regardai un instant, ne sachant pas trop comment sortir ça.

— Il essaie d'arrêter. Il est en train d'arrêter.

J'avais eu envie de parier sur sa volonté d'aider son cousin du mieux qu'elle pouvait. Mes relations avec mes propres cousins n'étaient pas parfaites, loin de là, mais j'étais à peu près sûre et certaine qu'aucun d'entre eux n'aurait pu un jour m'enjoindre volontairement à faire quoi que ce soit qui aurait pu mettre ma vie en danger, d'une quelconque façon.

Un soir, au restaurant, lorsque je devais avoir quatorze ou quinze ans, un serveur m'avait proposé un verre de vin rouge, après avoir servi les adultes. Je présume que je faisais alors plus vieille que mon âge. Avant même que je puisse répondre quoi que ce soit, mon cousin Mathieu était intervenu pour lui signifier froidement que c'était hors de question. Je me rappelle de ça parce que ça m'avait étonnée, sur le coup. Nous n'étions pas proches. J'avais même du mal à définir si de réels liens d'attachement existaient au sein de notre famille, ou si nous nous voyions juste parce que nous le devons par principe. Ce jour-là, j'en avais déduit qu'affection ou pas, on se protégeait tout de même les uns, les autres.

— On verra ça.

Quant à Veronica, elle venait de répliquer ces trois mots et après avoir jeté sa cigarette par terre, elle était rentrée dans la salle.

Je le sentais mal. Au petit matin, lorsque nous allâmes nous coucher, je tentai de prévenir Mathias des habitudes de vie de sa cousine, mais il me répondit de ne pas m'inquiéter. Et effectivement, la journée du lendemain se passa sans le moindre heurt. Même si j'étais toujours un peu sur le qui-vive, je dus bien admettre que les choses se passèrent dans les meilleures conditions possibles. L'ambiance était bonne, le temps était clair, le soleil brillait et tout le monde paraissait de bonne humeur.

Tout cela se gâta après le dîner. Mathias et Veronica voulaient sortir en boîte et comme je n'en avais aucune envie, je les laissai s'y rendre seuls. Jason, le petit frère de Mac, avait lui aussi poliment décliné l'invitation. Alors que Gabriel avait l'air d'hésiter, parce qu'il était fatigué, j'avais eu envie de le supplier de les accompagner pour qu'il les surveille, mais lorsqu'il décréta finalement qu'il ferait mieux de rester avec moi, je n'eus pas le courage de manifester mes doutes.

La soirée fut géniale. On se cala dans un lit pour regarder des grands bêtisiers de la télé et nous collectionnâmes les fous-rires durant plusieurs heures. Cependant, même tardivement, je ne trouvais pas le sommeil et alors que Gabriel était allé se coucher depuis un moment, je restai debout à attendre le retour de mon petit ami.

Lorsqu'il revint enfin aux alentours de cinq heures du matin, mes pires craintes se confirmèrent : il avait pris quelque chose. Il me jura qu'il s'était agi

uniquement d'un cachet de MDMA et qu'il avait refusé tout ce que sa cousine lui avait proposé d'autres. Malgré ma colère, je dus admettre en mon for intérieur que j'étais tout de même un peu rassurée qu'il n'ait pas goûté à autre chose.

J'avais pleinement conscience que même s'il m'avait promis qu'il allait arrêter, cela n'allait pas se faire en un jour et sans rechute, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'être furieuse. J'avais tenté de le prévenir et il m'avait ri au nez.

La discussion ne s'éternisa pas. Il n'était pas en état. Son cacheton lui avait donné l'impression de vivre dans le monde des bisounours et il était odieux de le voir s'amuser alors que j'étais contrariée. Tombant de fatigue, je lui intimai l'ordre d'aller dormir sur le canapé du salon. Il était hors de question que je passe le reste de la nuit avec lui. Comprenant l'inutilité de polémiquer, il abdiqua rapidement et quitta notre chambre.

CHAPITRE 19

Confrontation

« Qu'est-ce que la vérité ? Il y a la tienne, la mienne et celle de tous les autres. Toute vérité n'est que la vérité de celui qui l'a dite. Il y a autant de vérité que d'individus. »

— Éric-Emmanuel Schmitt

Je n'avais pas fermé l'œil. À huit heures du matin, je décidai d'aller en cuisine afin de me préparer une boisson chaude. Tout le monde dormait encore à poings fermés. J'étais en train de farfouiller dans les placards à la recherche d'une casserole lorsqu'une voix derrière moi me fit sursauter.

— Pourquoi Mathias dort-il sur le canapé ?

En me retournant, je constatai avec horreur qu'Élizabeth se tenait devant moi. Je m'attendis instantanément à recevoir ses foudres, mais je me rendis soudain compte qu'elle n'avait pas du tout l'air énervé. J'hésitai un peu avant de répondre :

— Nous avons eu un léger accrochage concernant certains points de son comportement hier soir.

Elle me toisa quelques secondes avant de s'approcher de moi pour déposer une main compatissante sur mon épaule.

— T'a-t-il manqué de respect ?

Je me concentrai pour masquer mon étonnement. Je ne m'attendais pas à ce genre de réactions de sa part. Je secouai néanmoins la tête de gauche à droite pour la rassurer.

— Il n'était pas question de son comportement vis-à-vis de moi.

Je fis une pause.

— Plutôt de son comportement vis-à-vis de lui-même.

Je pense qu'elle comprit que je n'avais pas envie d'explicitier ma pensée. Cette femme demeurait une véritable énigme à mes yeux. Après un hochement de tête pour me montrer qu'elle avait saisi, elle m'avait enjointe à m'adresser à elle si je rencontrais le moindre problème durant le reste de notre séjour à Brest.

Heureusement, il ne dura pas et nous rentrâmes à Nantes le lendemain. La vie reprit son cours et Mathias avait apparemment retenu la leçon. Je n'eus bientôt plus à me préoccuper de son accoutumance naissante à l'ecstasy.

Cependant, un matin, il me demanda de m'asseoir parce qu'il avait quelque chose à me dire. Au début, je m'inquiétais. Je m'attendais au pire. Il s'avéra que depuis un certain temps, l'une de ses amies, Cyrielle, réclamait à cor et à cri une rencontre *officielle* avec moi. Bien entendu, je l'avais déjà vue à diverses reprises, mais nous n'avions jamais eu de réelles discussions. Mathias était persuadé qu'elle souhaitait enterrer la hache de guerre qui s'était brandie entre nous dès mon arrivée dans sa vie, mais je n'étais pas certaine qu'il ait raison. Je n'y pouvais rien, je ne faisais pas confiance à cette fille. Autant, j'avais saisi les motivations de Marie-Adélaïde, et même celle de Noémie qui me fusillait du regard dès qu'on se croisait, autant Cyrielle demeurait un mystère ambulant pour moi. Je ne parvenais pas à définir ses motivations profondes, ce qui m'empêchait par conséquent de m'en protéger efficacement.

Mon petit ami tenait réellement à ce que j'accepte, alors je finis par donner mon accord pour un café place Royale. Je le prévins immédiatement que je ne m'éterniserais pas et que je le faisais uniquement pour lui.

Le jour même, à seize heures, nous étions assis en terrasse, attendant patiemment son amie qui avait clairement un problème avec la ponctualité. Toutefois, elle arriva finalement avec quelque dix minutes de retard.

C'était une fille mince au visage ovale et aux pommettes hautes. Ses lèvres étaient charnues et sa chevelure brune lui arrivait presque au milieu du dos. Ils n'étaient ni bouclés, ni lisses et paraissaient vouloir faire exactement ce qu'ils désiraient. En résumé, elle était jolie sans être magnifique, d'une beauté simple

sans la moindre particularité. Sortir avec Mathias, cela avait également été apprendre à mesurer le risque que représentait telle ou telle fille. Bien que je la trouvais physiquement mieux que moi, je ne la rangeais pas, en définitive, dans la classe des dangers les plus importants, même si sa relation quasiment fusionnelle avec Mac me dérangeait toujours un peu.

Pour autant, je devais tout de même lui accorder un point pour son assurance. Elle dégageait cette aura charismatique que possédaient les gens ayant pleinement confiance en eux. Matt avait la même et je saisisais totalement pourquoi il plaisantait souvent en assurant que s'il avait été une fille, il aurait été elle. Le sang mis à part, l'un à côté de l'autre, de par leurs attitudes respectives, on aurait pu facilement les imaginer frère et sœur.

Dans un premier temps, la conversation ne fut alimentée que par eux deux. Je me contentai de les observer. Seulement, au bout d'un moment, Cyrielle eut l'air de vouloir cesser tout faux-semblant et elle demanda à Mac de nous laisser en tête-à-tête, entre filles.

Je me sentis soudain mal à l'aise. Je n'avais aucune envie de me retrouver seule face à elle. Elle représentait l'exact opposé de ce que j'étais et cela n'avait rien de rassurant.

Mathias dut sentir mes réticences, parce qu'il hésita à accéder à sa requête. Pourtant, il finit par céder et après avoir déposé un baiser sur le haut de mon crâne et lui avoir ordonné d'être *gentille* – qu'il était naïf – il était parti faire un tour en ville.

Le silence s'imposa tout de suite entre nous. Et pas le genre de silence apaisant que j'appréciais. Elle me jugeait et je tentai de prévoir sa prochaine manœuvre, sans succès. Elle prit finalement la parole en premier :

— Tu ne m'aimes pas.

Ce n'était pas une question. Elle affirmait ce qu'elle avançait. Et que pouvais-je rajouter ? C'était vrai, elle ne m'inspirait pas confiance et j'étais incapable de la cerner. Or, je me méfiais toujours des personnes que je ne parvenais pas à cerner.

Je me contentai donc de la fixer dans les yeux sans dire un mot et elle prit ça comme une confirmation. Après avoir pris une gorgée de son café, elle poursuivit :

— Et tu crois que je ne t'aime pas non plus.

Si elle continuait à enfoncer ce genre de portes ouvertes, la discussion risquait d'être longue. Je restai stoïque, attendant la suite, mais elle ne paraissait pas pressée.

— Tu as tort.

Elle venait de replacer ses mains à plat sur la table et ses yeux se firent plus perçants, comme si elle essayait ainsi de me convaincre de sa sincérité.

— Je suis même celle que tu devrais remercier pour ta rencontre avec Mac.

Cette fois, je fronçai les sourcils. Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire par là. Après tout, j'avais rencontré Mathias en cours et je n'avais fait sa connaissance à elle que des semaines après le début de notre relation. Heureusement, elle m'éclaira rapidement :

— Matt ne voulait pas aller dans cette école. Il avait prévu d'aller dans une prépa pour retenter médecine. C'est moi qui l'ai convaincu de changer d'avis.

Il était dingue de voir à quel point elle aimait se donner de l'importance. D'accord, peut-être qu'elle avait joué un rôle dans le choix de sa formation et donc très indirectement, dans les circonstances qui avaient mené à ma rencontre avec Mathias, mais je ne voyais pas pourquoi j'étais censée la remercier de quoi que ce soit.

— Tu ne l'as certainement pas fait dans l'objectif qu'il me trouve.

Bien entendu, je n'avais eu aucune chance de deviner par moi-même ce qu'il s'était véritablement passé lors du concours écrit, plus d'un an auparavant. Pour moi, la première fois que Mac et moi nous étions vus, cela s'était déroulé au début du mois de septembre 2016. Alors, je tombai des nues lorsqu'elle m'expliqua :

— Détrompe-toi, répliqua-t-elle. Je savais très bien qu'il allait te trouver. Du moins, je l'espérais. Sinon, il serait quand même parti à Paris plus tard.

Et elle me déballa tous les détails : la première fois qu'ils m'avaient aperçue tous les deux. La réaction de Matt à ma vue. La feuille nominative d'Hélène.

L'affichage des résultats sur internet. La peur qu'elle avait ressentie en l'imaginant déménager dans la capitale. Sa tentative désespérée pour le faire rester, qui s'avéra fructueuse.

Elle me parla aussi de ce qu'il lui inspirait réellement. Ses sentiments contradictoires et flous pour lui, mais cette certitude qu'elle savait qu'il ne la regarderait jamais autrement que comme la sœur qu'il n'avait jamais eue, le double féminin qu'il aimait voir en elle. Elle plaisanta sur le fait qu'il s'aimait énormément, mais pas suffisamment néanmoins pour tomber amoureux de lui-même, de son reflet, avec pour uniques différences des cheveux plus longs, des seins et un vagin. Elle avoua qu'elle avait été prête à tout pour qu'il ne s'en aille pas, jusqu'à le précipiter dans les bras d'une autre. Elle me jura qu'elle le referait sans hésiter si c'était à refaire. Et enfin, je compris pourquoi elle avait demandé expressément à me voir :

— S'il te plaît, ne lui demande pas d'arrêter de me voir.

Je ne m'attendais pas à ça. Elle me suppliait presque de ne pas interférer dans son amitié avec elle, comme si j'avais eu le moindre pouvoir là-dessus.

— Même si ça me venait à l'esprit, ce qui n'est pas le cas, précisai-je, il ne m'écouterait pas.

Elle leva un sourcil, visiblement étonnée et sceptique :

— Tu ne te rends vraiment pas compte qu'il serait prêt à n'importe quoi pour toi ?

Je restai pétrifiée à l'entente de cette remarque. Elle explicita :

— L'amour, il ne connaissait pas ça, avant toi. En tout cas, pas sous cette forme. Ce qu'il ressent, il ne l'avait jamais ressenti auparavant. C'est complètement nouveau et probablement plus qu'envahissant. La douleur que lui provoquerait le fait de te perdre, il n'est pas prêt à l'affronter. Et il serait capable de n'importe quoi pour éviter de se retrouver face à elle.

Je ne sus pas quoi rétorquer. Une petite voix dans ma tête me souffla qu'elle avait raison, mais je m'obstinaï à l'ignorer. Je lui assurai alors que je ne m'immiscerais pas entre eux. Du moins, pas sans une bonne raison. Elle me remercia avec une chaleur que je ne lui connaissais pas à mon égard et j'eus la

confirmation à travers le sourire resplendissant qu'elle m'adressa qu'elle était sincère.

Nous finîmes par envoyer un texto à Mathias, lui annonçant qu'il pouvait revenir, et à son retour, je les laissai seuls tous les deux pour leur offrir un moment d'intimité.

L'histoire qu'elle m'avait narrée m'avait chamboulée. J'avais du mal à réaliser que la première impression que j'avais faite à mon compagnon avait été assez puissante pour qu'il modifie autant de plans d'avenir dans l'unique but de me retrouver. Je devais bien l'admettre, il me fallait accepter l'idée qu'il ne mentait pas lorsqu'il prétendait m'avoir dans la peau. Si même cette fille le disait...

La concernant, je ne savais toujours pas quoi penser. Ce jour-là, elle m'avait paru directe, honnête et amicale, mais je n'oublierai pas que même si elle était contente que j'aie réussi à faire rester son meilleur ami et son béguin secret à Nantes, il n'en restait pas moins qu'elle ressentait certaines choses pour lui. Des choses auxquelles je faisais définitivement obstacle. Elle avait beau avoir prétendu qu'elle n'espérait rien de sa part depuis très longtemps déjà, je connaissais suffisamment bien ce genre de sentiment pour émettre quelques réserves au sujet de cette affirmation. En bref, j'étais dans l'incapacité la plus totale de me faire une véritable opinion sur le moment, alors je décidai finalement d'attendre. Le temps me le dirait...

CHAPITRE 20

Confessions sur l'oreiller

« Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. »

— Paul Eluard

Mathias roula alors sur le dos pour ne pas m'écraser. Après tout ce qu'il s'était passé, nous avions mis du temps, mais on avait fini par parvenir à se retrouver. Comme pour beaucoup de couples de notre âge – et comme pour beaucoup de couples tout court – le sexe restait une composante essentielle de notre relation. J'avais toujours des difficultés à exprimer mon affection, du moins au quotidien, et mon petit ami respectait la plupart du temps mes réticences à trop de contacts physiques. Par conséquent, les moments intimes demeuraient ceux que je privilégiais pour laisser libre cours à l'expression de mes sentiments muets.

Nous étions le soir, il était tard. La journée avait été fatigante et j'avais du mal à calmer les battements désordonnés de mon cœur après la séance d'exercice que nous venions d'avoir. Couché sur le côté, la tête tournée dans ma direction, il me fixait avec un sourire en coin.

— T'es flippant.

Je ne jetai même pas un coup d'œil dans sa direction, mais je sentais sans l'ombre d'un doute son regard posé sur moi. Je devinai également l'air innocent qu'il venait de prendre :

— Pourquoi ça ?

Éclatant de rire, j'abdiquai et je pivotai à mon tour vers lui.

— Arrête de m'observer comme un psychopathe.

Il fit la moue et me tira la langue comme il adorait le faire – de sa façon sexy.

— Je ne t'observe pas comme un psychopathe, je te contemple.

Un ricanement m'échappa. Qu'est-ce qu'il ne fallait pas entendre... Je savais ce dont il avait envie. Au bout de presque une année de relation, je commençais à intégrer son mode réactionnel. Ordinairement, il s'enfuyait fumer une cigarette après l'amour, ou bien se faire un en-cas. Lorsqu'il demeurait près de moi, avec visiblement nulle intention de m'échapper, c'était qu'il voulait parler. Nous avions pris cette habitude, parfois, de discuter de tout et de rien, à l'abri des regards, dans l'intimité d'un lit douillet. Je lui demandai alors :

— Quelque chose te préoccupe ?

Je me rappelai des longues conversations que nous avions pu avoir les premiers temps, quand il requérait que j'explique mon passé, et petit à petit, j'avais appris à m'ouvrir, mais le plus souvent, uniquement dans ces instants-là. Le calme, la sérénité et le sentiment de sécurité que je ressentais alors devaient être propices au dévoilement. Toutefois, ce soir-là, je n'avais personnellement rien à dire. Par contre, peut-être que lui, si.

Il fit *non* de la tête. J'eus soudainement une idée.

— Tu sais ce que m'a raconté Cyrielle, n'est-ce pas ?

Il acquiesça, toujours en silence. Il ne parut pas surpris du sujet abordé, donc j'en déduisis qu'il avait espéré qu'on en viendrait à parler de ça.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Je tentai de trouver mes mots.

— Pourquoi tu m'as choisie ? Pourquoi m'as-tu remarquée au concours et pourquoi as-tu renoncé à ta prépa à Paris à cause de moi ?

Évidemment, Cyrielle m'avait offert sa version. Mais elle me semblait irréaliste, impossible. On ne pouvait pas décemment tout claquer pour quelqu'un de cette façon, qui plus est pour une inconnue. J'en savais quelque chose : j'avais passé en tout cinq concours infirmiers, dont deux sur Paris. Ils étaient mes premiers choix. Je désirais aller vivre là-bas. Mais lorsqu'aux résultats, j'appris

que je les avais tous les cinq réussis et que j'avais donc un large panel d'options, je réalisai que j'avais voulu partir vivre dans la capitale pour de mauvaises raisons.

En effet, j'avais longtemps regretté cette ville qui m'avait presque vue naître. Tous mes bons souvenirs étaient liés à cet endroit, alors que tous les mauvais résidaient à Nantes. Seulement, en y réfléchissant et en acceptant d'être enfin honnête avec moi-même, j'avais fini par accepter l'idée que je m'étais finalement faite à cette ville. J'avais mes parents et quelques amis. Tous mes repères étaient ici, dorénavant. Et si la furieuse intention de déménager sur Paris subsistait encore en moi, cela n'était concrètement dû qu'à deux choses : des illusions d'enfant et FX.

Il me manquait. Nous n'avions connu que la distance entre nous et j'espérais au plus profond de moi que les choses seraient différentes si elle disparaissait. Si nous vivions tout d'un coup proches l'un de l'autre. Et lorsque je compris qu'il était la raison principale de ma volonté de quitter Nantes, je pris peur : si j'avais tort, si rien ne changeait, alors j'aurais tout sacrifié pour... *Rien*. Le risque était définitivement trop grand.

Je n'avais donc pas été capable de m'en aller pour FX, alors il me paraissait encore plus incroyable que Mathias ait pu rester pour moi.

— J'en sais rien.

Mathias interrompit mes pensées en prenant la parole. Je fronçai les sourcils. Il y avait forcément pensé, depuis le temps. Il reprit :

— Je n'ai pas d'explications. Je ne t'ai pas menti le premier soir où on s'est vus chez toi après le week-end d'intégration. Toutes les raisons que j'ai avancées étaient vraies et il n'y en avait pas spécifiquement d'autres.

Il me fit une grimace d'excuses qui me donna le sourire.

— J'ai juste omis de mentionner quelques détails, c'est tout.

Je tentai de retenir un gloussement. Lorsque j'avais raconté ma confrontation avec Cyrielle à ma meilleure amie Charlotte, elle avait décrété que nos débuts avaient d'authentiques airs de Cendrillon. Selon elle, Mathias avait été le Prince Charmant moderne qui avait cherché à tout prix à revoir la princesse. Quant au

papier portant le nom d'Hélène, il s'était agi bien entendu de la chaussure de vair.

— Tu te rends compte à quel point c'est dingue, cette histoire ?

Je me replaçai sur le dos, fixant le plafond, pensive. N'attendant pas vraiment de réponse, je poursuivis :

— Je crois que je vais finir par croire au destin.

Je vis que cette remarque avait amusé mon compagnon. J'avais beaucoup de mal à accepter tout ce qui ne touchait pas à la science, comme le mystique, la magie, l'astrologie, la religion, tout ça. Non pas que j'étais contre ou que je n'y croyais fondamentalement pas, mais tant que ce n'était pas prouvé, je n'arrivais pas à y considérer comme envisageable.

— C'est vrai que c'est drôle comme coïncidence, lâcha-t-il en souriant. Tu voulais aller à Paris, moi aussi. Au dernier moment, on s'est tous les deux rétractés pour rester à Nantes.

Il souffla.

— Combien y avait-il, statistiquement, de chances pour que tout ça arrive ? Pour qu'on change tous les deux d'avis ?

Il avait raison. La statisticienne en moi criait au scandale en songeant au peu de probabilités qui avaient existé pour qu'on se trouve, tous les deux. Mais comme je cherchais toujours une bonne raison bien logique à tout, je raillai tout de même :

— Tu as faussé les résultats en me voyant en premier et en modifiant ta décision à cause de moi.

Il fallait réellement que je cesse de tout intellectualiser.

— Le véritable hasard aurait été qu'on se trouve sans aucune intervention extérieure – sans que tu m'aies déjà aperçue et sans les manigances de Cyrielle.

Il fronça les sourcils.

— On dirait presque que t'es en train de lui reprocher d'être intervenue.

Je mis du temps à répondre. Cyrielle avait fait une véritable légende de nos débuts. Une de celles qui auraient fait à merveille office d'introduction à un conte de fées pour enfants. Cet événement qui changea le fil de la vie de Mathias à jamais. Après tout, il avait renoncé à l'avenir qu'il s'était imaginé, dans une autre ville, et il avait fait des choix incohérents dans l'unique but de me retrouver, des mois plus tard. Admettez-le, c'est une jolie histoire à la Cendrillon. En y pensant, ça me faisait peur, parce qu'à l'époque, j'étais comme une cigarette : j'aurais aimé rester entière, sans aucun brasier pour me brûler de l'intérieur. Et j'aurais aimé croire à la notion de destin. Cela m'aurait illusionnée sur le fait que quoi qu'il aurait pu se passer, nous n'aurions pas pu nous éviter l'un, l'autre. Mais il semblait que mon présent ait, en fait, été conditionné par l'entêtement d'un grand adolescent qui s'était amouraché d'une inconnue aux cheveux rouges.

Bien évidemment, je ne regrettais pas. La plupart du temps, je ne me plaignais pas qu'il soit entré dans ma vie. Il m'avait rendu une partie de moi que je pensais avoir perdue à jamais. Alors, même s'il en avait consommé une autre en même temps, par les émotions brûlantes qu'il avait éveillées en moi, je lui en étais reconnaissante. Il était l'événement le plus simple qui me soit jamais arrivé. Il était tout neuf de mauvais sentiments. C'était juste bon. Et si, objectivement, je me reconstruisais petit à petit au cours de cette période, c'était pas mal grâce à lui.

Je secouai finalement la tête de gauche à droite.

— Bien sûr que non.

Il me fixa un instant avant de m'adresser son fameux sourire – celui que j'appelais *son sourire allumette*. Pourquoi ? Parce que lorsqu'il l'utilisait, il incendiait littéralement tout sur son passage. Il me faisait complètement craquer.

— En fin de compte, j'ai peut-être une réponse à te donner.

Je coupai court à mes rêveries, mon intérêt éveillé.

— Je ne sais pas trop ce qu'il s'est passé lors de l'épreuve écrite du concours. Je t'ai vue et ça a été comme une évidence. Tu as attiré mon attention et je n'ai pas d'explications à ça.

Il inspira un grand coup, comme pour se donner du courage, et je compris que ce qu'il allait dire maintenant n'était pas la chose la plus aisée à avouer pour

lui.

— Par contre, je pense savoir ce qu'il s'est passé quand Cyrielle m'a annoncé que t'avais toi aussi réussi le concours et qu'il y avait une chance pour que tu fasses partie de la promotion de première année à la rentrée.

Il fit une pause. Je n'avais aucune idée de ce qu'il pouvait bien avoir en tête.

— Je t'ai choisie.

Il se redressa sur le matelas de mon lit et rapprocha son visage du mien, m'obligeant à le regarder au fond des yeux.

— Ça a été la première fois que je t'ai choisie. Face à mon avenir, face à mes rêves, face à un nouveau départ. Je t'ai simplement choisie.

J'en eus le souffle coupé.

— Ce n'était pas aussi difficile que ça en a l'air, précisa-t-il alors. Du moins, aujourd'hui, avec le recul, je n'ai pas le moindre regret. Cela a pu paraître surprenant pour Cylav, pour Marie-A., pour Cassie, pour Noémie, parce que je n'étais pas du tout le genre de type à tout claquer pour une fille – je faisais ce dont j'avais envie, quand j'en avais envie. Mais tout ça, je pourrai le rattraper plus tard, et si je ne peux pas, eh bien, je trouverais bien autre chose.

Il me sourit doucement.

— Mais toi, je ne t'aurais pas trouvée ailleurs.

Enfin, je compris ce qu'avait voulu me dire Cyrielle lorsqu'elle avait assuré qu'il pourrait faire à peu près n'importe quoi si je le lui demandais. Il me choisirait toujours. Je n'en avais pas pris conscience immédiatement, mais elle, si. Le jour où il avait accepté de rester à Nantes pour avoir l'occasion de me croiser à nouveau, elle avait réalisé un élément important : cette décision allait certainement enclencher une longue série de dilemmes qui viendraient perturber son existence. Or, tout laissait bel et bien présager que parmi les solutions qui pourraient lui être présentées à chaque fois au sujet de ces dilemmes, il choisirait toujours la même : *moi*.

CHAPITRE 21

Sa première fois

« La peine de ma vie est d'en avoir fait. »

— Félix Leclerc

Pour les vacances d'été, Mathias avait prévu une semaine entre potes dans le Sud, aux alentours de Nice. Nous avions loué une espèce de villa au sein d'un camping de luxe et nous avions tous hâte d'y être. Malheureusement, l'attentat du 14 juillet changea la donne : ma meilleure amie et son fiancé, Charlotte et Remy, résidant près de la promenade des Anglais, célébraient la fête Nationale dans un restaurant juste devant le trajet emprunté par le camion meurtrier, lorsque l'événement eut lieu. Ils assistèrent, impuissants, à toute la scène, et Charlotte vécut cela comme un véritable traumatisme. Dès qu'elle le put, elle prit un avion pour rentrer dans sa famille à Nantes, quelque temps, et personne n'eut le cœur à la forcer à retourner au Sud du pays deux semaines plus tard. De ce fait, Mathias annula notre réservation et nous décidâmes plutôt d'aller passer dix jours dans son chalet à Tignes, en montagne. Il faisait près de 400 mètres carrés, possédait une piscine chauffée intérieure, un sauna et un jacuzzi extérieur. Étant donné la superficie et le faible coût du voyage, très vite, nous nous retrouvâmes envahis par les amis de Mac et par ses ex.

Eh oui, Marie-Adélaïde fut du voyage. J'avais mis mon veto catégorique pour Cyrielle et Noémie, mais je n'avais pas pu user de mon droit pour tout le monde. À ma plus grande surprise, elle resta à sa place. Ce fut pour le moins étonnant, vu qu'aux dernières nouvelles, elle s'était introduite, quelques mois auparavant, lors d'une soirée, dans la chambre de Matt en sous-vêtements. Bien entendu, il l'avait remise à sa place et je présume alors que le message était bien passé, au final. À vrai dire, elle me parut presque supportable. Elle semblait vouloir signer un cessez-le-feu avec moi et lassée par les conflits, j'étais encline à l'accepter.

Jusqu'au jour où la voisine, Laura, vint nous saluer avec son père. Je vis tout de suite que quelque chose clochait. Elle paraissait très douce et extrêmement timide, mais elle observait Mathias avec de grands yeux de biche effarouchée, tandis que celui-ci avait l'air soudain très mal à l'aise. Certaines des personnes présentes se retirèrent, comme s'ils présageaient une catastrophe imminente, et d'autres retenaient probablement simplement leur respiration.

Je me trouvais près de Charlotte et Remy, assez loin de mon petit ami, lorsque Marie-A. prit la parole :

— Laura, ça fait tellement plaisir de te revoir !

Inutile de préciser que le ton était clairement surjoué et qu'il apparut comme évident à tout le monde que la remarque était hypocrite, encore une fois. L'interpellée se contenta d'un sourire poli pour réponse, mais son interlocutrice n'en avait pas fini. Elle se tourna vers moi avec un sourire mesquinement euphorique.

— Je crois que tu ne connais pas Nina. Il s'agit de la petite amie de Mac. Fin septembre prochain, cela fera un an qu'ils seront ensemble. Le grand amour, quoi.

J'avais beau avoir compris que l'intention était mauvaise, je ne m'attendais pas à ce qui suivit. Laura garda le silence quelques instants, puis éclata en sanglots, tourna les talons et quitta la pièce en courant. Je restai figée. *Que venait-il de se passer ?* Ce ne fut que quand Mathias fit face à Marie-Adélaïde, visiblement énervé, que je me réveillai.

— T'es fière de toi ?

Elle hocha les épaules, l'air indifférent.

— Elle allait bien finir par le découvrir.

— Mais ça n'aurait pas dû venir de toi !

Il avait presque hurlé. Je commençais à me sentir mal. Pour que ça l'atteigne autant, lui, cette fille ne devait pas être n'importe qui à ses yeux, et pourtant, une fois de plus, je n'en avais jamais entendu parler. *Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire ?*

— Tu n'étais visiblement pas disposé à faire les présentations. Et quand bien même, c'est de ta faute. Tu avais qu'à lui parler de ta copine la dernière fois que nous sommes venus ici, en février.

Effectivement, Mathias avait passé une semaine dans son chalet avec ses potes aux dernières vacances d'hiver. J'avais décliné son invitation à m'y rendre avec lui.

J'aurais dû les laisser régler leurs différends entre eux, mais je ne pus m'empêcher d'intervenir, la jalousie et les soupçons prenant le dessus :

— Quelqu'un peut m'expliquer ce qu'il vient de se passer ? C'est qui, cette fille, au juste, mise à part la voisine d'à côté ?

Mathias entra dans un mutisme pesant et son ex petite amie le fixa simplement d'un regard lourd de sens. Il finit par soupirer et lâcher, la mine désemparée :

— Je connais Laura depuis que je suis tout petit. Quand j'avais cinq ans, c'était « *mon amoureuse* ». Je ne la voyais que pendant mes vacances. À l'adolescence, elle a continué à être ce qui se rapprochait le plus de... D'une relation sentimentale. J'ai fait ma première fois avec elle. J'avais 14 ans, elle ne les avait même pas encore. J'étais jeune et con, et on se faisait tout un tas de promesses. Comme, par la suite, je n'ai jamais eu envie de construire quelque chose de sérieux avec une fille, je n'ai pas vraiment cessé d'alimenter ces vieux engagements.

Je fronçai les sourcils.

— Quels engagements ?

Je n'étais pas sûre de vouloir connaître la réponse à cette question. Il souffla à nouveau.

— On se disait que la seule raison qui faisait qu'on n'était pas ensemble, c'était la distance. Mais que plus tard, elle viendrait faire ses études supérieures à Nantes et qu'on pourrait enfin être ensemble, tout ça. Que je voyais d'autres filles, mais que rien n'était sérieux, et c'était le cas, c'était la vérité. Sauf que je présentais un peu ça comme si c'était parce que je l'attendais...

— Et c'était faux ?

Il haussa les épaules. Je ne comprenais plus rien.

— Et elle ne savait pas pour nous, c'est ça ?

Il me fixa quelques secondes, l'air triste, puis il secoua la tête de gauche à droite en signe de négation.

— Tu as des sentiments pour elle ?

Mon interrogation donna l'impression de lui envoyer une puissante décharge électrique dans tout le corps. Il sursauta presque et ouvrit de grands yeux ronds.

— Dans quel sens ? Si je tiens à elle ou si j'ai des sentiments amoureux pour elle ?

Mon regard noir dut lui donner ma réponse puisqu'il reprit tout seul :

— Non. Elle compte pour moi, évidemment. C'est une très vieille amie, je la connais depuis des années et je l'apprécie. Mais ça n'a rien à voir avec toi. Avec nous. Ça n'a jamais ressemblé à ça, entre elle et moi. La seule raison qui fait que je ne t'ai jamais mentionnée, c'est juste que je ne savais pas comment le faire sans la faire souffrir.

Il marqua une courte pause et fusilla Marie-Adélaïde des yeux.

— Mais apparemment, Marie-A. a réglé le problème.

Je me détendis un peu, lasse, levant les yeux au ciel. Puis, prenant sur moi pour faire taire mes doutes et ma possessivité, je lâchai, un peu sèchement néanmoins :

— Tu devrais aller lui parler. Elle a besoin de tes explications à toi et de tes excuses. Tu dois aller la voir.

Il acquiesça d'un mouvement de tête et après avoir déposé un baiser sur ma tempe malgré mes réticences visibles à un contact physique à ce moment-là, il quitta la pièce sans rien dire de plus.

CHAPITRE 22

Les Z'amours

« Il y a des êtres qui nous touchent plus que d'autres, sans doute parce que, sans que nous le sachions nous-mêmes, ils portent en eux une partie de ce qui nous manque. »

— Wajdi Mouawad

Je n'ai jamais su exactement ce qu'il avait pu dire à Laura pendant l'heure d'explications ayant eu lieu ensuite. Je sais simplement qu'elle n'avait pas remis les pieds au chalet après ça.

Nous étions très nombreux pendant ce séjour et je me sentis vite à l'étroit, malgré les 400 m² habitables. Alors, un soir, Mathias et Remy nous firent la surprise, à Charlotte et à moi, de passer une soirée seuls, tous les quatre, entre couples et entre amis. Ce fut un moment très agréable. Remy s'était mis aux fourneaux et on avait merveilleusement bien mangé. Puis, Charlotte avait sorti la boîte du jeu *Les Z'amours* qu'elle possédait. Nous n'avions pas spécialement envie de suivre les règles prédéfinies par le jeu, alors nous nous contentâmes de former deux équipes – filles contre garçons. Le duo qui répondait le plus justement aux réponses de leurs moitiés l'emportait.

Je posai la première question :

— Messieurs, jaloux, votre chérie dirait que vous l'êtes : *rarement, un peu trop souvent, ou 365 jours par an ?*

Bien entendu, Charlotte et moi nous étions concertées pour donner nos propres réponses, avant d'entendre les leurs. Remy fut le premier à se lancer :

— *Rarement.*

Il s'agissait de la réponse donnée par Charlotte. Même moi, j'aurais pu deviner. Remy était quelqu'un de très posé, de plutôt sûr de lui et non seulement, il avait une confiance aveugle en sa petite amie, mais en plus, il savait pertinemment, comme tout le monde autour d'eux, qu'elle ne jurait que par lui. Puis, ce fut le tour de Mathias.

— *365 jours par an.*

J'avais hésité. Il n'était clairement pas possessif à ce point, mais je savais que ce sentiment était suffisamment nouveau et dérangeant à ses yeux pour qu'il ait l'impression de le ressentir en permanence sans pouvoir le contrôler. Je fis la grimace et je précisai :

— J'ai dit « *un peu trop souvent* ».

Il se contenta de me tirer la langue et je lui fis un sourire. Il piocha une carte.

— Mesdames, quelle est votre arme favorite en cas de dispute : *les mots*, *le silence* ou *les pleurs* ?

Charlotte répondit immédiatement que pour elle, c'étaient *les mots*. Encore quelque chose qui ne me surprit pas, je savais à quel point elle aimait parler et comment elle pouvait se lancer dans d'énormes monologues en cas de conflit. Cependant, Remy avait choisi *les pleurs*. Il était vrai qu'après tout, elle pouvait également rapidement devenir hystérique.

— Je dirais, *le silence*.

J'étais incertaine. Dans mon cas, cela dépendait de la dispute en question. Si c'était sans réelle importance, j'avais la discussion plutôt facile. Par contre, lorsqu'un truc m'avait profondément blessée, je pouvais alors m'emmurer dans un silence de plomb, ne rien dire et ruminer pendant des jours, voire des semaines.

— C'est ce que j'ai dit aussi.

J'émis un rire. À ce rythme-là, on allait avoir du mal à nous départager. Il y avait donc un point partout. Je lus une autre carte :

— Messieurs, lors de votre premier rendez-vous, la tension entre vous était

plutôt *gelée* – le premier rendez-vous, c’est fait pour s’apprivoiser – *tiède* – vous auriez bien pu continuer avec un peu d’aide – ou *chaud bouillant*, il ne restait plus qu’à enlever vos vêtements ?

Cette question était vache. J'avais moi-même du mal à définir ma réponse. Clairement, j'avais eu envie de le déshabiller sur-le-champ, mais en même temps, il avait manqué un élément pour que ça arrive – cet élément étant, le cas présent, la bonne volonté de Mathias.

— *Tiède.*

Charlotte et Remy étaient d'accord sur ce point. Je me rappelais de leurs débuts comme si cela avait eu lieu la veille. Initialement, Remy et moi flirtions après notre rencontre au lycée. On s'entendait très bien et il aurait pu se passer davantage, mais lorsqu'il rencontra Charlotte, ce fut comme une évidence : pour eux et pour moi. Dans un premier temps, ma meilleure amie avait eu des scrupules à fréquenter un garçon qui m'avait intéressée précédemment, mais à force de m'entendre lui rabâcher que ça m'était totalement égal, elle avait finalement accepté un rendez-vous avec lui. Aujourd'hui, cela faisait presque six ans qu'ils étaient ensemble.

— *Tiède aussi.*

Mathias me sourit en coin en donnant sa réponse et je saisis directement le sous-entendu. Les garçons avaient tous les deux eu leur point à cette question. Remy poursuivit :

— Mesdames, la première fois qu’il vous a rencontrée, il a pensé que vous feriez parfaitement l’affaire pour *la vie, une nuit* ou *un pote à lui* ?

Mon couple différait énormément de celui que formaient mes deux meilleurs amis, mais sur cette question, personne ne donna une réponse différente de celles des autres. Les points furent attribués aux filles avec la réponse *pour la vie*. Quelque temps auparavant, j'aurais pu répondre *pour une nuit*, mais étant donné ma récente discussion avec Cyrielle, il m'était maintenant plus ardu de faire l'autruche.

— Messieurs, vous avez parfois envie de la surnommer : *Mademoiselle Sans-Gêne, Mademoiselle Catastrophe* ou *Mademoiselle Je-Sais-Tout* ?

Je pouffai de rire en entendant Remy répondre la première proposition, alors que Charlotte avait opté pour la seconde. Quant à moi, j'affichai une mine faussement outrée lorsque Mathias décida de prendre la troisième – même si c'était celle que j'avais choisie également.

— Allez, dis-le que je ramène trop ma fraise !

Il tendit une main vers moi pour que je vienne m'asseoir près de lui, mais je fis semblant de l'ignorer, jusqu'à ce qu'il rétorque avec un sourire sadique, sachant très bien qu'il allait réussir à m'amadouer :

— T'es ma petite *Grangie* préférée.

Sa référence sarcastique à Hermione Granger fit mouche, et même si je savais qu'il se moquait de moi, j'aimais toujours autant qu'il pense à *Harry Potter* de lui-même, alors qu'il n'en était pas du tout fan. Du coup, levant les yeux au ciel, j'acceptai de quitter mon fauteuil pour le rejoindre sur le canapé où il était installé. Je me blottis dans ses bras et le jeu se poursuivit.

— Mesdames, à votre connaissance, des filles qui, encore aujourd'hui, lui mettraient bien le grappin dessus, *il y en a pas mal, il en reste une ou deux, ou il n'y en a plus*, vous avez fait le nécessaire ?

Tout le monde se planta à cette question. Mathias répondit qu'il en restait potentiellement *une ou deux* et sa mauvaise foi manqua de me faire m'étouffer avec ma propre salive. Sans compter celles que je connaissais, j'étais quasiment sûre qu'il y en avait d'autres. Quant à Remy qui apporta la même réponse, il ne s'attendait sûrement pas à ce que Charlotte, qui avait répondu qu'il n'en restait plus à sa connaissance parce qu'elle les avait toutes virées, fasse une scène en quémandant les noms des *une ou deux* susmentionnées.

— C'était une façon de parler, Cha'.

Mais elle ne voulut rien entendre. Il fallut un bon quart d'heure et une intervention lasse de ma part pour qu'elle comprenne que pour le bien de l'ego de son chéri, elle avait intérêt à le laisser croire qu'il plaisait encore à quelques nanas sur cette planète. Ce ne fut qu'à partir de là que le jeu put se poursuivre.

— Messieurs, si vous étiez une chanson, vous seriez plutôt « *Et moi, et moi, et moi* », « *J'aime regarder les filles* » ou « *Les copains d'abord* » ?

Nous étions cuites. Les points de cette question étaient donnés aux garçons, encore. Bien entendu, Mathias choisit la chanson de Jacques Dutronc et il eut raison. Quant à Remy, par élimination, il ne restait plus que *les copains d'abord*.

— Mesdames, vous partez en virée shopping avec votre meilleure amie en lui promettant que vous reviendrez dans l'après-midi et finalement, vous rentrez à vingt-et-une heures, sans même avoir ramené de quoi manger. Comment réagit-il ? *Soit il vous accueille comme si de rien n'était, il a préparé le dîner, il vous demande si vous vous êtes amusée et il veut voir ce que vous avez acheté. Soit il a invité ses meilleurs amis à regarder le match de foot, ils ont commandé des pizzas et si vous n'êtes pas contente, il fallait arriver avant. Soit il vous fait la tête, il meurt de faim et était à deux doigts d'appeler sa mère pour qu'elle vienne lui faire à manger – vous auriez pu prévenir et si vous aimez tant passer du temps avec votre meilleure amie, autant que vous alliez vivre avec elle.*

Charlotte obtint son point en répondant juste avec la première proposition. Remy n'était définitivement pas quelqu'un de difficile à vivre. Cependant, pour Mathias et moi, ce fut une autre paire de manches.

— Je dirais qu'il a invité ses potes.

Bien que l'allusion à sa mère dans la troisième suggestion m'amusât beaucoup, étant donné qu'elle lui faisait encore à peu près tout lorsqu'il était chez elle, jusqu'à son café au lait le matin, je la trouvais peut-être un peu trop exagérée. Seulement, mon compagnon n'apprécia pas non plus ma réponse.

— Mais n'importe quoi ! s'exclama-t-il, l'air outré. Je fais comme si de rien n'était et je te demande comment ça s'est passé. En plus, je n'aime pas le foot.

Je fronçai les sourcils.

— Tu ne sais pas cuisiner non plus.

Charlotte gloussa et Remy éclata franchement de rire.

— Allez, il aurait fait des pâtes.

Solidarité masculine. Sauf que...

— La dernière fois qu'il a voulu essayer, on a dû recommencer le plat de

pâtes quatre fois.

Je me retins de pouffer en racontant cette anecdote.

— La première fois, il a vidé le pot de sel dans l'eau où les pâtes trempaient déjà. La seconde fois, il les a oubliées sur le feu jusqu'à ce qu'il n'y ait presque plus d'eau dans la casserole, pour te donner une idée. La troisième fois, il a fait tomber le plat de pâtes par terre. Et la quatrième, il a tout bien fait, il a versé la sauce préparée à part dans les pâtes, avant de se rendre compte qu'il avait mis du sucre dans la sauce à la place de mettre du sel. Autant te dire que la cinquième fois, je ne l'ai même pas laissé approcher des fourneaux.

À la fin de mon récit, Mathias boudait. Pas moins de cinq minutes de papouilles furent nécessaires pour qu'il accepte enfin de se déridier un peu. Néanmoins, il ne se priva pas de préciser à nouveau :

— Il n'empêche que je n'aime quand même pas le foot.

Question suivante :

— Messieurs, avant de la connaître, qu'auriez-vous répondu à la définition suivante : « *Femme en 5 lettres* » ? *Souci, désir ou maman* ?

Je donnai la bonne réponse en choisissant *maman*. Quant à Remy, il préféra la première proposition alors que Charlotte avait décidé de prendre *désir*. L'équipe des filles avait une question de retard, mais les garçons menaient 7 à 4.

— Mesdames, il se dispute violemment devant vous avec son meilleur ami. Vous êtes du genre à *rester là sans rien faire*, à *jouer la médiatrice* ou à *prendre directement la défense de votre homme* ?

Charlotte n'appréciait pas trop le meilleur ami de Remy et il le lui rendait bien. La réponse fut donc évidente pour les deux amoureux : elle prendrait sa défense. Quant à moi, je savais très bien que je jouerais les médiatrices. Rien ne me chamboulait plus que de voir deux personnes très proches se déchirer. Je fus néanmoins étonnée de constater que Mathias avait lui aussi prédit ce genre de réaction chez moi. Je déposai un chaste baiser sur ses lèvres, comme pour le remercier d'avoir conscience de ce trait de caractère chez moi. C'était un des rares que j'affectionnais tout particulièrement. Il me sourit et passa un bras dans mon dos pour m'attirer davantage contre lui.

Enfin, les deux questions bonus arrivèrent. Les scores étaient maintenant de 7 à 6 en faveur des garçons. Nous décidâmes d'attribuer à toute bonne réponse la valeur de trois points. La difficulté allait être que cette fois, aucune suggestion n'allait être faite et il allait falloir trouver la même réponse que l'autre par nous-mêmes.

— Messieurs, si vous vouliez vous venger de votre copine, quel objet jetteriez-vous dans les toilettes ?

J'étais contrariée. Si on m'avait posé la question à moi, la réponse aurait été évidente : *son iPhone*. Il ne lâchait jamais son iPhone qui était une véritable extension de son bras. J'eus plus de mal à décider de quel objet j'étais foncièrement incapable de me séparer.

Remy répondit qu'il s'agirait du portable de Charlotte. En effet, elle était du genre très connectée et c'était bien ce qu'elle avait choisi. Mathias prit plus de temps à se lancer.

— Peut-être *son ordinateur*.

Il n'avait pas l'air sûr de lui et pour cause : pour ma part, j'avais opté pour *ma carte de crédit*. Je ne faisais strictement rien sans cette petite chose. Non pas que j'étais très dépensière, mais j'étais toujours rassurée de l'avoir avec moi et bien entendu, d'avoir un peu de sous dessus, au cas où.

Les garçons avaient 10 points. C'était à nous de jouer, il nous restait une petite chance de les battre.

— Mesdames, quelle est la chose qu'il préfère chez lui ?

Quelle horreur ! Mais qu'est-ce que c'était que cette question ?

— On a le droit de répondre tout ?

Mes deux meilleurs amis explosèrent littéralement de rire et Mathias me tira encore la langue, masquant assez mal son hilarité interne. Lorsqu'il avait donné sa réponse à Remy, un sourire resplendissant était apparu sur le visage de celui-ci, alors je n'avais promptement aucune idée, au début, de ce qu'il avait bien pu lui dire.

Charlotte trouva la bonne réponse de son petit ami en répondant qu'il s'agissait de *sa barbe*. Remy était complètement obsédé par la coupe de sa barbe. Peu importait quelle forme elle prenait, il fallait toujours qu'elle soit parfaite.

Notre victoire ou notre défaite dépendait entièrement de moi, à présent. Je n'avais pas menti, Mathias s'aimait. Il s'adorait, même. Alors, choisir une zone de son physique qu'il préférerait à une autre, c'était mission impossible. Puis, tout à coup, j'eus une illumination en me rappelant ce qu'il m'avait dit le soir de la fête des anciens élèves à Saint-Sauveur. C'était incroyablement prétentieux de répondre ça, mais je tentai ma chance, sans vraiment espérer qu'il y avait lui-même repensé.

— *Moi*. Ce qu'il préfère en lui, c'est *moi*.

Charlotte ouvrit des yeux ronds, qui s'agrandirent encore davantage lorsqu'elle constata l'air réjoui de son copain. Quant à moi, je fixais Mathias, attendant de savoir si je m'étais plantée en beauté ou non. Il leva les yeux au ciel, souffla et lâcha, simulant le désespoir :

— Bon, bah je crois bien qu'on a perdu.

Il abandonna alors sa mine embêtée et me sourit à son tour. Il déposa un baiser sur mon front avant de me demander :

— Comment t'as pu trouver ? J'ai vraiment cru que je t'avais coincée, sur ce coup-là.

J'hésitai une seconde à répondre, puis je clarifiai, à la fois pour lui et pour mes deux amis qui nous observaient, visiblement avides d'informations inédites :

— Tu m'as dit un jour que je faisais partie de toi.

Je clignai des yeux trop vite pour que cela soit naturel. Ils commençaient à me piquer.

— Et que j'étais la meilleure partie de toi.

Sans rien ajouter, il posa ses lèvres sur les miennes. Le jeu était terminé, l'équipe des filles avait gagné – *parce que les filles sont toujours les meilleures, c'est bien connu* – et il fut décrété à l'unanimité que Mathias avait trouvé une

excellente façon de clôturer la partie. Il s'agit probablement, pour moi, de la plus belle soirée de ces vacances d'été.

CHAPITRE 23

Être l'autre

« L'amitié est une passion qui transforme deux volontés en une, et fait vivre deux êtres de la même vie et de la même âme. »

— Antoine Léonard Thomas

Les vacances se déroulèrent sans heurts supplémentaires. Cependant, mi-août, Mathias se mit à ressentir le manque de la mer, du soleil, de la Côte d'Azur. Alors, il me fit la surprise de m'organiser une semaine à Nice, en amoureux, avant qu'on ne parte une seconde semaine en road trip en Corse avec sa meilleure amie, Cassie. Initialement, elle était censée nous rejoindre la veille de notre embarquement sur le bateau, mais elle nous fit la *surprise*, finalement, de se joindre à nous durant la quasi-totalité de notre séjour à deux. Je tentai de me convaincre de ne rien dire et hormis un soir où une dispute éclata dans notre chambre d'hôtel, entre Matt et moi, je tolérai la présence de l'intruse.

D'un point de vue extérieur et objectif, cette quinzaine fut fantastique, mais une fois qu'on fut rentrés, j'eus droit à une visite inattendue, quelques jours plus tard : Marie-Adélaïde sonnait à ma porte. Je la fis entrer et malgré ma méfiance, j'essayai de ne pas paraître trop froide avec elle. Au début, elle tourna un peu autour du pot, ayant visiblement du mal à me faire part de l'objectif de sa venue. Pourtant, au bout d'un certain temps, elle finit par cracher le morceau :

— Pourquoi m'as-tu permis de venir à Tignes avec vous, alors que tu as refusé que ce soit le cas pour Cyrielle et Noémie ?

J'étais étonnée. Certes, elle avait déjà lâché une question dans ce genre-là au cours de notre semaine ensemble, mais j'avais habilement pu éviter de répondre et elle n'avait jamais semblé vouloir relancer la discussion, la vérité étant que je n'étais même pas sûre de savoir pourquoi les choses s'étaient déroulées ainsi.

Malheureusement, elle se trouvait actuellement chez moi, assise sur mon canapé, et nous étions seules. Je n'avais aucune chance de pouvoir esquiver, cette fois. Je soupirai, résignée.

— Je t'ai détestée avant même de te connaître. Il suffit de checker un peu le compte Facebook de Matt pour comprendre que votre relation n'était, au moins à une époque, pas platonique du tout. J'étais jalouse de toi avant même de savoir qui tu étais, ce qui te liait à lui, et même avant de sortir avec lui. Et quand on s'est mis ensemble, j'ai longtemps craint que votre histoire ne soit pas tout à fait réglée. Tu avais visiblement beaucoup de mal à tourner la page et Mathias tenait trop à toi pour réellement te mettre à l'écart. Mais ensuite, ça s'est apaisé, tu étais moins là, tu ne lui faisais plus de rentre-dedans, tu as commencé à voir d'autres mecs et tu es devenue... Vivable, disons. Ça a aidé à te laisser venir avec nous. Ça, et le fait qu'une partie de moi t'avait toujours comprise. Je sais ce que c'est d'être toi, dans ces circonstances. Et ce n'est ni enviable, ni facile. Alors, même si je faisais tout pour te détester... Je n'y arrivais pas fondamentalement, parce que je ne pouvais pas m'empêcher de compatir à ta peine.

Je n'avais pas du tout envie de détailler davantage ma pensée, mais la consternation marquée sur le visage de mon interlocutrice me fit comprendre rapidement que j'avais intérêt à traduire ce que je venais de sous-entendre.

— Je sais ce que c'est d'être la fille amoureuse d'un type, toujours là dès qu'il en a besoin, à être l'amie parfaite, l'écoute, la main secourable, attendant le jour où il réaliserait que la fille qu'il lui faut, il l'a près de lui depuis des années. Moi aussi, je m'illusionnais à me dire que mes efforts finiraient bien par payer. Et puis un jour, une inconnue débarque dans sa vie, elle n'a jamais rien fait pour lui, elle n'a rien donné, rien sacrifié, mais il en tombe éperdument amoureux et nous, on a perdu. On reste l'amie à qui il raconte ses aventures, cette fille a pris la place dont on rêvait et qu'on n'aura jamais. Mais on la méritait plus qu'elle, pas vrai ? Je suis cette usurpatrice, pour toi. Mais j'ai été à ta place aussi.

Le silence plana quelques secondes.

— Qui c'était, pour toi ?

J'hésitai, me demandant si elle ne comptait pas utiliser cette conversation contre moi, avec Mathias, plus tard. Mais elle avait l'air tellement sincère, à ce moment-là, que je décidai de baisser un peu la garde, quelques instants.

— On l'appelle FX. Tout le monde l'appelle comme ça. C'est un garçon que j'ai rencontré il y a quatre ans. On est amis depuis. Il me maltraite, il maltraite mes sentiments, mais je n'ai jamais réussi à le sortir de ma vie et lui non plus, au fond, n'a jamais su renoncer tout à fait à moi. Je sais qu'il a essayé. On a eu une année d'une vraie amitié, réelle, mais ensuite, ça a été un total naufrage. Si Mathias n'était pas entré dans ma vie, je crois que je serais toujours emprisonnée dans cette relation merdique. Aujourd'hui, on est des espèces de faux amis, mais au moins, je n'espère plus une place que je n'aurai jamais. Je n'en veux même plus. Seulement, je l'ai longtemps souhaitée, j'ai vu quelques filles défiler et il n'a jamais envisagé de tenter le coup avec moi. Et pourtant, j'aurais donné ma vie pour lui... Je sais ce que c'est.

Je vis se dessiner un sourire triste sur ses lèvres, mais je fus surprise lorsqu'elle se leva du canapé pour venir me prendre dans ses bras. Je n'avais même pas remarqué que mes yeux s'étaient embués de larmes au fil de mon discours. Bien que tendue, je la laissai faire. FX restait une insoignable blessure en moi, une plaie béante impossible à cicatriser. Mais l'important était qu'il n'en prenne jamais conscience.

Elle finit par s'écarter de moi.

— Tu as l'air d'être une fille géniale, Nina. Je le pense vraiment. Tu as du cœur et tu as tort quand tu dis que Mac n'aurait pas pu me lâcher pour toi. Il l'aurait fait sans la moindre hésitation, mais ce n'est pas arrivé parce que tu ne le lui as jamais demandé. Et c'est admirable. Tu diras à ton ami FX que c'est un crétin d'avoir laissé s'échapper une fille pareille. Il a sûrement perdu gros. Et je suis contente que tu aies trouvé ton bonheur, malgré ce que t'a fait endurer cet idiot.

Je la fixai sans rien répondre, mi-reconnaissante, mi-admirative. Je n'avais pas menti. Je savais ce que c'était d'être elle. Et je savais qu'à sa place, si j'avais eu un jour l'occasion d'entrer en contact aussi intimement avec une petite amie de FX, jamais je n'aurais pu faire preuve d'une telle gentillesse, d'une telle amabilité.

Ce jour marqua le début de mon amitié avec Marie-Adélaïde. Il me permit de voir au-delà de son statut d'ex sexfriend de Matt et de découvrir une personnalité véritable, dépourvue de sa jalousie et de sa mesquinerie. Je n'aurais jamais cru penser cela un jour, mais cette fille méritait d'être connue, en fin de compte.

CHAPITRE 24

Break

« Une fois de temps en temps, vous devriez faire une pause et vous rendre à vous-même une petite visite. »

— Audrey Giorgi

Notre couple battait de l'aile. Depuis notre retour de Corse, je prenais la mesure de ce qu'impliquait le fait de sortir avec Mathias Novara. Je commençais à repenser à toutes les épreuves que nous avons traversées, toutes les fois où j'avais dû pardonner mensonges, cachotteries et autres. Je prenais petit à petit conscience que j'avais refoulé beaucoup de choses, voulant absolument que notre relation marche. Avant lui, je n'avais jamais tenu à une amourette comme ça. Seulement, je m'apercevais que j'avais dû laisser de côté des parts entières de ma personnalité pour pouvoir faire perdurer une certaine stabilité entre nous et j'arrivais à saturation. J'avais besoin de me retrouver, d'exister un peu pour moi, sans avoir à tenir compte de ce *nous* en permanence.

Après le rattrapage d'un partiel, une amie Potterhead habitant en Belgique, Kate, avait décidé de venir passer quelques jours chez moi. Durant une petite semaine, je pus prendre que les cours ne reprennent, puisque Mathias avait décidé de jouer au courant d'air en sa présence. Elle était censée prendre le train l'après-midi du jour de ma rentrée scolaire. Ne sachant pas trop quoi faire d'elle durant la matinée, je pris le risque de l'amener à la présentation du programme de l'année qui se déroulait en amphithéâtre. Je m'étais dit qu'une personne de plus ou de moins parmi cent quarante étudiants passerait inaperçue, mais bien évidemment, une petite blonde qui s'était incrustée au milieu d'un trio de brunes asociales se fit rapidement remarquée, autant par les autres élèves que par les formateurs. Cela amusa d'ailleurs beaucoup Matt qui ricanait au fond de la salle tandis que chacun se demandait qui était la nouvelle venue.

En vérité, Kate avait trouvé l'idée de se faufiler dans mon école assez

amusante. Non seulement parce que le goût d'interdit lui plaisait, mais également pour croiser mon petit copain qui s'obstinait à fuir certaines de mes amies comme la peste. Sa première remarque lorsqu'elle le vit fut : « *Ah, mais d'accord, il est putain d'efféminé, en fait !* », ce qui me fit beaucoup rire, étant donné que je suis à peu près certaine qu'il avait fait exprès d'exagérer ses manières ce jour-là. C'était bien simple : je ne l'avais jamais vu tenir son sac d'une façon aussi ridicule, ni exagérer son déhanché de cette manière. Il s'amusa même à venir discuter seul avec notre prof principale alors qu'elle était justement en train de nous demander qui était ma nouvelle acolyte. Du coup, il passa vingt minutes à trois pas de nous, nous empêchant de faire le moindre geste et de piper le moindre mot, uniquement pour lui parler de ses amygdales. Absolument pas gênant, comme situation.

Je devrais pouvoir vous expliquer ce qui me décida à prendre la décision que je pris le week-end qui suivit. Les stages étaient sur le point de commencer et j'avais simplement besoin de faire le point. Je savais que j'aimais toujours Matt, mais notre relation ne me convenait plus. Pas dans l'état actuel des choses. Alors, je lui demandai de me laisser les cinq semaines d'alternance pour réfléchir et prendre l'air, histoire que je décide si notre romance avait une chance de se poursuivre. En sa présence, je n'arrivais plus à penser de façon cohérente. J'étais aveuglée par mes sentiments pour lui et j'avais l'impression que je ne pourrais pas survivre sans lui. Pourtant, je savais que c'était faux et que de l'espace me permettrait de voir plus clair sans risque d'interférences.

Il accepta ma décision et prit même conscience qu'il s'agissait potentiellement des prémisses d'une rupture pure et simple, mais il ne chercha pas à me faire changer d'avis. Il se contenta de patienter.

Mon stage me prit beaucoup de mon énergie et j'eus du mal à voir le temps passer, jusqu'à ce que deux semaines après, FX m'annonce qu'il comptait venir passer un week-end chez moi. Comme ça, sur un coup de tête, alors qu'on ne se parlait presque plus. Il était censé rentrer avec sa classe d'un voyage près d'Angoulême et il avait décidé de prendre un train pour Nantes plutôt que de rentrer directement à Paris avec ses camarades. Je me devais d'en parler à Mathias, puisqu'officiellement, nous étions toujours ensemble. J'eus la mauvaise idée de cracher le morceau quelques jours avant notre premier anniversaire, qui se déroula donc dans un restaurant à l'ambiance pesante. Par dépit et pour lui faire avaler la pilule, j'annonçai alors que je lui donnerais ma réponse le dimanche suivant, jour du départ de FX.

La vérité, c'était que j'espérais pouvoir mesurer la force de mes sentiments pour Mathias au cours de ce week-end. Je refusais d'admettre que FX pouvait être un véritable concurrent, mais une petite voix dans ma tête s'obstinait à me chuchoter qu'il était une source de complications importante tout de même et c'était peut-être la réalité. J'étais perdue, j'avais du mal à savoir ce que je ressentais. Il fallait que ces deux jours éclaircissent les choses, dans un sens ou dans un autre. Pour autant, je n'étais pas sereine. Je n'avais absolument aucune idée de ce à quoi m'attendre.

CHAPITRE 25

FX

« C'est pas de l'amour, pas de l'amitié. C'est pas de la haine, et sûrement pas de l'indifférence. C'est pas du désir, pas de la séduction. C'est peut-être rien de tout ça, peut-être tout ça à la fois. »

— Inconnu

Je sortais d'une semaine de stage épuisante. Mathias s'était mis en mode sourdine depuis plusieurs jours et une partie de moi en était soulagée. J'étais fondamentalement stressée. Pour me détendre avant d'aller chercher FX à la gare, j'étais allée boire un verre avec Alysson et Ivy, qui tentèrent de me convaincre que tout allait bien se passer, en vain.

Ivy était une petite nénette adorable que j'avais rencontrée quelques mois plus tôt à l'anniversaire d'Alysson. C'était sa meilleure amie, sa *Bae*. Ordinairement, je n'aimais pas faire de nouvelles connaissances, encore davantage féminines, mais cette fille possédait un petit quelque chose, ce truc si rare qui nous faisait comprendre rapidement qu'on ferait une indéniable erreur en la laissant filer et n'être qu'un élément temporaire dans nos vies.

Je n'avais pas vu FX depuis plus de sept mois. C'était comme ça, entre nous : la distance et son comportement faisaient souvent qu'on passait de longues périodes sans se voir, voire même sans se parler. C'était ainsi depuis trois bonnes années.

Une fois arrivée chez moi, on se mit à discuter. De tout et de rien. Il me parla de son voyage scolaire, j'évoquai ma formation et bien évidemment, on en vint à parler de Matt. Je n'ai jamais eu, ne serait-ce qu'une vague idée du fond de sa pensée à ce sujet. Il donnait souvent l'impression d'être content pour moi lorsque les choses allaient bien, mais quelque chose me faisait ressentir ses belles remarques comme de la politesse hypocrite. Un jour, il m'avait carrément dit que

selon lui, je ne serais jamais sortie avec Mac s'il était resté dans ma vie comme il l'avait été la première année de notre amitié.

Bref. La discussion glissa vers le break en cours et la décision que je devais prendre. Je lui fis part de la sensation d'être arrivée à un point de non-retour dans mon couple et j'avouai pour la première fois à voix haute que j'envisageais de rompre. Il ne sourit pas, il ne s'en étonna pas. Il resta neutre, froid et me lança :

— Tu sais ce que je crois ?

Je fis *non* de la tête, soudainement mal à l'aise.

— Je crois que tu vas rompre avec lui, et puis il va venir te voir, il va t'embrasser et tu vas le laisser revenir.

Il ne m'apparut pas enjoué par cette idée, je ne dirais pas non plus qu'il en avait l'air dégoûté. Il était juste blasé, comme s'il énonçait un simple fait. Pourtant, rien n'avait jamais laissé présager une quelconque faiblesse dans ce genre-là de ma part. Il faisait partie de ma vie depuis suffisamment longtemps pour savoir que j'étais tout à fait apte à jeter un garçon sans me retourner. Je pense, en fait, qu'il avait envie de m'entendre dire que ça ne se passerait pas ainsi, sans pour autant m'influencer, mais j'étais trop perdue pour lui garantir quoi que ce soit, alors je lâchai simplement un :

— Je ne sais pas.

Le reste de la soirée se déroula à merveille, entre rires, cuisine et discussions animées. Peut-être devrais-je supposer qu'il y avait également eu des instants de flirt, mais c'était sûrement cela, le pire, dans mon amitié avec FX : cette incertitude permanente sur les intentions de l'autre. Il était le genre de mec à briller naturellement, par son intelligence, par son humour et par son charme. Il flirtait avec tout le monde et personne. Je pourrais vous décrire le moment où il s'était retrouvé dos au mur dans ma cuisine, moi à quelques millimètres de lui, nos visages seulement séparés par notre différence de taille. Mais s'il n'eut pas le moindre mouvement pour se soustraire à cette situation, ses yeux pétillants d'amusement ne me lancèrent aucun signal pour aller plus loin. Alors, lorsque la scène fut sur le point de durer trop longtemps pour paraître naturelle, je fis demi-tour sur moi-même pour retourner à mon plan de travail, poursuivant la conversation comme si de rien n'était.

Dans le même ordre d'idées, je pourrais évoquer le lendemain, lorsqu'une bataille d'oreillers débuta sur mon lit. Une de mes crises d'asthme mit fin au jeu prématurément et nous ne saurons jamais si nous fûmes juste des grands enfants, ou des jeunes adultes qui tentaient d'entrer en contact physique l'un avec l'autre – FX, à l'image de Mathias au début de notre relation, avait une notion très aiguë de mes difficultés avec le toucher et ne se permettait de l'intimité avec moi que lorsque j'initiais moi-même la chose, à savoir approximativement jamais.

À midi, nous mangeâmes dans un pub avant de nous balader. Au retour, on retrouva Alysson en centre-ville pour boire un verre. Cette dernière détestait FX de réputation – non seulement pour la façon dont il me traitait au quotidien, mais aussi parce qu'elle était une fervente partisane de ma relation avec Matt et qu'elle considérait mon amitié avec lui comme néfaste pour mon couple. Imaginez donc ma surprise quand, en partant, elle me prit à part pour me dire :

— Il tient vraiment à toi. Tu serais heureuse avec lui.

Je crois que je me mis un peu à paniquer sur le moment.

— Non, il ne me voit pas comme...

— Je sais.

— Il ne se passera jamais rien !

— Je sais. Mais je voulais te le dire. Il saurait te rendre heureuse. Ça se voit.

J'aimerais pouvoir vous décrire ce qu'elle avait vu ce jour-là, mais aucun mot ne pourrait suffisamment sublimer un truc pareil. Mathias m'aime et je me sens belle, désirable et importante lorsqu'il me regarde. Mais encore aujourd'hui, je n'ai jamais ressenti avec lui ou qui que ce soit d'autre quelque chose de semblable à ce que le regard de FX sur moi pouvait me faire ressentir – et surtout, faire ressentir aux autres autour de nous. En ma présence, et même au milieu d'un groupe, non seulement il était clairement en permanence en train de se préoccuper de moi et de mon bien-être, mais ses yeux témoignaient chaque fois d'une pure bienveillance à mon égard, comme si j'étais soudainement devenue la huitième merveille du monde. Évidemment, ce n'était pas le cas et j'ai toujours subodoré qu'il avait cette capacité quelle que soit la personne qu'il regardait, mais il n'empêche qu'on ne pouvait visiblement pas en vouloir à Alysson d'avoir changé d'avis du tout au tout à son sujet cet après-midi-là. Était-

il un manipulateur prodigieux ? Possible. Je pense cependant qu'il tenait à moi, à sa manière. Mais c'était un petit génie – réellement un surdoué. Il ne savait pas aimer avec son cœur. Il aimait avec sa tête, ou laissait sa tête diriger ce qu'il devait ou non apprécier. On dit souvent que les yeux sont le miroir de l'âme... J'espère en mon for intérieur que c'est la vérité. Sa façon de me voir était tellement belle que j'aime à croire que je rendais son âme un petit peu plus brillante.

Le soir, nous mangeâmes tous les deux dans un restaurant plutôt chic. Il s'amusa de voir sur le menu un plat spécialement fait pour les couples et en parla bien pendant dix minutes. Ce fut un bon moment, excepté le passage où il me reprocha d'être la cause des doutes de Matt concernant notre amitié. Selon lui, c'était ma faute si les gens s'imaginaient qu'il se passait quelque chose entre nous deux, que lui savait que ce n'était pas le cas, qu'il me croyait quand je disais que je ne l'aimais pas et qu'on était juste des amis. Je ne trouvais pas la force de répliquer. Aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir su lui exposer toutes les choses ambiguës qu'il s'était permis de faire ces dernières années.

Je tombai littéralement de sommeil en rentrant. J'eus à peine le temps de lui dire que j'avais réfléchi et que je ne pensais pas qu'il avait raison concernant ce qui risquait d'arriver avec Mathias : s'il tentait de m'embrasser, non, je ne le laisserais pas revenir. Il lâcha un « *Tant mieux* » et je m'endormis tandis qu'il lisait un livre.

Rien de particulièrement notable ne se déroula le lendemain et il finit par s'en aller en milieu d'après-midi. Je rentrai, prévenant Mac que nous devions parler, et lorsque j'arrivai chez moi, je pris la décision un peu irraisonnée de mettre fin à notre liaison. Je ne lui donnai aucune explication, laissant mon ex petit ami imaginer que certaines choses s'étaient déroulées entre FX et moi ce week-end-là. De ce fait, il ne parla pas et s'enfuit. Je me mis alors à pleurer à chaudes larmes et je compris – mais trop tard – que mon choix avait été dicté non pas par ma logique, mais par une crise d'abandonnisme : je venais de quitter l'homme de ma vie parce que je n'avais pas su différencier ce que je voulais de ce que je craignais.

CHAPITRE 26

Sentiments

« Aux chenilles du monde entier et aux papillons qu'elles renferment. »

— Sharon Maas

Je suis atteinte d'un trouble avéré qu'on appelle le syndrome de l'abandon. Il possède d'autres appellations, telles que l'abandonnisme, ou de façon plus générale, l'angoisse d'abandon. Le plus souvent, l'origine remonte à l'enfance. Dans mon cas, il n'est probablement pas très difficile de deviner d'où il vient. Dans la plupart des scénarios, il est question soit d'une mère absente, soit d'une mère distante, au cours des premiers mois de la vie du nourrisson. Durant cette période commence à se former la construction de l'identité qui mènera plus tard à la construction de l'estime de soi et à ce qu'elle est censée apporter : la certitude d'être digne d'amour.

D'après le peu d'informations qu'on a pu me fournir, j'avais environ un mois lorsque ma mère biologique m'a confiée à une nourrice en s'engageant à revenir me chercher. Mais elle ne l'a jamais fait. Quelques semaines plus tard, je suis tombée malade. Au niveau gastrique. J'ai été hospitalisée. Vous aussi, vous trouvez ça drôle, comme coïncidence ? Bref. Forcément, dans ces cas-là, on se demande où est la mère de l'enfant. Je ne sais pas exactement comment cela s'est passé, mais ils ont dû la retrouver et obtenir son consentement pour me donner en adoption. J'ai passé ensuite sept mois dans un orphelinat pour bébés, appelé *pouponnière*, avant qu'on ne me confie à un couple. Je ne doute absolument pas des bons traitements qu'on m'a prodigués dans cet endroit, mais je commence à en savoir suffisamment sur la psychologie et plus précisément, sur le développement psycho-affectif de l'enfant, pour savoir qu'il ne suffit pas, à un tout jeune bébé, d'avoir ses besoins fondamentaux satisfaits et quelques adultes présents de temps en temps pour remplacer le rôle d'une mère. Il s'est probablement créé une faille dans ma construction identitaire au cours de ces

huit mois, que l'arrivée d'une nouvelle maman, et même d'un papa, n'ont pas totalement pu soigner.

Après ça, tout ce qui aurait dû paraître normal, ou du moins, sans conséquences sur le long terme, n'a fait qu'alimenter cette certitude que quoi qu'il allait arriver, on finirait toujours par m'abandonner. D'abord, il y a eu mon père qui est parti vivre en Italie durant trois ans. Parlez-en avec lui et il vous certifiera qu'il faisait surtout beaucoup d'allées et venues, sans compter les semaines que je passais moi-même là-bas avec lui et ma mère. Il a certainement raison, mais je ne suis pas sûre que la vision d'un adulte sur une situation soit la même que celle d'un enfant de quatre ou cinq ans. Le psychisme se fiche de l'objectivité, il ne se fie qu'au vécu. J'avais été un bébé rejeté par sa mère, qui à peine quelque temps après avoir retrouvé un environnement à peu près stable, voyait son nouveau papa partir et revenir sans arrêt. Plus tard, je réaliserais que le pire, ce n'était pas de voir les gens s'en aller. Ce qui détruit, en fait, c'est de ne jamais avoir l'assurance absolue qu'ils reviendront un jour.

Mais, de toute façon, comment pouvait-il le savoir ? Je suis persuadée que s'il l'avait su, il aurait fait les choses autrement, mais quand bien même, comme je l'ai dit précédemment, ce n'est pas ça qui a créé la faille. Cela n'a servi qu'à alimenter la fragilité et s'il n'y avait pas eu ces éléments, il y aurait eu autre chose pour le faire.

À vrai dire, mon enfance a été plutôt calme, malgré tout. J'avais quelques insécurités vis-à-vis de ma famille – cousins, cousine, etc. – mais fondamentalement, j'aurais sûrement dû m'en sortir pas trop mal.

Et ensuite, j'ai quitté Paris et j'ai emménagé à Nantes. Le changement, lorsqu'on ne se sent pas pleinement en sécurité, ce n'est pas très bon. J'ai perdu mes amis, et même si c'était moi qui étais partie, j'ai vécu ça comme un abandon forcé. Encore un. Quelques années plus tard, on a tenté de m'expliquer que ma mère adoptive ne serait plus jamais comme avant. Qu'elle ne parviendrait plus à tenir son rôle, parce que sa santé mentale se détériorait. Bien sûr, je n'étais pas idiote et j'avais vu les signes. Un jour, elle m'avait même accusée de vouloir la tuer. Mais on a beau lire des tonnes de bouquins sur les maladies psychiatriques, rien ne peut expliquer le fait qu'une mère aimante puisse soudain devenir toxique pour sa fille.

Des années plus tard, je finirais par admettre à voix haute pour la première

fois, dans le cabinet d'une psychologue, que j'avais passé l'intégralité de mon adolescence à me reprocher toutes les choses qui avaient pu me tomber dessus au cours de ma courte vie : cette femme qui m'avait donné naissance et qui n'avait pas eu le courage me garder, mon géniteur qui avait dû la quitter parce qu'il ne voulait pas de moi, le remplaçant qui s'était engagé à travailler trois ans à des centaines de kilomètres juste après m'avoir accueillie, la maladie de ma mère, l'agression, l'état dépressif de mon père qui a découlé de tout ce que je viens de citer et sa totale absence de marques d'affection au quotidien... J'avais passé presque dix années à porter en moi le poids d'une culpabilité, peut-être injuste et non justifiée, mais tellement lourde. Pour finalement devoir apprendre à me pardonner et à rendre au destin et au hasard ce qui était de leur fait.

Il existe deux réactions possibles, chez les abandonniques, face à leurs angoisses : soit ils développent une dépense affective extrême, soit ils brident leur affect en se murant dans la certitude qu'ils n'ont besoin de personne pour être heureux. Devinez dans quelle case je me suis rangée.

Parfois, comme avec Alexis et FX, j'ai un peu alterné entre les deux, mais au fond, je conservais la conviction inébranlable qu'ils finiraient par partir, eux aussi. Ce fut sûrement en grande partie à cause de ça que tous les deux m'ont un jour avoué avoir eu l'impression tenace qu'ils n'étaient jamais à la hauteur à mes yeux. À force de me protéger par peur de souffrir de leurs départs prochains présumés, je les avais moi-même pousser à partir. Parce qu'on a beau aimer quelqu'un de toutes ses forces, si cette personne ne nous renvoie pas un minimum de cet amour, alors on finit toujours par abandonner. Je les forçais à m'abandonner.

J'ignore pourquoi les choses s'étaient déroulées légèrement différemment avec Mathias. Du moins, dans un premier temps. Oh, bien sûr, j'avais plusieurs fois menacé de m'enfuir, au moindre obstacle, mais j'étais toujours restée, au final. Jusqu'à ce soir-là, après le départ de FX. Que s'était-il réellement passé ? Au fond, j'ai dû intérieurement parier sur lequel était le plus susceptible de me lâcher. Il était clair qu'ils ne pourraient plus cohabiter longtemps ensemble dans ma vie, donc à nouveau, j'allais devoir faire un choix.

Je connaissais FX depuis presque quatre ans. Même s'il était probablement le pire ami qu'on puisse imaginer, je devais admettre qu'il était resté. Avec des périodes d'absence, de silence, mais finalement, il revenait toujours. En face, j'avais Mathias. Ce type sûr de lui qui pouvait avoir le monde à ses pieds. Nous

venions de fêter notre premier anniversaire de couple et je crois que je commençais à réaliser que c'était trop beau pour être vrai, que ça allait forcément capoter d'ici quelque temps.

Alors, lorsque je dus faire un choix, je misai sur une fausse sécurité, je pariai sur le fait que le bonheur allait m'échapper et que pour me protéger de la douleur, je devais anticiper son départ. Après tout, c'était ma devise : « *Quitter avant d'être quittée* ».

Seulement, la légende dit que concernant l'abandonnisme, le premier pas vers une forme de guérison, ou en tout cas, d'atténuation des symptômes, c'est l'acceptation de la maladie. Pourquoi ? Parce qu'alors, on peut se rendre compte de l'irrationalité de nos réactions et potentiellement tenter de les réparer.

Je venais de quitter Mathias et j'avais fait une gourde monumentale. Je l'aimais, potentiellement comme je n'avais jamais aimé personne avant lui. Pas même Alexis. J'avais beau craindre qu'il me quitte aussi un jour, je n'avais pas du tout envie de le perdre tout de suite et pour rien, qui plus est. Il m'avait tant donné et je lui avais si peu rendu en retour... Il était temps que je fasse l'effort de supposer que, peut-être, j'avais enfin trouvé quelqu'un qui pouvait m'aimer sans que je le détruise pour autant. Et si jamais notre histoire devait se terminer un jour, je préférerais définitivement l'avoir tout de même vécue que d'en être passée à côté, même en évitant la souffrance. Je devais arranger ça tant qu'il en était encore temps.

CHAPITRE 27

Rupture

« Je n'ai pas pleuré, aucune larme. Pourtant, à l'intérieur, j'étais noyée. »

— Rebecca Donovan

POV Mathias

Elle m'avait quitté. *C'est fini. C'est fini. C'est fini.* J'avais beau répéter ça dans ma tête, j'étais dans l'incapacité la plus totale de l'accepter. Je me doutais que ça arriverait. Je n'avais jamais été suffisamment naïf pour croire à la supposée amitié entre elle et son pote corse/parisien. Leur relation était beaucoup trop ambiguë pour ça.

J'étais vautré dans le canapé de mon appartement près de la place Royale et j'enchaînais les verres de Whisky en louchant sur les cachetons de MDMA qu'on m'avait filés récemment à une soirée et que je n'avais pas encore consommés. J'avais promis à Nina de ne plus toucher à ces merdes, mais maintenant, ça ne la regardait plus.

J'étais sur le point d'en écraser un pour le verser dans un verre lorsqu'on sonna à ma porte.

— J'arrive !

J'étais déjà bien éméché et il me fallut une bonne grosse minute pour atteindre la porte, mais peu importait, je savais de qui il s'agissait. J'ouvris et je me retrouvai face à Ludivine, le visage fermé et l'air inquiet. Elle avait attaché ses cheveux en une queue-de-cheval haute et portait un mini-short avec des collants. Dommage, je la préférais les cheveux lâchés. Ce qui était assez amusant étant donné que bien que ce fût rare, j'adorais quand Nina se coiffait comme ça.

M'intimant à moi-même de cesser de penser à mon ex, je fis entrer mon amie

et je retournai m'affaler sur mon divan, finissant ma préparation de psychotropes et d'alcool sans même prendre la peine de la servir. Elle garda le silence un petit moment, assise à une place de moi, puis se risqua à demander :

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Ah, elle avait envie de parler. Ce n'était pas pour ça que je l'avais fait venir, putain. Je regrettai instantanément ma décision de l'avoir appelée.

— Elle m'a largué.

Je ne relevai même pas la tête pour voir sa réaction. Je n'étais pas idiot, je me doutais que même si elle avait affiché une mine triste, elle était en réalité plus que satisfaite de la situation. C'était une excellente amie, mais je savais qu'au fond d'elle-même, elle avait toujours espéré être plus que ça, un jour, pour moi. J'avais tout à fait conscience que ce que j'étais sur le point de faire ce soir était vraiment une connerie monumentale, mais j'avais besoin de sortir Nina de ma tête et surtout, d'essayer de la blesser autant qu'elle venait de me blesser, moi. J'étais tellement dévasté qu'utiliser Ludivine pour ça, la trainer plus bas que terre et lui briser le cœur ensuite me paraissait être un prix plutôt faible à payer.

Je la vis se servir un verre de Ricard et je vidai le mien avant de me resservir.

— Tu vas faire quoi, maintenant ?

J'hésitai une dernière fois, puis je me rapprochai d'elle, levant un sourcil suggestif :

— Qu'est-ce que tu me proposes ? Fais-moi rêver.

Une infime partie de moi espérait qu'elle s'estimerait assez elle-même pour réaliser que rentrer dans mon jeu ne mènerait à rien et qu'elle ferait mieux de partir maintenant. Cependant, ses sentiments à mon égard étaient certainement beaucoup trop forts pour qu'elle se montre rationnelle et elle se contenta de me fixer d'un regard interrogatif, ses yeux allant de temps en temps de mes globes oculaires noisettes à mes lèvres rosies par l'alcool. Je restais stoïque, attendant qu'elle fasse le pas suivant. Je pariais dans ma tête sur le temps qu'il allait lui falloir pour craquer et me sauter dessus.

Je n'eus pas à patienter bien longtemps. Au bout de quelques secondes,

voyant que j'attendais quelque chose et que je n'avais apparemment pas l'intention de m'envoler, elle se pencha vers moi et fondit sur mes lèvres. Comme la première fois que je l'avais embrassée, je ne ressentis absolument rien. Je me demandai un instant comment un baiser pouvait me faire aussi peu d'effet. Au fond, je savais que ça n'avait strictement rien à voir avec Ludivine et sa technique, que c'était simplement parce que la seule fille que je désirais embrasser n'était pas elle, mais j'eus envie de la traiter d'incapable. Pour autant, je n'en fis rien et je fermai les yeux, permettant à mon esprit embrumé par les substances de vagabonder un peu, juste assez pour imaginer que c'était Nina que j'avais dans mes bras.

Au bout d'un certain temps, j'envisageai de me lever et d'emmener ma conquête d'une nuit vers ma chambre pour finir la soirée, mais je décidai que c'était une mauvaise idée. Je n'avais pas du tout envie qu'elle finisse par dormir ici et je n'étais de toute façon pas prêt à partager mon lit avec quelqu'un d'autre pour l'instant.

Ludivine avait enlevé son t-shirt et le mien, et s'attaquait maintenant à ma ceinture Hermès. Je la regardai, détaillant son corps frêle, sa petite poitrine et ses côtes qui apparaissaient sous sa peau tellement elle était fine. D'un point de vue objectif, j'aurais dû la trouver quand même jolie et dans tous les cas attirante, mais elle n'était absolument pas celle dont j'avais besoin ce soir. Décidément, l'alcool et la drogue jouaient vraiment mal leur rôle.

Fatigué de prendre mon temps, j'ôtai moi-même mon jean, son short et ses collants, et je la fis basculer sur le canapé en cuir sur lequel nous étions jusque-là assis. Je replongeai dans mes rêveries les yeux clos et je sentis tout à coup sa main glisser dans mon caleçon. Pour la première fois depuis que j'avais commencé à la peloter, quelque chose dans les gestes de Ludivine me rappela réellement la femme que j'aimais. Elle avait toujours cette habitude, au début de chaque rapport, de se mouvoir avec hésitations, comme si elle s'aventurait dans des zones qu'elle ne connaissait pas et qu'elle n'était pas sûre de savoir comment s'y prendre. Une seconde, juste une très courte seconde, je parvins à m'imaginer être avec la bonne personne. Alors que je pensais que c'était nécessaire pour pouvoir aller plus loin, je compris – trop tard – que trop fantasmer risquait de tout casser.

— Nina, bébé...

Le charme fut rompu. Ludivine sursauta comme si je venais de la brûler et se recula brusquement. Quant à moi, je me rendis compte que j'étais presque soulagé que cette mascarade prenne fin. Bien sûr, je me grondai intérieurement, mais mes propres mots m'avaient fait l'effet d'une douche froide et si je supposai que Ludivine allait me haïr pour ce qu'il venait de se passer, j'étais aussi persuadé que cela aurait été probablement pire si nous étions allés au bout.

D'abord dans le silence le plus total, je me redressai, ramassai mes affaires et me levai pour rejoindre la salle d'eau, dans l'intention d'aller prendre un bain afin de me détendre. Pris soudain d'une impulsion guidée par un sentiment de culpabilité naissant, je m'arrêtai tout de même dans ma marche et, sans lui faire face, toujours dos à elle, je lâchai :

— Je suis désolé, Ludi. Vraiment, vraiment désolé.

Puis, je disparus dans la pièce voisine.

POV Nina

Il fallait que j'aille lui parler. Que j'aille réparer les choses avant qu'il ne soit trop tard. J'appelai alors sur son portable, mais il était éteint. À court d'options, j'essayai de joindre sa mère qui m'apprit qu'il n'était pas rentré chez elle et qu'il était sûrement à son appartement en centre-ville. Je ne mis pas longtemps à me convaincre de m'y rendre et une petite heure plus tard, je frappai à la porte, mais personne ne répondit. C'était étrange puisque je voyais de la lumière filtrée, donc je me permis d'entrer. Je perçus le son de l'eau de la douche couler et je compris qu'il n'avait pas ouvert parce qu'il se lavait. Je m'apprêtais à me rendre dans le salon pour attendre lorsque j'entendis du bruit venant de sa chambre. Me tournant dans cette direction, je tombai nez à nez avec Ludivine, uniquement vêtue d'un string. Les liens se firent dans ma tête à la vitesse de l'éclair et je sentis les larmes me monter aux yeux. Il n'avait pas perdu de temps. Tournant les talons, je quittai les lieux sans un mot. Tout était bel et bien fini.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Par celui qui a inspiré le personnage de Mathias Novara

« Non, attendez encore un peu... La sorcière a les larmes aux yeux. Non, ne faites pas la fin, mon amie a du chagrin. Elle attend le prince charmant, elle attend le prince de sang qui viendra un jour la délivrer, la sauver. Elle voudrait enfin dire " je t'aime " à quelqu'un d'autre qu'elle-même. »

— Philippe Chatel

Déjà, pour commencer, sachez que vous pouvez nous retrouver tous les deux, ainsi que notre univers, sur la page Facebook : « Nina Oktava -Auteure ». Ensuite, qui de mieux placé que moi pourrait vous parler de Nina ? Elle est née à côté de Paris en 1994 et après avoir arrêté des études de Droit, puis des études d'infirmière, elle s'est lancée dans un cursus universitaire concernant une de ses premières passions : la psychologie. En vérité, elle n'a rien fait de plus exceptionnel que de survivre à son propre destin, ce qui est, vous en conviendrez à travers ce premier volet de son histoire, relativement impressionnant. Il s'agit de la fille la plus forte et la plus courageuse qu'il m'a été donné de rencontrer. Je ne suis pas peu fier d'être le sujet de son premier livre publié et j'espère que vous nous retrouverez lors de la parution du tome 2 des aventures de Nina et Mathias. Rappelez-vous : elle vous a expliqué qu'elle détestait les fins tristes. Puisque le dernier chapitre de cet ouvrage n'est pas très heureux pour les deux protagonistes principaux, nous pouvons aisément en conclure que ce n'est pas la véritable fin. Alors, nous vous donnons rendez-vous pour le tome 2 !

EXTRAIT DU TOME 2

Lettre de Mathias

« Donnez-moi un crayon pour dessiner. Le prince charmant, je vais vous l'inventer. Donnez-moi une feuille blanche du livre ; j'adore écrire la fin des livres. »

— Philippe Chatel

« Lorsque j'ai rencontré Nina, j'étais un mec qui croyait pouvoir tout obtenir et qui possédait déjà beaucoup. J'avais peut-être bien raté médecine à deux reprises, mais être privilégié me permettait d'avoir quelques options pour déroger à la règle de l'interdiction à un troisième essai. Je pouvais approximativement avoir n'importe quelle fille que je souhaitais et j'avais sûrement plus de fric que je ne pourrai en dépenser dans toute ma vie. J'avais tout, j'étais l'élite. Je me dis souvent que si un Dieu, un Destin ou un Karma existe, il a probablement voulu me faire un pied-de-nez en mettant cette fille sur mon chemin. Je suis beau, je ne suis pas méchant, je suis plutôt drôle, je suis riche, je suis populaire. C'est ce que les gens devinent en me croisant, ou au maximum, au bout de quelques minutes à discuter avec moi. Alors, ils m'apprécient, veulent me séduire ou faire partie de mes amis. C'est un schéma que je connais par cœur : en cours, en soirées, dans une file d'attente.

Je n'ai pas eu cet effet sur elle. Elle m'a d'abord méprisé et ensuite, je lui ai fait peur. Aujourd'hui, je comprends un peu mieux pourquoi c'est arrivé, mais à l'époque, ça me dépassait. Je savais pourtant ce que c'était de craindre un loup lorsqu'on était agneau. Mais avec elle, je n'étais qu'un paon qui faisait roues sur roues pour lui plaire. Et elle ne le voyait pas. La seule chose qu'elle percevait, c'était que j'avais le pouvoir de l'écraser comme un moucheron si l'envie me prenait. Je présume qu'elle ne pouvait pas se douter que je n'étais pas le genre de types à agir de la sorte – dans le pire des cas, je me montre juste snobinard.

Je suis assis sur son lit, en face d'elle, et elle me demande de décrire ce qu'elle m'inspire, pendant qu'elle le tape sur le clavier Bluetooth de sa tablette Samsung. On a un peu l'air de deux idiots à se fixer dans le blanc des yeux et à rire silencieusement parce que je ne sais pas trop quoi dire. Elle a ce sourire indulgent qu'on adresse à un jeune enfant qui raconte des bêtises. Je connais par cœur ce sourire. Je crois que c'est un de mes préférés. Ses iris sont sombres et perçants, tandis qu'elle se mordille la lèvre inférieure parce qu'elle est gênée. Elle porte un t-shirt Harry Potter et me regarde, l'air de dire : « Tu pourrais être sérieux deux minutes et cesser de raconter de la merde ? »

Je ne peux pas lister les raisons pour lesquelles j'aime cette fille. Ce serait comme devoir vous expliquer pourquoi j'ai faim, pourquoi j'ai soif, pourquoi j'ai le réflexe de respirer régulièrement. J'ai besoin de nourriture, d'eau, d'oxygène pour survivre. Et d'elle pour vivre.

Je ne sais pas ce qu'il se serait passé pour moi si elle ne m'avait pas donné une chance. J'ai été dans cet institut de formation dans l'unique espoir de la revoir. Je voulais devenir médecin pour la renommée, pour surpasser mon père, pour la gloire. Elle m'a appris l'intérêt qu'on peut trouver à prendre soin des gens. Ses parents lui font la guerre pour qu'elle choisisse un boulot stable avec un bon salaire, alors que la seule chose qui compte, pour elle, c'est de faire ce qu'elle aime et de pouvoir aider l'être humain comme elle peut. Elle est fragile et elle sait qu'elle risque de se blesser en soignant les autres, mais ça ne compte pas à ses yeux. Elle est tout à fait prête à se sacrifier, à sacrifier son bien-être, afin de tirer quelqu'un du trou duquel elle n'arrive pourtant pas à s'extirper elle-même. Mais elle oublie qu'il est aussi parfois nécessaire qu'on s'occupe d'elle. Je ne sais pas si je suis concrètement le genre de mec à un jour devenir un bon infirmier altruiste, empathique et serviable, mais je suis tout à fait disposé à être tout ce qu'elle aura besoin que je sois, pour elle, et juste avec elle.

J'aime sa jalousie. Surtout quand elle essaye de la masquer et qu'elle prétend que tout va bien. Bon, un peu moins lorsque ça tourne au mélodrame, quand même. J'aime quand elle se réveille à moitié en plein milieu de la nuit, me cherche à côté d'elle et vient blottir son visage dans mon cou. En général, elle déteste s'endormir collée à quelqu'un d'autre. Elle n'y arrive pas. Mais lorsqu'elle est en phase de somnolence, ça semble être différent, comme si ça la rassurait de me sentir près d'elle. J'aime l'écouter parler de phénomènes psychologiques qu'elle trouve passionnants alors que j'y comprends que dalle. J'aime quand elle joue sur les mots ou corrige du vocabulaire mal employé.

J'aime la voir raconter notre histoire, parce qu'à chaque fois, j'ai l'impression qu'elle prend un énorme plaisir à la revivre dans sa tête. Dans ces moments-là, je sais qu'elle aime ce dont elle se souvient. Et surtout, je sais qu'elle se rappelle pourquoi elle est amoureuse de moi.

Je pourrais continuer cette liste sur dix pages si on m'en laissait le temps, mais peu importe ce que je dirais, ce ne serait clairement pas suffisamment fort, suffisamment beau, ni suffisamment représentatif de ce qu'elle représente pour moi. J'aurais aimé la rencontrer il y a dix ans, j'aurais aimé lui éviter de traverser tout ce qu'elle a dû traverser. Elle est brisée et je suis chaque jour étonné par sa force qui lui permet de continuer à mettre un pied devant l'autre. Elle n' imagine pas à quel point elle est admirable. Aujourd'hui, elle est une partie de moi. La meilleure partie de moi. Et je donnerais tout ce que j'ai, n'importe quoi, pour qu'elle le reste pour le restant de ma vie.

Avant elle, je ne faisais qu'exister. J'ai commencé à vivre le jour où je l'ai rencontrée. »